Jeanne DUBOUCHET

L'ÉCRITURE DES ADOLESCENTES

Définir le rendement indus d'un moteur thermique - Ordre grandeur de sa valeur ? A fini 1967

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS - PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41534910_0030

L'ÉCRITURE DES ADOLESCENTES

Étude psycho-pédagogique

DU MÊME AUTEUR

— *L'Analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture.* — 1 vol. de 83 p., 18 planches hors texte, Bruxelles, les éditions du Parthénon, 1960.

— *Essai de formalisation de la psychologie fondé sur l'analogie des phénomènes psychiques et des phénomènes physiques*, 1 vol. in-8° de 319 p., Paris, Le François, 1965.

JEANNE DUBOUCHET

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Sèvres
Agrégée de Sciences Physiques
Docteur ès-Lettres

L'ÉCRITURE DES ADOLESCENTES

Étude psycho-pédagogique

avec 32 planches hors-texte

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e^)
1967

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

© Le François, 1967
Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie (U.R.S.S.)

Imprimé en France

INTRODUCTION

L'adolescence est une phase de l'évolution personnelle qui retient de plus en plus l'attention des éducateurs, parents, professeurs, responsables de groupes de jeunes. Avec une originalité plus ou moins choquante aux yeux des adultes, cette période de la vie est celle de profondes transformations psychiques — en partie solidaires du développement biologique — en tous cas modifications essentielles, suivant un double mouvement de dépassement de l'enfance et d'organisation nouvelle.

Ces métamorphoses nécessaires peuvent se trouver gênées ou mal coordonnées. Parfois l'élan semble faire défaut, comme si l'adolescent se repliait sur lui-même en refusant d'abandonner les sécurités de l'enfant. D'autres fois c'est le milieu qui est trop étroit, incompréhensif ou trop protecteur et ne permet pas un libre épanouissement. Souvent un décalage entre les progrès de la pensée et l'évolution de l'affectivité crée un déséquilibre, au moins provisoire.

La réussite de l'adolescence ne dépend pas uniquement de cette poussée interne, naturelle, et il ne suffit pas que le milieu familial ou social ne mette pas d'obstacle à cette expansion spontanée. Encore faut-il que l'adolescent trouve une nourriture non seulement biologique mais aussi d'ordre affectif et intellectuel pour alimenter sa croissance dans tous les domaines. Le défaut d'affection, avec ses conséquences de repli sur soi ou d'attachements malsains, et l'insuffisance de formation intellectuelle, l'imprégnation d'idées mesquines, l'acquisition d'attitudes d'esprit faussées sont comme des régimes carencés ou toxiques dont les méfaits ont des répercussions pendant toute la vie. A l'éducateur se posent donc deux graves questions : comment assurer la plus belle adolescence, même s'il y a eu des défauts dans la formation au cours de l'enfance, et comment donner à cette adolescence toute son efficacité de préparation à la vie adulte ?

Les caractères de la période d'adolescence sont décrits et analysés dans l'ouvrage de Maurice Debesse : *Essai sur la crise d'originalité juvénile* (1). Sans doute le comportement de la jeunesse actuelle est-il différent de ce que l'on pouvait observer il y a quelques années, ce qui s'explique par l'évolution accélérée du milieu social. Cependant les traits essentiels se retrouvent. Le même besoin d'indépendance, d'affirmation personnelle impose toujours un éloignement des parents et de tout ce qui constitue le milieu familial. La séparation n'est pas nécessairement physique, mais elle se réalise dans les

(1) Maurice Debesse, *Essai sur la crise d'originalité juvénile*, Paris, Alcan, 1936.

conceptions et les attitudes. Lorsqu'elle ne prend pas la forme d'une crise violente ou d'une succession de crises d'originalité alternant avec des périodes calmes, elle se produit plus discrètement au cours d'un développement sans à-coups, « rectiligne » suivant l'expression de M. Debesse (2). Dans tous les cas il peut être dangereux de méconnaître la réalité et d'ailleurs la nécessité psychique de cette séparation. L'adolescence est aussi l'âge d'une grande sensibilité, quelles que soient les apparences. Ces difficultés ne justifient pas la démission des éducateurs, soit dans un parti pris d'ignorance, soit dans une attitude d'incompréhension ou même d'hostilité.

Il est hors de doute que c'est d'abord l'affection, le dévouement qui donnent aux parents et aux maîtres l'intuition psychologique irremplaçable pour résoudre tout problème humain ; de plus les acquisitions de la psychologie sont à la disposition des éducateurs. Mais il est vrai aussi que l'intuition, moyen de connaissance immédiate et spontanée, a besoin d'être formée par l'expérience et contrôlée par la science. Nous pouvons être dupes d'une « illusion d'intuition » selon l'expression que Léon Brunschvicg applique aux « intuitions fausses » (3) ; quant à la science psychologique elle doit se concrétiser au contact de la vie et s'adapter aux situations particulières. Aussi arrive-t-il que les parents prennent conscience après coup de ce qui s'est passé au cours de l'adolescence de leurs enfants tandis que les maîtres, qui recommencent l'expérience chaque année, sont en face d'un trop grand nombre de sujets et ils n'ont pas le temps d'appliquer leurs connaissances aux cas individuels.

Les techniques de la psychologie moderne, tests, questionnaires, semblent particulièrement difficiles à utiliser avec des adolescents jaloux de leur intimité. Ces procédés sont employés en fait pour un petit nombre de sujets dont le comportement a paru inquiétant, tandis que des situations plus graves, moins choquantes extérieurement, risquent d'échapper à l'attention. Il existe cependant un moyen applicable à chaque cas particulier, avec discrétion, sans perte de temps pour l'adolescent et qui permet de suivre son évolution. C'est l'examen de l'écriture, sous certaines conditions de connaissance suffisante de la graphologie et d'une évidente obligation de prudence.

L'étude de l'écriture peut montrer rapidement les tendances actuelles, conscientes ou inconscientes, l'attitude dominante à l'égard du milieu, l'essentiel de la structure du caractère. Elle permet de déceler certaines aptitudes et les domaines où l'activité pourra s'exercer le plus spontanément et avec le meilleur rendement. Il arrive qu'un graphisme révèle les dons que l'éducateur, témoin des réussites actuelles, ne soupçonnerait pas... C'est parce que l'écriture est une expression immédiate de la personnalité qu'elle nous met, en quelque sorte, « en prise directe » sur la vie de l'adolescent, vie qui est riche des réalités présentes et de toutes les potentialités heureuses ou redoutables dont la réalisation dépendra des situations futures et, d'abord, du cours de l'adolescence elle-même.

---

(2) *Ibid.*, p. 332

(3) Léon BRUNSCHVICG, cité par Paul FOULQUIÉ et Raymond SAINT-JEAN dans *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, P.U.F., 1962, au mot « intuition », p. 381.

Sans doute le graphisme est-il surtout significatif pour les jeunes qui ont acquis une grande habitude d'écrire, après l'apprentissage calligraphique. Mais cela ne restreint pas beaucoup l'intérêt de cette étude, car la jeunesse est de plus en plus appelée à prolonger sa scolarité et c'est justement pour les étudiants que les problèmes de l'adolescence se posent avec plus d'acuité que pour les jeunes ruraux ou les apprentis, déjà entrés, pratiquement, dans le monde des adultes.

Nous nous proposons d'exposer plus particulièrement ici le fruit d'observations faites sur des jeunes filles françaises, élèves de seconde, première et classes terminales de lycée, âgées de quatorze à dix-neuf ans et venant des milieux sociaux les plus variés. Certaines d'entre elles ont été suivies, après leur sortie du lycée, dans leurs études, leur vie professionnelle ou familiale, ce qui nous a permis des vérifications à plus longue échéance. Des documents viennent aussi de garçons des mêmes classes. Nous avons comparé à ces écritures celles de quelques adolescents atteints de maladies mentales, actuellement en traitement. Pour ces derniers, il faudrait toute une étude spéciale que nous ne ferons pas dans le cadre du travail actuel, mais nous les trouvons à la limite des cas normaux.

Nous avons utilisé uniquement des écrits scolaires, exécutés par les élèves chez elles ou en classe sous nos yeux. Il est certain que les lettres missives avec leurs enveloppes présentent le plus grand intérêt. L'ordonnance de l'écrit et surtout la signature, à sa place normale, au bas de la lettre, fournissent des renseignements importants. Nous les utilisons lorsqu'il y a lieu de faire l'étude aussi complète que possible d'un cas particulier. Mais nous voulons donner ici les résultats d'observations courantes, susceptibles d'être répétées par un professeur pour toutes ses élèves, et que nous pouvons communiquer sans indiscrétion.

Ce choix du matériel se justifie encore au point de vue de la méthode de travail, dans une étude différentielle des écritures. Il convient en effet que tous les graphismes soient exécutés dans les mêmes conditions, aussi familières que possible, en dehors de toute préoccupation d'examen psychologique. Nous retrouvons le même « souci de spontanéité du document » dans l'exposé de méthodologie de R. Perron et F. Coumes dès le premier chapitre de *L'écriture de l'enfant* (4). Ces auteurs cherchent à réaliser les « conditions ordinaires » de l'écriture en évitant le plus possible la « situation d'examen » dans la technique d'application de leur test (5).

Les documents que nous utilisons ne sont pas limités à quelques phrases copiées ou écrites sous la dictée, à l'exception des sujets de devoirs, planche II, figures 6 et 7 et planche III, figure 11, par exemple, mais ils comportent plusieurs pages, et ils sont exécutés spontanément sans que l'écriture soit l'objet de l'attention. Si l'analyse des graphismes est facilitée par l'identité des phrases écrites, la comparaison est également possible quand on dispose de plusieurs pages de texte traitant d'un sujet donné, ce qui entraîne la présence des mêmes mots. De plus, la confrontation des écrits peut faire

(4) J. de Ajuriaguerra, M. Auzias, F. Coumes, A. Denner, V. Lavondes-Monod, R. Perron, M. Stambak, *L'écriture de l'enfant*, Neuchâtel, Suisse, Delachaux et Niestlé, 1964, tome I, *L'évolution de l'écriture et ses difficultés*, chap. I, p. 17.

(5) *Ibid.*, chap. IX, p. 80.

apparaître l'importance de signes graphiques ou de groupements que l'on n'aurait pas eu l'idée de rechercher, dont on n'aurait pas provoqué la production dans les phrases imposées.

La graphologie est pour nous un moyen seulement parmi d'autres pour connaître les jeunes filles : la morphologie, l'observation du comportement (tenue, attitude à l'égard du travail, des compagnes, des professeurs, réactions aux événements de la vie scolaire). Les « devoirs » faits en classe permettent de vérifier les acquisitions intellectuelles et de plus, examinés attentivement, ils révèlent les aptitudes et les déficiences psychiques. Quand nous sommes aidés de la graphologie ils nous parlent bien davantage encore. Toutes ces observations se contrôlent mutuellement et leur ensemble permet une connaissance à la fois plus concrète, mieux individualisée et plus ouverte de l'adolescente. Si l'exposé que nous proposons actuellement ne concerne que la graphologie, c'est parce que l'intérêt et le sérieux de son utilisation sont moins connus ou sont contestés. C'est aussi parce que nous avons la conviction que la graphologie est un moyen privilégié pour mettre en œuvre, discrètement et rapidement, à la fois les connaissances psychologiques et l'expérience personnelle de l'éducateur.

Nous trouvons l'expression de la même confiance et aussi des mêmes exigences à l'égard de la graphologie dans l'ouvrage de A. Lecerf et G. Mialaret, *L'écriture et la connaissance des enfants :* « La graphologie présente sur tous les moyens utilisables par le maître, un très grand nombre d'avantages portant à la fois sur la qualité des renseignements qu'elle fournit et sur la rapidité d'établissement du diagnostic; en second lieu, la graphologie rendra surtout de très grands services aux éducateurs qui, au moyen de nombreux recoupements, pourront donner une base réelle plus large à leurs interprétations. Mais ces interprétations de l'écriture ne doivent pas se faire au gré de l'imagination fantaisiste de chacun. De grands savants ont mis au point des techniques pour l'étude et l'interprétation de l'écriture... la graphologie doit nous permettre d'arriver à une connaissance de l'individu dans toute son originalité et tout son pittoresque » (6).

Afin d'exposer notre étude des écritures d'adolescentes avec la méthode que nous avons effectivement utilisée, nous ferons d'abord un rapide exposé de la définition et des principes de la graphologie. Notre conception de cette science est la plus traditionnelle, c'est aussi celle d'André Lecerf, disciple direct de Crépieux-Jamin et celle de G. E. Magnat, à qui Henri Wallon a confié l'article sur la graphologie dans l'*Encyclopédie française*, au chapitre de *La vie mentale* (7). Nous proposerons cependant une méthode d'analyse fondée d'une manière systématique sur l'étude du geste : son orientation, la puissance qu'il met en œuvre et son interprétation symbolique. L'expression des

(6) A. Lecerf et G. Mialaret, *L'écriture et la connaissance des enfants*, Paris, Bourrelier, 1951, p. 10.

(7) G. E. Magnat, in *Encyclopédie française*, Paris, Larousse, 1938, tome VIII, *La vie mentale*, Appendice, *Sciences en formation*.

résultats psychologiques de cette étude sera organisée en suivant les grandes lignes de notre essai de formalisation de la psychologie à l'image de la physique (8).

Dans le chapitre II nous analyserons les caractères les plus significatifs des écritures d'adolescentes, suivant les principes précédents, et dans un troisième chapitre nous ferons une étude particulière de la lettre « t », ce qui présente pour nous un double intérêt : théorique, en tant qu'exemple d'application systématique de la méthode préconisée et pratique, car l'examen de la lettre « t » dans un graphisme fournit rapidement tout un ensemble de renseignements variés et cohérents.

Les chapitres IV et V, utilisant les matériaux déjà rassemblés, présenteront les résultats de l'analyse, l'un au point de vue psychologique (psychologie des adolescentes d'après leur écriture), l'autre au point de vue pédagogique (quelques aspects des applications pédagogiques dans la classe).

Notre exposé, au cours de ces cinq chapitres, rend compte d'une expérience effectivement réalisée et en même temps d'un essai de systématisation de la graphologie animé par le souci de rendre les règles utilisées à la fois intelligibles et communicables. Or la graphologie classique est frappée d'un certain discrédit aux yeux des chercheurs préoccupés de rigueur scientifique et qui refusent à la graphologie la possibilité de satisfaire à ces exigences. Nous compléterons donc notre exposé, dans un dernier chapitre, par une comparaison des méthodes utilisant l'étude de l'écriture à des fins psychopédagogiques.

Nous essaierons, en conclusion, de faire entrevoir des voies de perfectionnement de la graphologie et son extension possible à d'autres domaines.

---

(8) J. Dubouchet, *Essai de formalisation de la psychologie fondé sur l'analogie des phénomènes psychiques et des phénomènes physiques.* Paris, Le François, 1965.

Chapitre premier

LA GRAPHOLOGIE — DÉFINITION — PRINCIPES

L'étude de l'écriture des adolescents utilise les données générales de graphologie. C'est inévitable : quel que soit le souci d'analyser en elle-même l'écriture des adolescents, tout comme leur psychologie propre, il n'est pas possible de faire abstraction des connaissances graphologiques déjà acquises. C'est légitime aussi pour deux raisons essentielles : d'abord il existe des principes et certaines règles de graphologie dont le caractère de généralité a déjà été éprouvé et, sous réserve d'une critique attentive, il est normal d'en essayer l'application à tout cas nouveau; de plus la comparaison avec l'écriture de l'adulte s'impose pour déceler les particularités de l'écriture de l'adolescent et pour comprendre leur sens. Les rapprochements avec les graphismes d'enfants sont utiles mais moins féconds, car il ne faut pas oublier que les significations graphologiques se trouvent très atténuées lorsque le mécanisme scripteur n'est pas encore acquis, le geste manquant d'aisance.

L'application de la graphologie aux écritures d'adolescents exige des précautions qui devraient être familières au graphologue. En effet, dans d'autres cas également, il il y a lieu de faire la critique des règles habituelles car une interprétation juste dans des circonstances fréquemment réalisées peut être en défaut dans d'autres conditions. Aussi, avant d'étendre la graphologie à un nouveau champ d'application, est-il bon de retrouver les sources, de reconsidérer les critiques sérieuses, ce qui revient à bien définir la graphologie elle-même et à dégager ses principes fondamentaux.

La graphologie est née de l'observation. Partant de simples rapprochements entre l'écriture et le caractère de personnes connues, les premiers observateurs, curieux ou savants, ont saisi des corrélations assez constantes. Puis des classifications, des règles générales ont servi à ordonner l'ensemble des connaissances. Nous ne ferons pas ici l'historique de la graphologie (1), nous retenons seulement qu'elle a été, dès l'origine, fondée sur les faits et ce caractère reste essentiel, rien ne doit être considéré comme

(1) La première bibliographie a été donnée par Hans H. Busse de Munich au 1er *Congrès international des Sciences de l'écriture* à Paris en 1900. Hans Busse se proposait d'embrasser la production graphologique complète chez tous les peuples et dans tous les temps ». Ce travail considérable est divisé en deux parties.

La première, *Bibliographie de la graphologie proprement dite,* recense 244 pièces, livres, brochures, articles de revues, lettres, mentions épistolaires et comporte deux subdivisions :

I. — Époque préhistorique, jusqu'en 1870.

II. — Graphologie à partir de Michon.

acquis en graphologie sans avoir subi le contrôle de l'expérience. C'est ce qui fait sa valeur, c'est aussi ce qui implique ses limites, à la fois parce que toute observation est approximative et parce que chaque cas réel est nouveau dans sa complexité. Aussi y a-t-il place pour l'intuition. Si c'est une faiblesse, il faut dire que la graphologie n'est pas seule à la connaître (2). Cependant, il a été facile ici d'offrir une marge exagérée aux impressions personnelles, malgré la lucidité des plus éminents graphologues et leurs efforts pour donner une orientation scientifique à la graphologie. C'est déjà au *Premier Congrès international des sciences de l'écriture*, tenu à Paris en 1900, que Crépieux-Jamin « veut détruire cette croyance surannée que l'étude des écritures n'est qu'une affaire de sentiment ». Il réclame des graphologues » l'esprit de méthode » et « les confirmations expérimentales ». Après ce fondement essentiel, il veut encore assurer une structure théorique à la graphologie : « Si elle est un art par ses applications elle relève de la science par toutes ses théories » (3).

Dans une vue d'ensemble des « sciences en formation », dans l'*Encyclopédie française*, Henri Wallon manifeste sa confiance en l'avenir de la graphologie : « Il n'y a pas de sciences définitivement occultes. Dans une gangue de rapports souvent chimériques, elles transmettent quelques parcelles d'expérience authentique et l'intuition de corrélations à déchiffrer jusqu'à ce que vienne l'époque favorable. Époque qui paraît poindre aujourd'hui pour la graphologie, la chirologie, la physiognomonie » (4). Ce texte encourageant pour les graphologues, date de 1938.

La possibilité même de toute graphologie est exprimée par Crépieux-Jamin dans ce premier principe : « L'écriture enregistre le geste, qui lui-même révèle le caractère » (5) et plus fortement encore par Klages : « La vie intérieure se révèle dans les mouvements du sujet qu'elle anime et dans leurs traces durables » (6). Cette idée est confirmée par Henri Wallon. L'écriture est un « enregistreur de nos dispositions intimes d'autant plus

---

La deuxième partie de l'ouvrage de H. Busse contient les Sciences psychologiques auxiliaires de la graphologie.

L'époque la plus féconde est celle des trente années de 1870 à 1900, mais il semble inutile, à l'heure actuelle, de revenir à ces documents, car leur contenu bien étudié, vérifié, complété, se retrouve, d'une part, pour les textes de langue française et italienne, dans l'œuvre de Crépieux-Jamin, d'autre part, pour ceux de langue allemande dans les œuvres du psychologue-graphologue allemand Ludwig Klages, du graphologue suisse Max Pulver et de l'autrichien Walter Hégar.

Pour les références que nous aurons à donner dans ce travail, nous nous en tiendrons aux ouvrages et articles parus à partir de 1900.

(2) Albert Einstein dit la place de l'intuition en physique, dans une lettre du 7 mai 1952, reproduite en fac-similé page 120 de *Lettres à Maurice Solovine*, Paris, Gauthier-Villars, 1956.

(3) Crépieux-Jamin, in *Compte rendu du 1er Congrès international des sciences de l'écriture de mai* 1900, p. 24 et 29.

(4) Henri Wallon, in *Encyclopédie française*, tome VIII, *La vie mentale*, Appendice, *Sciences en formation*, 8.58.3.

(5) Crépieux-Jamin, in *Compte rendu du 1er Congrès international des sciences de l'écriture de mai* 1900, p. 22.

(6) Ludwig Klages, *Les principes de la caractérologie*, deuxième édition 1950, traduction française de W. Réal et E. Reymond-Nicolet, d'après la 10e édition allemande. (Actualités pédagogiques et psychologiques), Delachaux et Niestlé, p. 12.

fidèle que ses notations échappent à notre contrôle » (7). L'écriture peut donc être étudiée en tant que geste expressif, c'est le fondement de la graphologie.

Distinction entre la graphologie et d'autres disciplines.

Quelle que soit sa signification psychologique, le graphisme est l'enregistrement d'un mouvement corporel et il peut, à ce titre, faire l'objet d'une *étude physiologique*. Toutes ses particularités sont explicables par le jeu des muscles et l'activité du système nerveux, elle-même solidaire de l'équilibre organique actuel. Si l'on ne voit dans l'écriture que les effets nécessaires de tous ces mécanismes, c'est la négation de la graphologie (8).

Il est vrai que la connaissance des mouvements graphiques et particulièrement de leurs altérations pathologiques est très utile au graphologue : avant d'attribuer une valeur expressive à un signe ou à un ensemble graphique, il doit s'assurer qu'ils ne sont pas dus à une anomalie de fonctionnement d'ordre physiologique. Le graphologue peut ignorer la physiologie très complexe de l'activité graphique, mais il doit connaître les possibilités de modifications de l'écriture par des causes purement biologiques. L'examen d'un écrit, à ce point de vue, fait partie des mesures de prudence exigées par toute étude graphologique sérieuse. La relation entre physiologie de l'écriture et graphologie, clairement posée, devrait écarter le risque de mélanger les deux manières de voir, ce qui est une attitude d'autant plus fâcheuse qu'elle passe souvent inaperçue. *L'explication des phénomènes neuromusculaires compliqués qui permettent d'accomplir l'acte d'écrire, avec toutes ses particularités, et l'interprétation du geste scriptural, considéré comme expression symbolique de la personne, concernent deux domaines différents.* Une écriture concrète appartient à ces deux domaines, c'est notre étude qui doit les distinguer. Klages a posé nettement le point de vue du graphologue : « Ne nous enquérons pas de la cause des mouvements mais bien de leur contenu psychique » (9).

Le graphologue doit cependant tenir compte de l'existence de *perturbations extérieures* de toutes sortes, de ce que Crépieux-Jamin appelle les « accidents de plume » (10) et il doit être assez averti et assez prudent pour les déceler. C'est l'une des raisons qui font demander des documents variés (11) et surtout assez longs (12). Ces difficultés sont écartées lorsqu'on assiste à l'exécution de l'écrit, en classe par exemple. Il n'en reste pas moins utile d'examiner plusieurs spécimens et de ne pas oublier la possibilité d'altérations d'origine purement somatique ou imputables à des causes physiques extérieures au scripteur.

---

(7) Henri Wallon, in *Encyclopédie française, la vie mentale,* introduction générale, *la caractérologie,* 8.10.9.

(8) Dr H. Callewaert, *Graphologie et physiologie de l'écriture,* E. Nauwelaerts, 1954, résumé dans Graphologie et physiologie de l'écriture, in *Connaissance de l'homme,* avril-mai 1955 (Nos 8 et 9), p. 73 à 79.

(9) Ludwig Klages, *Expression du caractère dans l'écriture,* traduction française de E. Reymond-Nicolet, d'après la 23e édition allemande de 1946, Paris, Delachaux et Niestlé, 1950, p. 20.

(10) J. Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie,* Paris, Alcan, 1re édit. 1929, P.U.F., 5e édit. 1950, p. 13.

(11) *Ibid.,* p. 19 et 20.

(12) L. Klages, *Expression du caractère dans l'écriture,* note 7. Le « matériel minimum » demandé est un document de « 4 pages pleines ».

Une autre mesure de prudence s'impose avant de traiter une écriture selon les règles de la graphologie : il faut s'assurer que l'autographe n'est pas faussé volontairement. Non que la graphologie ne puisse rien dire dans ces cas, mais il est évident que dans une *écriture déguisée*, bien des signes ne donnent pas lieu aux mêmes interprétations que dans l'écriture naturelle. C'est encore, comme pour les anomalies physiques, une difficulté supplémentaire et le graphologue doit se méfier des faux documents, même sans entrer dans le domaine de l'expertise.

Nous ne nous occuperons désormais que de la graphologie normale, applicable à des écrits authentiques, spontanés, qui ne soient altérés ni par des infirmités physiques ni par des contrefaçons volontaires.

« Le point de départ des observations graphologiques » selon Crépieux-Jamin est l'*écriture calligraphique* qu'il définit ainsi : « une écriture est calligraphique quand elle reproduit les formes, les mouvements, les dimensions et les proportions qu'on enseigne dans les écoles » (13). L'existence d'un modèle d'écriture impose déjà certaines règles au tracé, ce qui le distingue d'un dessin libre, d'un gribouillis ou d'un test graphique. C'est ce qui permet des interprétations plus constantes, plus faciles à codifier. Un terme de comparaison fixe est une référence bien utile dans un domaine qui échappe en grande partie à la mesure. Ce sont surtout les écarts du graphisme individuel et des formes scolaires qui sont significatifs, c'est pourquoi il est bon de connaître le type de calligraphie qui a été enseigné. Actuellement, les différences les plus importantes concernent la liaison (écriture liée ou script) et l'inclinaison (écriture fine de Rollin ou droite de Robquin). Il y a lieu parfois de tenir compte de l'habitude d'écrire la gothique ou les caractères grecs. Mais toutes ces circonstances, même si elles sont inconnues, n'entraînent pas de difficultés sérieuses pour le graphologue. L'examen de l'écriture permet souvent de les déceler facilement et, surtout, la graphologie possède des éléments de diagnostic plus fondamentaux.

Il faut cependant mettre à part les cas de dysgraphie. Lorsque les conditions habituelles de l'apprentissage de l'écriture sont réalisées, l'impossibilité d'atteindre le stade d'une organisation normale de l'écriture révèle la présence d'anomalies d'ordre biologique ou d'ordre psychique. La recherche de ces causes de dysgraphie et des moyens de cure doit utiliser les données de la physiologie de l'écriture et de la graphologie mais elle s'en distingue à la fois par son domaine particulier et par son but thérapeutique.

Les disciplines que nous avons cherché à distinguer de la graphologie, physiologie de l'écriture, expertise, calligraphie, étude spéciale des dysgraphies, ne sont pas nouvelles : toutes ces manières d'étudier l'écriture faisaient déjà l'objet de compte rendus au Congrès de 1900. Nous n'avons pas à considérer ici les développements de ces diverses branches de l'étude de l'écriture. C'est seulement dans le domaine propre de la graphologie, description et interprétation psychologique de l'écriture, que nous devons retenir une importante distinction. La *graphométrie* a été introduite, il y a une dizaine d'années

(13) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 171.

comme méthode d'analyse quantitative de l'écriture, dans l'ouvrage de H. de Gobineau et R. Perron : *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité* (14). Le projet de « quantification » de la graphométrie dépasse tellement en étendue les mesures qui ont toujours été pratiquées en graphologie « classique » (dimensions, angles) qu'il convient de considérer la graphométrie comme une discipline différente, d'autant plus qu'elle rejette totalement les principes sur lesquels se fonde la graphologie. Elles ont cependant le même objet. Après l'ouvrage initial introduisant la graphométrie en 1954, une mise au point, publiée en 1960, la présente ainsi : « La graphométrie se définit comme une méthode de description objective de l'écriture, visant à déduire des caractéristiques du graphisme certaines caractéristiques psychologiques du scripteur » (15). Le domaine auquel s'applique la graphométrie est bien le même que celui de la graphologie, cependant celle-ci ne se donne pas uniquement comme une « méthode » mais comme une science en voie de développement. Nous considérons donc la graphométrie comme « l'une des techniques de la psychologie scientifique » (16) et, suivant les affirmations des mêmes auteurs, nous la distinguons de la graphologie. Les développements récents de la graphométrie, publiés dans *L'écriture de l'enfant* (17) confirment les différences de ces deux conceptions de l'étude de l'écriture.

Lorsque le stade de l'écriture organisée est atteint, des modifications plus ou moins importantes apparaissent dans le graphisme. La fidélité au modèle scolaire est rare. Elle peut tenir à un manque d'originalité ou encore au fait que ce tracé plaît au scripteur, est pour lui une image agréable. Cette remarque s'applique à tout autre type de calligraphie, ou à toute particularité d'écriture; le choix, plus ou moins conscient, s'explique par l'attente d'une forme en harmonie avec les désirs ou les goûts profonds de la personne. Cette manière de justifier l'adoption des formes graphiques est exposée par Klages qui nomme cette image « Leitbild », *image directrice* (18). Le mot allemand « Leitbild » est le plus souvent conservé en France ou, parfois, traduit par l'expression « image anticipatrice ». Ce point de vue sur la signification de l'écriture demanderait à lui seul un long exposé, très nuancé. A la limite, l'écriture artificielle, volontairement « fabriquée » est aux confins de l'écriture déguisée. Si nous retenons la définition de la graphologie, « science de l'expression », nous pouvons laisser de côté cet aspect qui se rattache à un mode d'explication différent. Mais il est bon de connaître son existence et son champ d'application, afin d'éviter des erreurs dans certains cas particuliers où une écriture est nettement plus représentative qu'expressive.

---

(14) H. de Gobineau et R. Perron, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1954.

(15) F. Coumes, C. Daurat et R. Perron, *La graphométrie*, analyse *quantitative de l'écriture*, in Diagrammes 39, Monte-Carlo, Éditions du Cap, mai 1960.

(16) *Ibid.*, p. 3 et 4.

(17) Voir plus haut, Introduction, note 4, p. 9.

(18) L. Klages, *Graphologie*, traduction française de E. Reymond-Nicolet, Paris, Éditions Stock, 1949, p. 53 à 73. Principalement : « Tout mouvement humain spontané est insconsciemment conditionné entre autres par son *image anticipatrice personnelle*. Et c'est ainsi que le mouvement graphique est lui aussi influencé inconsciemment par le sens spatial individuel », p. 55.

Les considérations sur les circonstances extérieures, sur tous les facteurs, physiologiques, psychologiques et même sociaux, susceptibles d'intervenir simultanément à des degrés divers pour modifier l'interprétation de l'écriture pourraient décourager le graphologue qui analyse sa propre méthode. Mais si l'on considère la situation du biologiste et même du physicien devant la complexité de la réalité concrète, on sera moins étonné. La difficulté de la biologie est sans doute reconnue. La physique, par contre, avec ses résultats contrôlés par toutes les applications techniques, avec son expression mathématique, peut paraître, aux yeux des profanes, un domaine où tout est objectif, clair. En réalité, le physicien qui réfléchit sait bien que le fait scientifique est créé par lui, grâce à une abstraction, soit par une opération intellectuelle, soit, d'une manière approximative, par une réalisation expérimentale artificielle, très éloignée du phénomène observé comme du contexte réel où se fera l'application. La physique existe cependant, avec toute sa simplicité, la richesse de ses explications, son efficacité toujours croissante. Sans doute, une certaine analyse expérimentale réalisable en physique est-elle impossible dans l'étude de l'homme. Mais la différence n'est pas fondamentale, en ce qui concerne la complexité de l'objet et l'impossibilité de l'isolement absolu d'un phénomène élémentaire. Dans les deux domaines, ce qui est le plus familier, le plus aisément observable n'est pas simple et les vérifications sont toujours plus ou moins globales. En fait, la possibilité d'un travail d'analyse, avec des matériaux complexes, est prouvée par l'existence même de la graphologie et par son efficacité. S'il est prudent de ne pas perdre de vue les difficultés, pour rester assez modéré dans ses affirmations et pour utiliser le plus possible de recoupements, les choses sont souvent très simples en pratique. *L'habitude de l'observation des écritures permet d'évaluer rapidement la part des différents facteurs et d'apprécier le degré de certitude des interprétations.*

Méthodes d'exposition de la graphologie.

Après avoir souligné les difficultés de l'élaboration d'une science graphologique et de son application pratique, nous devons bien dire aussi que les interprétations essentielles ne sont pas modifiées par les conditions particulières comme la langue utilisée, le système calligraphique, le format du papier. Cette indépendance à l'égard de ce que nous aurions pu prendre pour des conditionnements extérieurs est une des meilleures garanties de la valeur de la graphologie.

Pour présenter les connaissances actuellement acquises, deux voies s'ouvrent à nous. Nous pouvons partir de la description des espèces d'écritures, en donner les significations les plus constantes, les classer, essayer d'avoir un tableau, sinon complet, au moins assez riche pour nous permettre de comprendre les analyses qui vont suivre. Si nous voulons éviter une manière de voir superficielle, nous devons encore rapporter les diverses interprétations, selon les auteurs, et multiplier les exemples montrant comment elles varient en fonction de l'ensemble du milieu graphique. Ce travail a été fait par Crépieux-Jamin dans l'*ABC de la Graphologie* et, avec un principe de classification différent, par Pulver dans *Le Symbolisme de l'Écriture* (19). Ces auteurs tiennent

(19) M. Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, traduction française de M. Schmid et M. Delamain, Paris, Stock, 1953.

compte de tout l'apport de leurs devanciers et c'est leur œuvre qui fournit les matériaux les plus sérieux utilisés actuellement pour la diffusion de la graphologie. Toujours suivant la même méthode générale, l'ordre de présentation peut être inversé, en partant du trait psychologique et en montrant les signes qui lui correspondent dans l'écriture. Le docteur Carton utilise ces deux modes d'exposition dans son ouvrage *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture* (20). La première partie *Traité et dictionnaire de graphologie* utilise la classification des écritures de Crépieux-Jamin et adopte l'ordre alphabétique des lettres et des espèces d'écritures pour donner leurs significations. Dans une deuxième partie *Étude pratique des caractères*, il énumère, dans l'ordre alphabétique aussi, plus de deux cents traits psychologiques et il présente leurs manifestations dans l'écriture. C'est une œuvre originale qui a le mérite de rapporter non seulement ce que le docteur Carton a appris de Crépieux-Jamin, mais encore ce qu'il a contrôlé ou découvert en utilisant la graphologie, au service de ses malades. Que l'on parte du signe graphique ou du caractère psychologique, un tel ensemble de corrélations est forcément très vaste et il ne peut être vraiment acquis sans une longue pratique personnelle.

Dans l'état actuel des connaissances, nous proposons une autre voie d'accès à la graphologie, plus rapide et conforme à la méthode scientifique. Nous pouvons dégager des principes fondamentaux capables de relier entre elles les données empiriques qui sont les matériaux mêmes de la graphologie, voir d'abord l'essentiel au lieu de dénombrer les multiples détails. Les corrélations particulières s'ordonnent alors, en se rattachant aux principes, ce qui permet de comprendre la graphologie plutôt que de l'apprendre. Des idées liées entre elles, situées dans un ensemble cohérent, rendent dès lors plus facile et plus assurée la découverte du sens d'une écriture.

Cette manière de voir n'est pas nouvelle. Elle sous-tend déjà, en quelque sorte, l'œuvre de Crépieux-Jamin. Alors même qu'il fait un inventaire aussi complet que possible des « espèces » d'écritures, il insiste sur la nécessité de les rattacher toujours à un « genre », de les considérer comme plus importantes si elles font partie d'un faisceau de caractères aux significations convergentes. Plus récemment les correspondances recherchées entre les signes graphiques et les types psychologiques sont autant de synthèses partielles. La méthode que nous proposons d'utiliser n'est rendue possible que grâce à l'abondance des connaissances acquises par les graphologues et à tout ce qu'il y a déjà de théorie plus ou moins explicite dans les œuvres de Crépieux-Jamin, de Klages et de Pulver.

Quant aux pierres de l'édifice, les corrélations entre espèces bien définies d'écritures (21) et leurs significations, nous choisissons les mieux garanties par l'accord

---

(20) Dr Paul CARTON, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, 2e édition, Paris, Le François, 1942.

(21) Nous adoptons les définitions qui sont données et illustrées dans l'*ABC de la graphologie* de CRÉPIEUX-JAMIN (à quelques espèces près qui ne sont plus retenues aujourd'hui) et qui fournissent le vocabulaire universel des graphologues « classiques ». Quelques définitions devraient être précisées, nous les signalerons au passage. Mais un vocabulaire déjà abondant permet les échanges et il est indispensable de le respecter.

des auteurs déjà cités (22). Nous tenons compte aussi des confirmations dues à l'expérience des praticiens actuels, communiquées non seulement par des écrits mais de plus par des conférences ou à l'occasion de conversations. La graphologie est vivante, en train de se constituer et s'il faut employer les acquisitions que l'on peut dire classiques, même souvent comme pierres d'angle, il convient de recevoir, en plus de l'œuvre écrite, toute une tradition orale que transmettent ceux qui ont travaillé avec les pionniers de la graphologie, et il est encore indispensable de participer aux échanges actuels. Les tâtonnements multiples sont de valeur très inégale. C'est une raison de plus pour prendre conscience des principes fondamentaux.

Une des principales idées directrices qui orientent notre présentation des faits graphologiques est la *prédominance du point de vue dynamique*, dans l'étude de l'écriture, sur la manière de voir statique. La trace écrite nous permet de faire revivre le geste et c'est ce mouvement et ses causes que nous analysons plutôt que son résultat fixé. Le plus souvent, dans les traités de graphologie, ce sont les formes qui sont décrites, qui servent à classer et on leur attribue des significations psychologiques. Par l'étude dynamique du geste, nous arrivons aux mêmes conclusions, garanties par l'expérience des graphologues, et nous rattachons plus explicitement les interprétations au *symbolisme de l'espace*, fondement essentiel de la graphologie.

La valeur de ce symbolisme est une chose étonnante : que le mouvement spontané vers le haut exprime le désintéressement, celui du penseur animé par la seule passion de connaître comme celui du contemplatif attiré par les réalités spirituelles, que le mouvement vers le bas manifeste l'attachement aux choses terrestres, l'abandon à l'instinct ou l'affirmation de soi, que l'exagération des mouvements vers la droite ou vers la gauche exprime les tendances prédominantes à l'extraversion ou à l'introversion, toutes ces correspondances dépassent ce que l'on oserait imaginer. Ce sont des faits d'expérience. Ces mêmes significations symboliques se retrouvent dans les images poétiques, dans la peinture, les arts plastiques, l'architecture aussi bien que dans le geste graphique.

Nous avons rapporté, dans notre étude de l'analogie des phénomènes psychiques et des phénomènes physiques, à propos de l'orientation des forces (23), de multiples exemples d'images de *mouvements ascensionnels* ou de *mouvements de chute* qui confirment la signification symbolique du haut et du bas. Gaston Bachelard en a fait l'étude la plus riche dans *L'air et les songes* (24), Nietszche, A. de Saint-Exupéry, Simone Weil opposent de la même façon les forces d'ascension et la pesanteur (25).

Droite et *gauche* ont aussi des significations que nous retrouvons dans le graphisme.

---

(22) Cet accord est d'autant plus probant que ces auteurs ont travaillé séparément et qu'ils ne semblaient pas disposés, *a priori*, à s'approuver mutuellement. KLAGES a bien utilisé les définitions d'espèces de CRÉPIEUX-JAMIN, mais il le critique, injustement d'ailleurs, pour son manque de vue générale; PULVER tient compte des observations de KLAGES sur la pluralité de signification des indices, mais il attaque les principes qui le guident.

(23) J. DUBOUCHET, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 46 à 52.

(24) G. BACHELARD, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1943.

(25) J. DUBOUCHET, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 47 à 49.

L'accentuation du mouvement vers la droite donne l'écriture « dextrogyre » ou « progressive ». A l'opposé, la restriction de ce mouvement et les gestes accentués vers la gauche donnent l'écriture « sinistrogyre » ou « régressive ». Comme le déplacement résultant est forcément une progression de gauche à droite, dans nos écritures occidentales (26), les caractères dextrogyre ou sinistrogyre d'une écriture ne s'apprécient pas en valeur absolue, mais par comparaison avec la progression conforme aux règles calligraphiques. L'idée générale qui guide l'interprétation de ces deux orientations, dans leurs multiples manifestations, est en accord avec une intuition universelle qui nous fait associer la droite et l'ouverture, la gauche et la fermeture au sens propre et, plus encore, au sens figuré (27). La droite signifie encore la marche spontanée vers l'avenir, vers le monde extérieur, personnes ou choses, le progrès, la conquête, tandis que l'insuffisance de progression vers la droite et les mouvements vers la gauche manifestent le refus de contact avec autrui, la peur du monde, de l'avenir, ou, dans un sens positif l'attachement au passé, la préférence donnée à la vie intérieure et à la réflexion. L'existence d'une valeur propre de l'orientation vers la gauche nous permet de comprendre que l'exagération du caractère dextrogyre des mouvements doit parfois être interprétée d'une manière négative, comme refus de la vie intérieure, fuite dans le monde par réaction et même perte, dissolution dans l'anonymat du milieu ambiant (28).

Un examen plus complet et plus nuancé de la signification symbolique des différentes orientations est rapporté dans notre exposé sur l'analogie des forces psychiques et des forces physiques (29). Dans cette étude, nous représentons les instincts et les tendances par des vecteurs, comme le fait Kurt Lewin (30) et de plus nous faisons choix pour chaque vecteur de la direction et du sens qui lui donnent sa signification propre, en accord avec le symbolisme de l'espace. Le geste spontané enregistré par l'écriture s'interprète suivant les mêmes règles, si bien que l'analyse de la vie psychique fondée sur l'analogie des forces psychiques et des forces physiques est immédiatement applicable en graphologie. Nous n'avons rappelé ici que les significations générales des principales orientations, haut, bas, droite, gauche. Nous verrons l'application plus détaillée de ces correspondances avec les exemples concrets d'écritures d'adolescentes.

Les diverses orientations des forces sont, parmi les réalités concernant la vie psychique, celles qui s'inscrivent le plus directement dans le graphisme. Le *tracé* permet de les déceler d'un seul coup d'œil et d'analyser leurs variations. Les lois de la dynamique psychique, étudiées dans l'hypothèse de l'analogie avec la physique, permettent de donner une signification à chaque particularité du tracé. Les lancements et l'inclinaison

(26) Nous n'envisageons pas ici les écritures qui vont de droite à gauche ou de haut en bas, caractères qui seraient à étudier dans le cadre de la comparaison de *cultures différentes* et non à propos de la psychologie individuelle.

(27) J. Dubouchet, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 59.

(28) *Ibid.*, p. 56.

(29) *Ibid.*, p. 39 à 72.

(30) Kurt Lewin, *Psychologie dynamique*, éd. anglaise 1935, traduction française, P.U.F., 1959, p. 54 et in *Manuel de Psychologie de l'enfant*, 1952, tome III, chap. XVI, *Comportement et développement comme fonction de la situation totale*, p. 1263.

de l'écriture enregistrent les impulsions (31), la courbure des pleins implique l'existence d'une force constamment présente et orientée vers un centre d'intérêt qui peut lui-même être situé vers la droite ou vers la gauche du tracé, avec les significations attachées à ces orientations opposées; les arcades, les guirlandes, les diverses formes de liaisons, les finales, tous ces caractères très importants en graphologie s'interprètent ainsi facilement et retrouvent les significations qui ont été dégagées des multiples observations de la graphologie empirique (32).

Cependant, il ne suffit pas, dans une étude dynamique, de considérer les directions des forces et le tracé qui les enregistre. Il est indispensable d'introduire la notion d'inertie. La propriété du graphisme la plus significative de l'inertie psychique individuelle est l'épaisseur du *trait* (33). Il faut se garder, ici, de trop simplifier : l'épaisseur du trait n'exprime pas uniquement l'inertie, ce qui prêterait à une interprétation défavorable, elle est aussi en relation avec l'énergie psychique. Par analogie avec les grandeurs physiques, nous pouvons concevoir une réalité commune, susceptible de se manifester comme inertie, lorsque nous considérons les phénomènes du point de vue dynamique, et comme facteur de puissance, si nous nous plaçons au point de vue énergétique. L'épaisseur du trait se présente alors comme une richesse. Son étude, plus spécialement l'analyse de ses variations, fait partie d'une graphologie du trait qui doit compléter celle du tracé de l'écriture.

G. E. Magnat distingue clairement le trait et le tracé : « Ce dernier est parfaitement éloquent puisqu'il va nous révéler, par la direction que prend la plume, quel est son but » (34). Nous retrouvons l'idée d'orientation des tendances exprimée par le geste graphique, en accord avec les données les plus solidement fondées de la graphologie (35). Mais lorsqu'il s'agit du trait, Magnat se livre à son intuition qu'aucun système conceptuel ne peut traduire et qu'il essaie de communiquer par des images (36).

Walter Hégar critique ce « subjectivisme », dans son ouvrage *Graphologie par le trait* (37). Cependant, au cours de son exposé, le plus méthodique et le plus objectif qui ait été fait sur le trait, W. Hégar perd de vue la distinction qu'il a d'abord admise

---

(31) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, Bruxelles, les Éditions du Parthénon, 1960, p. 32 et 33.

(32) *Ibid.*, p. 35 à 42.

(33) *Ibid.*, p. 42 à 48.

(34) G. E. Magnat, *Une suite à poésie de l'écriture*, Genève, H. Sack, 1963, p. 31.

(35) *Ibid.*, p. 31 : «... tendre vers la droite, c'est aller en avant vers autrui, que ce soit en ami ou en ennemi; tendre vers la gauche, c'est aller en arrière, vers le passé, les souvenirs. »

(36) *Ibid.*, p. 31 et 32 : « *... le sigle de l'amour est la densité du trait; le sceau, la noblesse du tracé et la signature son visage.*

« Il est particulièrement intéressant de trouver ces trois témoins de l'amour dans l'écriture de Saint François-de-Sales et dans celle de Ninon de Lenclos.

« Dans les deux graphismes, simples voire naturels et également somptueux, le trait est doux et spirituel chez le saint, tendre et charnel chez la courtisane, témoin de l'amour sacré pour le premier et du profane pour la seconde ».

(37) W. Hégar, *Graphologie par le trait*, préface de Henri Piéron, Paris, Vigot frères éditeurs, 1938.

entre trait et tracé : il absorbe toute la graphologie dans l'étude du trait en comprenant dans son analyse les caractères rectiligne ou curviligne, la vitesse, la répartition des droites et des courbes, les formes typiques d'une écriture. Nous avons maintenu la distinction de Magnat entre tracé et trait et nous avons utilisé les analyses de W. Hégar sur les qualités du trait proprement dit (38). Nous rapporterons, à propos des écritures d'adolescentes quelques caractères dont les significations semblent suffisamment prouvées par l'expérience, en nous limitant à ce qui est facile à voir.

Nous nous heurtons en effet à des difficultés nouvelles quand il s'agit d'interpréter les qualités du trait. Non seulement les connaissances ne sont pas aussi solidement établies que celles qui concernent le tracé, mais encore les conditions que doit remplir le document pour permettre l'analyse du trait sont plus difficiles à réaliser (qualité du papier, de l'instrument graphique) et l'observation est moins immédiate, l'écrit doit être examiné à la loupe. Dans les conditions où nous nous plaçons, pour notre étude actuelle des écritures d'adolescentes, nous ne retenons que les qualités du trait qui peuvent être notées rapidement,sans ambiguïté d'interprétation. C'est d'abord l'épaisseur, qui se rattache à une certaine lourdeur du geste, et qui exprime la richesse au point de vue sensoriel et la chaleur des sentiments, en même temps que l'inertie psychique. L'interprétation dépend de l'ensemble du milieu graphique, mais le fait que le trait soit habituellement mince, nourri, épais ou très épais est un facteur important. Le relief, dû à des variations de pression au cours du tracé, manifeste la puissance créatrice. La répartition de la pression suivant les zones du tracé montre la distribution de l'énergie psychique dans les différents domaines : vie quotidienne, pour la zone moyenne de l'écriture, activité spirituelle ou, au contraire, d'ordre matériel et instinctif, pour les zones des hampes ou des jambages. La pression normalement placée sur les tracés verticaux de haut en bas et sur les tracés horizontaux des barres de t décèle une utilisation naturelle, normale de l'énergie psychique tandis que la « pression déplacée » sur les tracés ascendants ou les liaisons correspond à des anomalies qui peuvent être précisées, en relation avec les autres signes graphiques (39). Le rythme du débit énergétique s'inscrit également dans les variations de pression.

L'analyse du trait est ainsi fondée sur la valeur symbolique du geste, comme celle du tracé, mais nous trouvons dans les qualités du trait l'expression de la dépense d'énergie psychique, lorsqu'il est appuyé, ou au contraire de l'attitude réceptive, lorsqu'il est léger. C'est ainsi que nous pouvons comprendre que l'orientation de haut en bas, manifestation de l'affirmation personnelle soit normalement la phase de libération d'énergie et que l'orientation de bas en haut corresponde à une phase d'ouverture, d'accueil, en accord avec la signification du mouvement ascendant. L'alternance normale des deux manifestations opposées s'inscrit ainsi dans le graphisme, suivant un rythme personnel, régulier ou varié, harmonieux ou troublé. Dans l'examen d'une écriture, nous apprécions simultanément toutes les qualités du geste, orientation et énergie. L'interprétation est rapide et réalise spontanément la synthèse de ce que l'analyse nous a fait considérer séparément.

(38) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, p. 44 et 46.

(39) J. Dubouchet, in *La graphologie*, n° 63, 3e trimestre 1956, p. 13 à 15.

L'énergie psychique ne se manifeste pas exclusivement par l'épaisseur du trait et son relief. La *vitesse du tracé* est aussi l'expression d'un facteur de la puissance et l'étude de ses variations permet de compléter et de nuancer les renseignements fournis par l'analyse du trait. Il n'est pas indispensable de faire des mesures, ni d'assister à l'exécution d'un écrit pour avoir une connaissance suffisante de sa vitesse et pour en tirer des conclusions concernant l'énergie psychique (40).

L'étude de l'écriture, dans la majorité des cas, peut être suffisamment guidée par les principes fondamentaux que nous avons exposés concernant l'expression des tendances et de l'énergie. Les diverses classifications psychologiques seront ensuite de bons outils d'analyse et donneront un moyen de résumer les principaux résultats. Cependant il ne convient pas d'aborder l'examen d'une écriture avec une démarche unique, stéréotypée : notre méthode fondée sur une théorie cohérente peut sans inconvénient être adaptée aux cas individuels et utilisée avec beaucoup de souplesse.

---

(40) Il y aurait à faire une étude méthodique de la vitesse :

1° Pour vérifier et compléter les corrélations déjà découvertes entre la vitesse observée directement et les signes graphiques fixés dans l'écrit, c'est un point de vue descriptif.

2° Pour interpréter psychologiquement la vitesse et ses variations au point de vue de l'énergétique psychique.

Un tel travail, amorcé par des observations déjà faites et guidé par des hypothèses plus générales ne peut être essayé que par une équipe homogène de chercheurs, à la fois capables de réaliser une expérimentation objective et initiés à la graphologie, avec une méthode commune.

Des mesures directes de vitesse de l'écriture portant sur 7 000 documents ont été rapportés dans l'ouvrage de Vinh BANG : *Évolution de l'écriture de l'enfant à l'adulte*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1959. L'auteur dégage un seul résultat concernant les signes graphiques de la vitesse : le script est moins rapide que l'écriture liée, pour des scripteurs de même âge et de même niveau d'études. Une analyse graphologique des documents aurait sans doute permis de tirer de ce travail expérimental considérable des connaissances plus nombreuses et plus nuancées sur les manifestations graphiques de la vitesse.

Chapitre II

ANALYSE DES CARACTÈRES LES PLUS SIGNIFICATIFS DES ÉCRITURES D'ADOLESCENTES

Premiere vue d'ensemble immédiate : diversité des écritures, impression de maturité, taille.

Ce qui nous frappe d'abord, lorsque nous voyons passer sous nos yeux un grand nombre d'écritures d'adolescentes, c'est leur *inépuisable diversité*. A chaque début d'année scolaire, nous reconnaissons les écritures plus ou moins évoluées de nos élèves des années précédentes et nous prenons contact avec de nouveaux graphismes. La variété de ces écritures est d'autant plus étonnante que les jeunes filles ont le même âge et qu'elles ont fait leurs études ensemble, souvent depuis l'apprentissage de l'écriture jusqu'à la classe de Seconde ou même de Philosophie.

Avant d'aborder l'analyse du geste graphique, remarquons que l'*aspect global* de l'écriture donne une *impression de maturité très variable d'un sujet à l'autre*. Pour illustrer cette différence par des cas typiques, nous présentons ici cinq écritures d'élèves de la même classe de Seconde, groupe homogène comme âge, toutes ont quinze ans à trois mois près, et comme niveau intellectuel, connu par les résultats scolaires depuis la Sixième (fig. 1, 2, 3, 4, 5). Nous voyons les spécimens, 1, 2, 3, puérils, plus ou moins tordus, maladroits par contraste avec les graphismes 4 et 5, harmonieux, simplifiés, où se devinent sans peine l'aisance et la rapidité du tracé. Trente autres écritures de la même classe de Seconde se situent entre ces deux niveaux. Les cinq exemples relevés comme cas extrêmes ne sont cependant pas exceptionnels, car nous faisons la même remarque dans toutes les classes. Les écritures 6 et 7 proviennent de deux élèves d'une autre Seconde, âgées de quatorze ans et demi, obtenant de très bons résultats en classe; les exemples 8, 9, 10 montrent que ces différences de maturité du graphisme se retrouvent en Première et les spéciments 11 et 12 nous font voir un contraste aussi frappant en Philosophie. Notons encore que les écritures d'aspect le plus puéril ne sont pas, pour autant, dépourvues d'originalité. Il s'agit d'ailleurs, dans tous ces cas, de jeunes filles qui font normalement leurs études. Pour le moment, nous n'interprétons pas ces impressions, nous constatons seulement que la comparaison de ces écritures nous invite à la prudence.

Une autre remarque préliminaire s'impose à la vue des grandes différences de taille des diverses écritures : sur des feuilles de même format, portant la même réglure, celle du papier écolier, le *corps des lettres* va de 1 à 4 mm et les *hampes* et *jambages* vont de 1 à 7 mm. La comparaison des écritures 13 et 14 utilisant le même interligne 8 mm est très caractéristique à cet égard. Pour les spécimens 15 et 16, il y avait la possibilité de choisir l'interligne de 5 ou de 10 mm, or c'est la petite écriture 15 qui s'inscrit dans l'espacement le plus large et la plus grande, 16, qui utilise les lignes serrées. Nous soupçonnons que tous ces choix, conscients ou non, sont significatifs et que l'interprétation n'en est pas simple. Nous y reviendrons, nous voulons seulement déjà faire remarquer qu'il est indispensable de présenter les *écritures en vraie grandeur*. Tout au plus peut-on admettre, exceptionnellement, la réduction du format de certains écrits pour faire voir l'ordonnance de l'ensemble, ou l'agrandissement d'écritures très fines, pour faciliter l'observation des détails, à condition d'*indiquer l'échelle*.

La *taille de l'écriture* est susceptible de varier pour une même personne suivant les circonstances, parfois sans cause extérieure apparente, comme cela arrive pour les devoirs écrits sur des feuilles identiques. Le degré de variabilité est très différent suivant les sujets. Ce n'est pas une cause d'erreur dans les cas que nous examinons car les documents ne manquent pas, il faudra seulement noter la *constance de la grandeur ou sa variabilité* comme une caractéristique individuelle supplémentaire, à utiliser au moment de la synthèse finale.

Plus encore que la grandeur absolue, il convient de considérer les *rapports des hauteurs* des lettres basses, des hampes et des jambages (zones i, H et B du graphisme). Remarquons d'abord une particularité significative du vocabulaire graphologique : les désignations lettres « basses », « haut » et « bas » seraient valables littéralement si l'écriture était tracée sur un plan vertical. En fait, il s'agit presque toujours d'écrits sur une feuille horizontale. Les mêmes termes sont cependant utilisés sans aucune gêne et cette manière de voir le graphisme est indispensable pour comprendre l'interprétation symbolique des tracés. Une constatation générale s'impose : *le développement relatif des trois zones du graphisme est un des caractères individuels les plus stables*. Ce fait que nous avons toujours trouvé confirmé dans les écritures d'adolescentes a été particulièrement souligné par L. Klages : « Le signe le plus important de la *répartition* des mouvements est la différence entre la hauteur des lettres basses et celle des lettres longues; elle ne peut être modifiée volontairement qu'avec grande difficulté et même ne peut pas l'être longtemps » (1). Cette répartition peut se modifier avec l'âge, la réduction des zones H et B étant considérée en général comme un indice de maturité (2). Cependant nous voyons des écritures aux hampes et jambages atrophiés (fig. 15 et 17) chez certains adolescents très puérils et, par contre, des écritures aux hampes et jambages longs chez des adultes dont la maturité, dans tous les domaines, ne fait aucun doute. Aussi faut-il se garder d'une interprétation uniforme, exclusivement fondée sur une répartition topographique des tracés. Nous retenons donc comme *fait d'expérience* la *stabilité des*

(1) L. Klages, *Les principes de la caractérologie*, traduction française de W. Réal et E. Reymond-Nicolet d'après la 10e édition allemande, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1950, p. 175.

(2) M. Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, chap. VI, p. 59.

rapports des dimensions des trois zones du graphisme, à une époque de la vie d'une personne et nous essaierons d'en comprendre plus profondément le sens en considérant les mouvements qui sont à l'origine de cette répartition. Nous aurons ainsi un principe d'interprétation applicable aux cas les plus variés, parce qu'il sera fondé sur le sens psychologique des gestes eux-mêmes.

Analyse des gestes suivant l'axe vertical.

La répartition du tracé dans les trois zones du graphisme est due aux différences d'amplitude des *mouvements verticaux*, ascendants et descendants. Quand le geste privilégié est celui qui s'oriente *vers le bas*, signe de la prépondérance des intérêts matériels, de la vie instinctive ou, à un niveau moins primitif, de la tendance à l'affirmation personnelle, il donne des jambages longs et des prolongements de lettres basses plongeant sous la ligne de l'écriture (fig. 18 et 19). Ce cas se présente rarement chez les lycéennes. L'orientation privilégiée *vers le haut*, manifestation de l'intérêt dominant pour les idées, la connaissance, les arts ou la vie spirituelle, est immédiatement visible à la *hauteur des hampes* et à la *position élevée des accents* (fig. 20, 21 et 22). C'est fréquent dans les écritures d'adolescentes. Notons d'ailleurs, avec Pulver, que « l'ampleur des mouvements vers le haut et vers le bas... ne donne aucune indication de la qualité de ces tendances » (3) et encore : « Des hampes, s'élevant très haut ne sont pas l'indice d'une grande spiritualité, mais seulement d'un grand intérêt pour l'esprit et l'intellect... On peut fort bien manquer de capacités spirituelles et pourtant être occupé ou affairé des sujets les plus élevés... Il en est de même, inversement, des jambages descendant très bas... » (4).

C'est grâce aux notions dynamiques de chute et d'ascension traduites par les images de la « pesanteur psychique » et du « psychisme ascensionnel » de Gaston Bachelard (5) que nous comprenons les *significations statiques des domaines du Bas et du Haut* auxquelles correspondent les zones B et H de l'écriture : en bas nous situons ce qui est lourd, terrestre, lié à la matière, ou encore la réalisation technique, en haut ce qui est léger, aérien, idéal ou la science pure, en bas aussi ce qui est profond, obscur, inconscient, en haut ce qui est élevé, lumineux, clair. Aux images des poètes dont Gaston Bachelard garantit la vérité psychologique, correspondent les significations symboliques des graphologues, largement vérifiées par l'expérience.

Moins évident, à première vue, moins tentant aussi pour les poètes, le même symbolisme se retrouve dans les manifestations de la vie quotidienne, celle qui n'est pas faite de descentes dans les profondeurs et d'ascensions supra-terrestres, mais qui se tisse, d'instant en instant, par une succession de mouvements plus modérés, où nous pouvons cependant reconnaître les mêmes orientations. Le rythme de la vie quotidienne s'exprime dans la *zone moyenne du graphisme* par l'*alternance des mouvements vers le bas et vers le haut* produisant des pleins et des déliés. C'est ce que Pulver appelle « la zone

(3) *Ibid.*, p. 61.
(4) *Ibid.*, p. 79.
(5) Gaston Bachelard. *L'air et les songes*, Introduction p. 18 et chap. V : *Nietzsche et le psychisme ascensionnel*, p. 65 et suivantes.

empirique du moi », celle de l'activité familière, des fluctuations des sentiments, un domaine plus personnel que ceux qui sont symbolisés par le Bas et le Haut. Avec cette interprétation, nous pourrons comprendre la variabilité de grandeur de cette zone, suivant les circonstances, chez certaines personnes, les mouvements étant amplifiés en périodes d'euphorie ou d'excitation, réduits au contraire dans des phases de fatigue ou de découragement, ou encore à la faveur d'une modération, d'une concentration plus grandes. Dans ce cas, il ne convient pas de prendre une valeur moyenne, on aura une vue plus juste en examinant les spécimens écrits dans les conditions les plus normales pour la personne dont on étudie le graphisme et en notant de plus le caractère de variabilité et le sens des modifications avec autant que possible, les circonstances où elles se sont produites.

Dans la mesure où une écriture peut être caractérisée par sa grandeur, les causes extérieures de variations étant écartées, l'amplitude des mouvements intérieurs à la zone médiane manifeste l'importante de la vie pratique et l'influence des sentiments dans le comportement de tous les jours, à l'échelle des événements familiers qui se répètent. C'est par rapport à cette grandeur que sont considérées les longueurs H et B.

Selon les règles de calligraphie actuellement apprises par nos élèves, les hampes et jambages bouclés dépassent le corps des lettres d'une longueur égale à une fois et demie la grandeur des lettres basses qui est représentée par i, les d ne doivent s'élever qu'à une hauteur au-dessus du corps des lettres et les t à une demi-hauteur, les accents sont placés au-dessus du corps de la lettre, à une distance égale à la moitié de la grandeur i. D'une façon générale, on observe la tendance à une augmentation des longueurs de hampes et de jambages par rapport au corps des lettres quand l'écriture est petite, à une réduction lorsque l'écriture est grande. Il n'est pas possible de tenir compte de petites différences de proportions, ne serait-ce qu'à cause de la variation des hauteurs, au cours d'un même texte, même dans les écritures les plus régulières. Une fixité absolue des dimensions dans une écriture courante est rare. L'automatisme qui est alors le caractère dominant exprime le manque de vie. Nous ne cherchons donc pas à faire des mesures très précises qui seraient illusoires. Seulement, lorsque les longueurs H et B sont très variables, nous notons ce caractère et nous prenons la valeur la plus fréquente, qui est généralement la plus grande, pour caractériser l'écriture. Il ne convient pas de prendre la moyenne des longueurs, ce qui fausserait l'interprétation. Par définition, les écritures *basses* sont celles dans lesquelles hampes et jambages ont des longueurs inférieures au corps des lettres, les écritures *équilibrées* celles où les hauteurs H et B varient entre i et 2 i, les écritures *prolongées* vers le haut ou le bas, celles où les hauteurs H et B sont supérieures à 2 i.

Les résultats rapportés ici concernent des élèves que nous avons connues au cours de plusieurs années scolaires, de sorte que nous ne nous contentons pas de donner des statistiques de présence de caractères anatomiques de l'écriture, mais nous en avons vérifié l'interprétation. C'est dans ces conditions, sur 300 écritures d'élèves différentes, âgées de 14 à 18 ans, que nous avons dégagé les moyennes suivantes pour cent :

Écritures basses, H et B atrophiés	10
Équilibrées H et B moyens, sensiblement égaux	45
H supérieur à B, avec H grand et B moyen	25
B supérieur à H (il y en a par classe de 0 à 4 %)	2
H et B grands, écritures prolongées vers le haut et le bas	18

Nous voyons donc qu'il y a *plus de* 40 % *d'écritures prolongées vers le haut*, dont moins de 50 % sont aussi prolongées vers le bas, tandis que la hauteur H atrophiée est rare et ne se trouve guère que dans les écritures basses, le *déséquilibre en faveur du bas* est donc exceptionnel.

Si nous interprétons cette répartition d'après le symbolisme de l'espace, nous concluons à la prédominance de l'intérêt pour ce qui est d'ordre intellectuel ou artistique ou spirituel.

Ces résultats statistiques sont confirmés par l'étude d'autres écritures d'élèves que nous ne connaissons pas personnellement : des lycéennes de classes parallèles, plusieurs centaines de lycéens des mêmes classes ou de classes de préparation aux grandes écoles. Nous notons plus de variabilité des hauteurs, en même temps que l'aspect plus puéril de l'écriture chez les garçons. Mais la répartition générale des hauteurs reste la même. Une autre observation confirme ce fait : l'étude portant sur les copies de baccalauréat de Philosophie et de Mathématiques élémentaires a donné les mêmes pourcentages à quelques unités près.

Nous avons d'abord considéré le développement relatif des zones i, H et B parce que c'est le caractère le plus constant. Nous devons aussi tenir compte de la valeur absolue de la hauteur i. Nous prenons la grandeur comme moyenne, ou normale, dans un intervalle assez large, les différences plus graduées, à l'intérieur de la zone i étant réservées aux analyses individuelles d'écritures. Dans *l'ABC de la Graphologie*, Crépieux-Jamin donne ces limites qui sont généralement retenues : l'écriture est petite au-dessous de 1,5 mm, grande au-dessus de 2,5 mm. Elle est très grande de 4 à 6 mm. Au-delà elle est exagérée (6). En prenant les mesures le long des pleins — ce qui donne une valeur sensiblement plus élevée quand il s'agit d'une écriture grande inclinée — nous disons l'écriture petite à partir de 1 mm et au-dessous, grande à partir de 3 mm et au-dessus. L'écriture 13, est petite, l'écriture 14 est grande.

Les pourcentages établis dans les classes dont l'effectif est de 35 à 40 élèves donnent à quelques unités pour cent près les mêmes résultats. Les écritures réunies de 300 élèves, âgées de 14 à 18 ans se répartissent ainsi, pour cent :

Écritures petites	10
Écritures moyennes	50
Écritures grandes	40

(6) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 324.

Lorsque nous regardons les cas individuels, pour des lycéennes que nous avons suivies de la Seconde à une classe terminale, nous voyons quelques exemples de diminution de grandeur de l'écriture, ce serait en accord avec les idées généralement admises sur les signes de maturité, et d'autres exemples d'augmentation très nette, une écriture moyenne devenant grande. Dans la majorité des cas, le changement n'est pas significatif, par comparaison avec les variations de dimensions de l'écriture du sujet à une époque donnée. Cependant lorsqu'il y a une évolution nette, même si elle ne se manifeste que par de petites différences, il est intéressant d'en tenir compte dans une étude particulière.

En considérant le caractère actuel de l'écriture, pour l'ensemble des adolescentes, nous constatons la *faible proportion des écritures petites*, ce qui renforce l'idée de l'importance du mouvement suivant l'axe vertical, vers le haut. C'est en effet l'impulsion initiale de bas en haut qui commande la grandeur du corps des lettres.

Cependant, l'élan qui a pour effet d'agrandir la zone moyenne du graphisme a une signification différente de celui qui donne les hampes hautes, au-dessus du corps des lettres. L'idée selon laquelle la grandeur de cette zone i mesure l'importance que le scripteur attribue à son « moi » paraît bien justifiée dans le cas des adolescents. L'attention à sa propre personne et d'abord à la vie biologique elle-même est bien un trait de caractère normal à cet âge. Dans son ouvrage *Essai sur la crise d'originalité juvénile*, M. Debesse met en lumière ce besoin d'*affirmation du moi*, mais aussi ses déviations possibles qui conduisent au « culte du moi » ou au désir d'étonner et de se singulariser, manifestations qui se retrouvent dans les modifications de l'écriture et plus particulièrement dans les complications de la signature (7).

La même importance donnée au moi est susceptible d'expressions très différentes suivant l'attitude prédominante d'extraversion ou d'introversion. Le « besoin d'expansion qui se projette dans l'espace », selon Pulver (8) trouve sa manifestation la plus spontanée dans la grandeur de l'écriture, mais il y a beaucoup de nuances possibles à propos de cette dimension. Chez l'extraverti, la zone moyenne du graphisme est non seulement haute mais, de plus, large (nous disons que l'écriture est « ample ») et les espacements sont normaux (fig. 60 à 62). Nous voyons au contraire, dans le cas d'attitude introvertie, une zone moyenne haute avec des lettres étroites, serrées à l'intérieur des mots et de grands espacements entre les mots (fig. 35 *a*). Cette écriture « lacunaire » fréquente chez les adolescentes (Pl. VIII) traduit le « sentiment d'être incompris » et « l'attitude fermée, secrète, si caractéristique de cet âge de la vie », selon les expressions employées par M. Debesse, à propos des adolescents (9). D'autres manifestations combinées de la tendance à l'expansion du moi et de l'introversion se voient dans l'écriture grande et renversée (fig. 55).

Tout le chapitre « La grandeur de l'écriture », dans *Le symbolisme de l'écriture* de Pulver traite des nuances de ces interprétations. En fait, la signification de la grandeur i doit être étudiée en relation avec celle des autres caractères du corps des lettres. Nous nous

(7) M. Debesse, *Essai sur la crise d'originalité juvénile*, p. 98 et 99.

(8) Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 54.

(9) *Ibid.*, p. 68.

contentons ici de quelques indications relatives à l'*importance du moi*. Sous réserve de toutes les nuances qu'une analyse plus complète devra apporter, nous pouvons appliquer ces interprétations de la grandeur de l'écriture, en accord avec l'expérience des psychologues de l'adolescence et avec celle des graphologues.

Parmi les signes susceptibles de modifier l'interprétation des dimensions graphiques, nous retiendrons seulement, en ce point de notre travail, ceux dont on peut rendre compte par le geste suivant l'axe vertical. Le caractère qui frappe le plus dans l'écriture des adolescentes est le *surhaussement*. Lorsque le jambage des lettres p, q, g, j, y, part au-dessus de la limite supérieure du corps des lettres (fig. 20, 22, 23, 24, et, à un moindre degré 7, 10), la cause dynamique de cet allongement du jambage est une exagération du geste vers le haut. L'écriture surhaussée se trouve dans 40 % des graphismes sur lesquels portent les moyennes précédentes. C'est un signe beaucoup plus rare chez les adultes. Le mouvement vers le haut donnant les hampes ou les majuscules peut être plus ample que ne l'exige la calligraphie, mais il est normal pour les tracés de la zone H, tandis que le départ et le développement dans cette zone d'un élément graphique destiné à la zone du bas, constitue une exagération du mouvement ascendant contraire aux règles de la calligraphie. Il s'interprète comme un signe d'*exaltation*, avec des valeurs diverses suivant les qualités du graphisme. Le surhaussement, surtout s'il provoque un enchevêtrement avec les jambages de la ligne située au-dessus peut-être la marque d'un défaut de jugement par exaltation. Il est aussi l'un des signes de l'*enthousiasme juvénile*. C'est en cela qu'il peut faire corriger l'interprétation de certaines écritures petites.

Nous remarquerons d'ailleurs que les deux caractères, surhaussement et prolongement vers le haut des hampes ou des majuscules, ne vont pas nécessairement de pair. L'écriture 21 très prolongée vers le haut et atrophiée dans le bas ne présente pas de surhaussement, tandis que nous trouvons ce caractère dans des écritures basses (fig. 23). Nous voyons qu'il convient de séparer les deux signes et de nuancer les interprétations dans les cas individuels.

L'écriture surhaussée ne doit pas être confondue avec l'*écriture surélevée* définie par le relèvement de la base de certaines lettres L, D ou du chiffre 2, et par la position de la barre du t au sommet de la hampe ou même au-dessus (fig. 135). Nous empruntons cette distinction au docteur Carton (10), tandis que Crépieux-Jamin réunit dans une même espèce, « l'écriture surélevée » (11), tout ce qui accroît les proportions des lettres en hauteur, par exemple l'agrandissement des majuscules, le relèvement de leur base, avec l'étalement qui l'accompagne et « la surélévation sous la forme la plus autoritaire : la barre du t au-dessus de la lettre ». Il fait une mention spéciale du p : « n'est-il pas absurde de développer cette lettre par le haut ? » dit-il (12). L'écriture surélevée, sous

(10) Dr Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 79.
(11) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 637 et 59.
(12) *Ibid.*, p. 645.

toutes ses formes est pour lui le signe de l'orgueil, de la prétention. Cette interprétation, juste dans de nombreux cas, s'explique par l'aspect statique du tracé qui montre une élévation anormale. En nous plaçant au point de vue dynamique, nous ne pouvons pas donner la même signification au mouvement qui relève ou étale la base des L majuscules et à l'élan vers le haut qui fait dépasser la limite imposée à certains jambages. Quant au fait de placer haut la barre du t, il est beaucoup moins simple. Il ne peut être dissocié de l'intention de tracer le trait horizontal dont la signification est tout autre et que nous étudierons plus loin. Ces considérations ne sont pas de pures déductions graphologiques, elles se justifient empiriquement.

C'est d'abord à l'expérience du docteur Carton que nous ferons appel. Il distingue les orgueilleux dont « l'écriture surélevée indique un désir d'élévation de la totalité du moi » (13), des « tendances égoïstes à l'hypertrophie et à la surélévation » (14), et les « vrais exaltés... dont l'écriture surhaussée cantonne l'exaltation au seul psychisme » (15).

Notre propre expérience nous a montré que *le surhaussement et la surélévation*, selon les définitions du docteur Carton, *se présentent séparément dans les écritures*. Des majuscules surélevées sont exceptionnelles chez les adolescentes et cette surélévation reste assez discrète, alors qu'elle peut être très voyante dans des écritures d'adultes. Les barres de t au sommet ou au-dessus de la hampe sont moins rares, mais elles ne se trouvent pas régulièrement associées au surhaussement des p. Le plus souvent, dans les écritures surhaussées, les barres de t sont placées très bas, ce qui est l'opposé des signes d'orgueil (fig. 22 et 24).

Ce que nous savons des jeunes filles qui ont l'écriture surhaussée et non surélevée confirme l'utilité de la distinction introduite par le docteur Carton. Elles ne sont pas prétentieuses. Elles sont souvent timides, émotives. Le docteur Carton voit surtout l'aspect péjoratif, ce qui peut s'expliquer par le fait que ses observations portent sur des adultes malades et que l'exaltation, dans cette situation, ne facilite pas l'action du médecin et se montre sous un mauvais jour. Nous pensons que le manque de jugement, l'exagération soulignés par le docteur Carton font partie des manifestqtions possibles de l'exaltation mais que la signification générale est celle d'*enthousiasme*, d'intérêt prédominant pour les valeurs de l'ordre de l'esprit. Lorsque le surhaussement est modéré et associé à un développement normal de l'écriture dans la zone inférieure, l'exaltation n'est pas incomptatible avec le sens des réalités et elle peut très bien s'allier à l'efficacité de l'action. Au point de vue graphologique, nous pouvons même remarquer que l'élan vers le haut qui place l'origine du tracé descendant dans la zone supérieure a pour effet de donner plus d'ampleur au geste de haut en bas dans lequel s'affirme l'énergie person-

(13) Dr Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 162.

(14) *Ibid.*, p. 217.

(15) *Ibid.*, p. 162. Le Dr Carton signale encore d'autres formes graphiques de surhaussement : pivot central des majuscules B, D, R, débordant beaucoup en haut, exagération des hauteurs de lettres a, r, s, dépassant la ligne, etc. Ces formes se trouvent rarement dans les écritures d'adolescentes. La direction fortement ascendante des lignes est également rangée dans les signes d'exaltation. Il y aurait lieu d'établir des différences d'interprétation entre ces divers signes, mais les écritures d'adolescentes que nous étudions ici, suivent les lignes horizontales du papier rayé. Elles ne se prêtent pas à l'analyse de la direction des lignes.

nelle et c'est donc la qualité du tracé du jambage qui devra intervenir dans l'interprétation du surhaussement.

Si l'écriture présente à la fois les signes d'exaltation psychique et, en sens inverse, des prolongements anormaux de lettres basses comme les m, n, plongeant dans la zone inférieure, ce qui est signe d'excitation physique, l'interprétation du surhaussement peut être envisagée au sens le moins favorable. Ce cas est exceptionnel chez les jeunes filles.

Nous retenons donc, pour les adolescentes, la distinction de l'écriture surélevée, signe d'orgueil et de l'écriture surhaussée, beaucoup plus fréquente, dont la signification générale d'exaltation psychique doit être spécifiée en tenant compte de son degré et des autres qualités du graphisme.

Ainsi l'analyse du graphisme au point de vue du geste vertical permet de donner une signification à la grandeur absolue de l'écriture, aux proportions des trois zones, de rendre compte de la constance des grandeurs relatives des hampes et jambages, à un moment de la vie et d'interpréter les prolongements variés vers le haut ou le bas. Ces résultats sont en accord avec les règles de la graphologie empirique et nous les rattachons à un principe unique : la valeur symbolique du geste vertical, du haut et du bas. L'étude d'un grand nombre d'écritures d'adolescentes connues et la comparaison avec les écritures d'adultes montrent que les tendances représentées symboliquement suivant cet axe sont d'une importance capitale dans la vie psychique des adolescentes, ce qui peut contribuer à mettre en lumière leur psychologie propre.

Analyse des gestes suivant l'axe horizontal.

La progression du graphisme vers la droite ne suit pas, en général, les règles strictes de la calligraphie. Selon les méthodes les plus couramment apprises aujourd'hui, la distance entre deux pleins consécutifs d'une même lettre, m ou n est égale à la moitié de la hauteur du corps de la lettre, les tracés verticaux de deux lettres consécutives présentent ce même écartement et les mots, tous séparés par la même distance, laissent entre eux la place d'une lettre n. Ici encore, comme pour les proportions suivant l'axe vertical, il ne saurait être question de prendre des mesures précises. Les distances, suivant l'axe horizontal, de deux tracés verticaux consécutifs sont d'ailleurs appréciées différemment suivant la hauteur des lettres. Pour une écriture petite, l'espacement est forcément plus grand, sinon les traits ne se distingueraient pas, pour une écriture grande, la largeur des lettres et l'espacement entre les mots peuvent être légèrement réduits sans gêner la lisibilité.

Ce qui intéresse le graphologue, c'est l'existence d'un écart notable avec les proportions habituelles entre hauteur et largeur des lettres ou entre ces dimensions et les espaces vides entre les mots. C'est aussi la variabilité ou la constance des espacements dus à la progression du tracé vers la droite et la localisation des variations, quand elles se présentent dans un même écrit. L'obligation, dans nos systèmes

d'écriture, de progresser de gauche à droite nous fait envisager les gestes suivant cette direction autrement que dans le cas du déplacement vertical qui peut — et qui doit selon la calligraphie — être d'égale amplitude dans les deux sens. Les formes mêmes des lettres exigent certains tracés vers la gauche : les boucles de jambages des lettres g, j, y, z, les corps des lettres basses fermées comme o, a, comportent pour une partie de leur tracé un mouvement sinistrogyre. Pour effectuer le trait descendant de la hampe des lettres l, h, f, après le délié montant, il faut aussi revenir en arrière. Cependant les m, n, u, i, et tous les déliés rattachant les lettres d'un même mot font progresser l'écriture vers la droite, de même que les espaces entre les mots.

L'écriture est donc sinistrogyre lorsque les mouvements vers la droite sont réduits ou lorsque les tracés qui se font normalement de droite à gauche sont amplifiés. Nous en voyons l'illustration figure 27. Ces deux manifestations ne sont pas nécessairement associées, ce que nous trouverons à propos de l'analyse des courbes, aux significations trop complexes pour être interprétées uniquement par le caractère sinistrogyre du tracé. Les signes opposés, ampleur privilégiée du geste vers la droite et réduction de tous les mouvements vers la gauche, caractérisant l'écriture dextrogyre, sont visibles dans la figure 24.

L'espacement entre les mots qui est dû à la progression de l'instrument graphique, non du tracé lui-même, vers la droite doit être l'objet d'une analyse spéciale. Si la réduction de l'intervalle entre les mots, donnant l'écriture serrée, est une conséquence du défaut de tendance dextrogyre, l'accroissement anormal de cette distance, donnant l'écriture espacée (fig. 27) ou, à un plus haut degré, lacunaire (fig. 36), n'enregistre pas forcément une meilleure progression vers la droite. D'abord l'observation montre que l'écriture vraiment lacunaire est plus souvent associée au caractère sinistrogyre. Mais ce ne serait pas un argument, car il n'est pas rare de trouver dans un même graphisme des caractères qui ont des significations contradictoires. C'est surtout son interprétation, fondée sur l'expérience, qui nous oblige à considérer l'écriture lacunaire à d'autres points de vue. En effet, l'exagération des espaces vides entre les mots s'observe chez les personnes qui manifestent une tendance à l'isolement.

Nous trouvons encore de multiples indices de l'écriture dextrogyre : l'élargissement du corps des lettres, la réduction ou la suppression des boucles des hampes ou des jambages, un tracé particulier des p et des q dans lesquels, après le plein descendant, s'inscrit obliquement de bas en haut un délié qui porte le tracé suivant plus loin vers la droite (fig. 24), d'une façon générale tout déplacement accentué dans le sens de la progression de l'écriture. C'est encore visible à de nombreux détails : accents ou barres de t en avant de leur position normale, simplification de certaines majuscules, déformation des accents aigus en accents graves. Ces divers signes sont des manifestations de tendances dextrogyres dans la mesure où ils ne sont pas associés à des complications du graphisme qui retardent la progression vers la droite. Il peut y avoir de fausses écritures dextrogyres qui sont dessinées, en quelque sorte, plus qu'elles ne sont la trace d'un geste fortement orienté dans le sens de la marche en avant. L'accentuation générale vers la droite favorise la vitesse du graphisme et elle est aussi un élément essentiel de l'écriture « dynamogéniée » décrite par les graphologues comme l'une des espèces les plus importantes.

Dans l'ensemble, ce sont les signes opposés qui caractérisent l'*écriture sinistrogyre*. Les plus significatifs sont les resserrements du graphisme, la suppression du tracé terminal et même l'inachèvement des lettres, donnant l'écriture « suspendue », à la fin des mots ou dans le cours du mot (fig. 25), le tassement du graphisme à gauche de l'écrit. Tous ces caractères sont négatifs, ils manifestent des degrés variés de refus de progression vers la droite. Nous les distinguerons des indices qui montrent positivement un mouvement vers la gauche, ce que nous voyons dans le renflement des boucles, l'adjonction de courbes à gauche (fig. 33), le recourbement de certains tracés comme dans le d dit « lyrique » (fig. 32). D'autres signes contraires aux règles calligraphiques se rattachent à la tendance sinistrogyre; le p tracé avec une boucle régressive (fig. 29), comme celle du g, l'écriture « annelée » (fig. 26). Nous ne nous attarderons pas aux interprétations particulières qui ne peuvent d'ailleurs jamais être appliquées sans tenir compte des autres caractères de l'écriture, nous retenons plutôt l'explication dynamique de ces diverses formes graphiques dues soit à un frein du mouvement vers la droite, soit à un élan vers la gauche.

L'*aspect négatif des orientations fondamentales* s'interprète aisément. L'absence de toute tendance vers ce que la gauche symbolise devient le manque de vie intérieure, la fuite dans l'agitation, une confiance irréfléchie aux autres ou à l'avenir. L'insuffisance de tendance vers ce que symbolise la droite produit le refus du contact avec autrui, l'inaction, le pessimisme systématique, la fixation au passé. A l'extrême, les tendances négatives sont des symptômes de maladies mentales.

Dans une vie équilibrée, on assiste à des manifestations alternées des tendances à l'extraversion et à l'introversion et l'orientation dominante peut ne pas être la même suivant que l'on considère l'activité physique, intellectuelle ou la vie sentimentale. L'écriture traduit toutes ces possibilités et une analyse très fouillée de la personnalité peut être fondée sur l'étude des éléments graphiques dextrogyres ou sinistrogyres, leur importance relative ou l'exagération habituelle dans un seul sens, leur répartition dans les trois zones du graphisme, sur les tracés essentiels, pleins et déliés, ou sur des tracés secondaires, traits initiaux, précédant les mots par exemple ou ornements de l'écriture. L'interprétation doit tenir compte de toutes les données, avec leur importance. Aussi semble-t-il absurde de compter les signes d'extraversion et d'introversion pour voir ceux qui l'emportent en nombre et pour en déduire le type d'attitude du scripteur. Est-on d'ailleurs jamais sûr d'avoir retenu tous ceux qui méritent l'attention ? Il en est qui sont discrets, peu apparents à première vue ou pour un regard non exercé, et ce sont quelquefois les plus significatifs. Une analyse attentive doit donc déceler et localiser les manifestations des tendances vers la droite, parfois confondues avec des signes négatifs concernant les tendances vers la gauche et opérer de la même façon pour les tendances vers la gauche en les discernant des signes négatifs marquant la résistance aux tendances vers la droite. C'est en tenant compte de toutes ces nuances accessibles à l'analyse graphologique que l'on donne leur vraie valeur aux signes graphiques et que l'on peut éviter les jugements automatiques.

Dans les ouvrages de Klages ou de Pulver il est souvent question de l'ambivalence

des signes et même de leur polyvalence. C'est par le rapprochement des résultats d'analyses faites à des points de vue différents que le choix devient possible. La richesse des significations générales possibles concernant les gestes suivant l'axe horizontal est ainsi la raison même pour laquelle peu de conclusions peuvent être données à partir de cette analyse seule.

Les écritures d'adolescentes présentent, en majorité, un bon signe d'extraversion : la *largeur de l'écriture*, associée à l'espacement normal des mots. Les écritures étroites sont rares et se prêtent mal de ce fait aux statistiques : dans de nombreuses classes dont l'effectif est en moyenne de 40 élèves, on ne trouve pas un seul cas d'écriture étroite, dans d'autres on en voit de 1 à 3 exemples. Les écritures exagérément élargies sont rares également, nous les verrons plutôt à propos des formes de liaison. L'écriture légèrement élargie est la plus fréquente. Il semblerait assez artificiel ici de donner des pourcentages, car il faudrait apprécier des différences du même ordre de grandeur que les variations de largeur visibles au cours d'un même écrit, la difficulté des mesures précises étant encore accrue par le fait que les pleins des lettres ne sont pas des lignes droites parallèles, mais souvent des courbes et ont aussi des inclinaisons variables. L'impression de largeur donnée par le graphisme semble donc être ici le meilleur critère.

Les *déformations qui définissent l'écriture dextrogyre* manquent parfois totalement dans les écritures d'adolescentes et c'est alors un des éléments de l'aspect puéril du graphisme (fig. 6 et 11). Dans de rares exemples, que nous trouvons surtout dans les classes terminales, plusieurs de ces signes se trouvent rassemblés et sont bien constants tout au long de l'écrit (fig. 24 et 60). Le plus souvent, les simplifications de l'écriture progressive existent de façon inégale dans une même page et ce n'est pas leur nombre qui confère le plus sûrement le caractère dextrogyre à l'écriture. Il faut encore que la suppression des boucles, favorable à la rapidité de la progression, ne voisine pas avec des signes de ralentissement, des retours en arrière, comme dans la figure 8 au mot « Envoyons », des torsions, des enroulements (fig. 26). Plus significatif est le mouvement dextrogyre enregistré par le tracé du p que nous avons décrit plus haut, comme il est visible figure 7 au mot « expérience » et que nous retrouvons à la figure 12 aux lettres q des mots « thermique », « quoi » et g de « grandeur » et à la figure 24. Nous pouvons remarquer que cette forme graphique s'associe à d'autres signes de l'écriture dextrogyre : position en avant des accents ou des barres de t, simplification générale du graphisme. Les exemples 5 et 10 qui proviennent de la même jeune fille en Seconde et en Première, nous montrent une écriture qui est dextrogyre et qui ne présente pas cette forme particulière du p, mais des simplifications allant jusqu'à réduire la lettre au jambage seul, ce que nous voyons aussi figure 12. Le geste qui conduit la plume de l'extrémité inférieure du jambage au début du tracé de la lettre suivante est cependant le même, mais il est exécuté au-dessus du papier et n'a pas laissé de trace matérielle. Nous notons seulement ce fait au passage pour montrer la parenté de ces formes de jambages malgré les dessins différents, mais l'étude générale du geste qui n'est pas

enregistré par un trait continu sera reprise à propos de la « liaison immatérielle » symbolisant l'intuition (16).

Dans les exemples 4, 5, 7, 10, 12 et 24, nous voyons que le caractère progressif sans exagération de ces écritures est un des signes importants qui les distinguent des écritures puériles. Cependant, au cours de l'évolution, l'aspect dextrogyre de l'écriture et le degré de maturité ne varient pas nécessairement de pair, comme le montre la comparaison des écritures 5 et 10. Il reste que le *mouvement dextrogyre enregistré par les jambages est un bon signe de maturité.* C'est aussi une marque habituelle d'intelligence. Cette dernière interprétation ne se déduit sans doute pas des considérations générales sur l'axe horizontal et nous avons déjà vu que c'est dans la zone supérieure du graphisme que se manifeste ce qui concerne l'esprit, mais c'est d'abord un fait d'expérience. De plus si nous cherchons à comprendre ce signe au point de vue dynamique, par le geste, indépendamment de la zone où il s'inscrit, nous retrouvons l'orientation vers le haut, caractéristique des tendances d'ordre intellectuel ou spirituel, et sa valeur peut même être accrue par son origine dans le domaine des réalités matérielles. En même temps, la progression vers la droite s'allie bien ici à l'efficacité du geste, dans le sens de l'action et du progrès. Nous constatons ainsi, dans le cas d'un signe graphique bien défini et dont l'interprétation est bien connue, fondée expérimentalement, la valeur de *l'explication par le geste qui produit le tracé plutôt que par la zone graphique où il se trouve.*

Les jambages des lettres p, q, parfois g ou y liés à la suite du graphisme grâce à un mouvement dextrogyre et ascendant ne se trouvent que dans la proportion de 2 à 3 % en Seconde et en Première, et de 10 % en moyenne dans les classes terminales, toujours avec une signification favorable au point de vue des aptitudes et du développement intellectuel. Il est à remarquer que ce n'est pas toujours chez les élèves qui ont les meilleures places en classe qu'on le voit. Mais c'est un des indices qui peuvent attirer l'attention du professeur sur une élève douée qui ne participe pas suffisamment au travail scolaire. Son apparition dans un graphisme en évolution montre la possibilité d'un heureux développement. C'est ainsi qu'il peut se trouver de place en place seulement, alors que d'autres formes des jambages et de leur liaison à la lettre suivante subsistent encore. En général, la valeur de ce signe ne fait pas de doute car il ne se rencontre pas avec des formes susceptibles d'une interprétation opposée.

Malgré sa rareté chez les adolescentes, l'*écriture étroite* doit retenir notre attention. Elle est encore qualifiée de « resserrée » ou « serrée dans les mots » (fig. 35) ce qui est compatible avec de grands espacements entre les mots et entre les lignes. Sa signification est toujours une *inhibition.* Elle est en opposition avec le dynamisme le plus naturel de la jeunesse, avec la spontanéité, la joie de vivre. Elle n'est pas le signe d'une introversion de valeur positive, mais d'un refus. C'est à propos de la largeur de l'écriture que Pulver donne cette interprétation du mouvement vers la droite : « Il s'agit du chemin allant au loin et au large (on peut le prendre ou le refuser), de la joie de saisir, d'accueillir, de se développer, de conquérir, ou dans le cas opposé, d'une prédilection ou d'une

(16) Voir plus loin, p. 99.

contrainte à la conservation et à la réserve... La joie du monde s'oppose à l'idéal d'une entière discipline de soi ou à une *angoisse secrète devant la vie* » (17). Chez les adultes l'étroitesse de l'écriture est considérée comme un signe de pondération acquise, de circonspection, dans les cas favorables, mais aussi de prudence égoïste ou de poltronnerie, suivant le milieu graphique où elle se manifeste. Mais il n'y a pas lieu de retenir ces interprétations pour les jeunes, sauf comme des nuances de l'inhibition.

Les caractères sinistrogyres et dextrogyres de l'écriture étant mêlés, comme le sont les forces psychiques elles-mêmes, nous ne pouvons pas interpréter un signe isolément. Aussi bien verrons-nous souvent les indices de tendances susceptibles d'atténuer l'inhibition ou de la renforcer. Nous ne donnerons pas d'exemple du cas extrême, le plus défavorable où l'écriture étroite est associée à des signes uniquement sinistrogyres, mais nous étudierons certaines combinaisons fréquentes des tendances vers la droite et vers la gauche, parmi lesquelles nous retrouverons l'inhibition exprimée par l'écriture étroite (18).

D'autres signes de résistance à la tendance vers la droite sont très fréquents aujourd'hui, dans les écritures de jeunes, garçons ou filles, lycéens ou étudiants et nous les considérerons comme normaux. Ce sont les *finales courtes*, tandis que l'on voit seulement 2 ou 3 cas sur 100 de prolongements vers le haut, ce qui se rattache au geste vertical, ou de finales lancées horizontalement ou obliquement vers le haut. Ces dernières seront étudiées avec le geste oblique. Dans les rares cas de longues finales horizontales, nous avons observé une tendance incoercible au bavardage. La sobriété des finales, montrant la réserve, une certaine *maîtrise des manifestations*, est un très bon signe lorsqu'il est associé à l'écriture élargie. L'*écriture suspendue* ne mérite pas la même interprétation favorable. C'est un inachèvement et non une marque de modération (fig. 25, 27, 28).

Le *tassement de l'écriture vers la gauche* du papier est aussi un signe de refus de tout ce que symbolise la droite. Nos documents habituels concernant les lycéennes se prêtent mal à cette manifestation. La disposition du texte d'une adresse sur une enveloppe ou d'une lettre sur une feuille dont le scripteur a pu choisir lui-même le format ou, à un haut degré, la place de la signature au bas de la lettre, fournissent des indications immédiates sur l'opposition aux tendances dextrogyres normales. Pourtant, à condition de laisser aux élèves le plus possible de liberté pour la disposition des devoirs, mieux encore des comptes rendus de travaux pratiques, le professeur peut voir la tendance au tassement à gauche, ou, au contraire, l'excès de projection du texte vers la droite. Les cas tout à fait moyens tiennent à une attitude équilibrée ou tout simplement à une docilité, ou un formalisme qui ne donnent lieu à aucune conclusion. Comme toujours, ce sont les écarts qui sont significatifs. Très accentués, ils expriment de fortes tendances. C'est ce que montre un seul coup d'œil sur la reproduction des fiches (fig. 34). Sur un papier sans rayure, de même format 13,5 × 21 les élèves sont invitées à écrire leur nom, leur date de naissance, la classe où elles étaient précédemment. Il y en a qui ajoutent des

(17) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 83, c'est nous qui soulignons.

(18) Voir plus loin, p. 70.

renseignements qui ne leur sont pas demandés, comme l'adresse ou la profession des parents. Les dispositions extrêmes, visibles sur les fiches, sont le tassement à gauche et, à l'opposé le choix de la plus grande dimension pour la direction horizontale.

D'une manière plus discrète, les mêmes tendances se font jour dans la présentation des alinéas et dans la largeur des marges. La comparaison des figures 6 et 7 montre la possibilité d'initiative personnelle, même dans un devoir fait en classe. Le choix dont il est question ici est sans doute le plus souvent inconscient et s'interprète par les lois du symbolisme de l'espace. Mais le résultat, la situation du texte écrit par rapport à l'ensemble de l'espace disponible, ne s'explique pas complètement par le geste, c'est pourquoi nous ne l'analyserons pas plus longuement ici. Nous devons cependant noter qu'il existe une certaine *corrélation entre la tendance à tasser le texte à gauche et l'inhibition du mouvement vers la droite*, décelée par les formes graphiques.

Nous avons constaté que l'écriture lacunaire ne peut pas être considérée comme une manifestation dextrogyre malgré l'accroissement du chemin parcouru vers la droite par suite de l'espacement exagéré des mots. Nous pensons qu'elle est bien davantage à rapprocher de la tendance par laquelle la concentration du texte à gauche permet de laisser un grand vide à droite. Cette manière de considérer l'*écriture lacunaire* comme *une des multiples formes de l'insuffisance de mouvement dextrogyre* est en accord avec l'observation du comportement de certaines adolescentes : isolement, difficulté de contact, méfiance. C'est l'exagération de l'attitude qui s'exprime déjà par les finales courtes. Nous voyons ce caractère lacunaire très inégalement réparti parmi les écritures d'adolescentes : dans certaines classes il n'y en a pas un seul exemple, dans d'autres, on en trouve plusieurs, plutôt dans les classes de Philosophie et de Mathématiques élémentaires. Envisagée au point de vue individuel, l'écriture très espacée est bien significative d'isolement et lorsqu'elle est vraiment lacunaire, c'est un indice qu'il ne faut pas négliger, parmi ceux qui dévoilent les difficultés de la période d'adolescence (fig. 35 à 38).

Le défaut de progression vers la droite peut se manifester d'une manière toute opposée par une écriture grande, élargie recouvrant tout l'espace, avec des intervalles réduits entre les mots et entre les lignes. C'est principalement dans ce type de graphisme artificiel, plus ou moins apparenté à l'écriture connue sous le nom d'écriture « du Sacré-Cœur » que l'on trouve les *écritures annelées* (fig. 26). Pour ces dernières, la signification de fatigue, donnée par le docteur Carton, ne semble pas atteindre la cause profonde quand il s'agit de sujets jeunes. Les retours en arrière marquent toujours une inhibition des tendances symbolisées par la droite. Ce sont des cas qui doivent faire l'objet d'une étude individuelle. Certains signes concernant les courbes, l'ordonnance peuvent orienter l'interprétation dans un sens plus favorable, d'autres au contraire, comme les enroulements doivent faire penser à des perturbations sérieuses (19). Dans la mesure où l'écriture est artificielle, ce qui est moins rare dans d'autres milieux ou d'autres pays que chez nos lycéennes, il faut faire une large place aux facteurs relatifs au milieu social. En règle générale, plus l'écriture est ralentie et conventionnelle moins elle enregistre les gestes spontanés, plus il faut considérer les conditionnements extérieurs. C'est déjà

(19) Voir plus loin, p. 111.

significatif et il reste à retrouver l'expression personnelle dans les détails, toujours variés, du graphisme. Dans le cadre de notre étude ce cas est exceptionnel, les écritures sont naturelles et vraiment expressives, c'est pourquoi nous ne nous attarderons pas aux écritures annelées qui demanderaient une analyse nuancée.

Les tracés sinistrogyres visibles sur les hampes, les majuscules et les jambages existent dans 30 % des écritures d'adolescentes. Ils sont donc associés à l'écriture élargie dans un grand nombre de cas, ce qui confirme bien que les tendances symbolisées de façon positive par la gauche doivent être considérées en elles-mêmes, indépendamment de ce qui concerne la droite. Sans doute, dans la vie psychique, tout est solidaire et c'est ce dont tient compte la synthèse dans chaque cas individuel. Mais l'analyse du graphisme nous fait voir ces tendances parfois très développées, s'exprimant simultanément dans des sens opposés.

C'est surtout dans la *zone du bas* par l'*exagération des boucles* que se manifestent les tendances sinistrogyres (fig. 28). L'interprétation habituelle d'érotisme semble une généralisation abusive. D'abord, il n'est pas question de *comportement* érotique, ce que l'on ne saurait voir dans l'écriture (20). De vastes courbes accompagnant les jambages des g, y, etc., sont, selon notre expérience, des signes d'*imagination* concernant le domaine physiologique surtout chez les jeunes filles de tempérament sanguin. Nous avons vu des amplifications considérables de ces courbes, largement projetées en arrière et inachevées, dans le cas de jeunes filles dont l'attention était attirée sur leur propre physiologie sexuelle par des perturbations, des troubles plus ou moins gênants pour lesquels certaines suivaient un traitement. Une étude médicale méthodique de nombreux cas de ce genre, aidée par la graphologie, permettrait peut-être de faire la part de l'imagination dans ce domaine, en particulier lorsque l'écriture décèle, par ailleurs, l'exaltation, ou la tendance à une amplification imaginaire.

Les *jambages triangulaires* se voient très largement développés dans certaines écritures, non seulement substitués aux boucles ovales normales des j, g, y, z, mais encore ajoutés aux p ou, plus rarement, aux q (fig. 29). Ce tracé en triangle peut être incomplet, amorcé seulement à la base du jambage (fig. 30). Le geste qui donne naissance à ces formes est sinistrogyre et il est brusque, car il comporte soit deux angles, soit un seul inscrit (avec sans doute le deuxième exécuté au-dessus du papier pour rejoindre la ligne horizontale). Lorsque cette forme triangulaire intéresse tous les jambages, elle n'est jamais signe de « bon caractère ». Il s'agit généralement d'une attitude opposante inconsciente et qui peut passer longtemps inaperçue, masquée par des manières aimables. L'association dans un même graphisme des jambages triangulaires avec l'ampleur du tracé dans la zone moyenne et des finales légèrement recourbées vers le haut, signe de sociabilité pourrait apparaître comme contradictoire, en théorie. Mais l'observation

(20) Cette affirmation est fondée sur l'expérience. Elle est d'ailleurs en accord avec des remarques générales :

1° La graphologie peut déceler des tendances, des prédispositions même inconscientes, elle ne permet pas de connaître les réalisations effectives.

2° L'absence d'un signe ne permet pas une conclusion négative.

pratique, confirme les interprétations graphologiques. Ces jambages triangulaires ou d'autres formes dites « en recul » sont parfois associés à l'écriture étroite, cependant, parmi les multiples combinaisons possibles de ces deux espèces graphiques avec d'autres éléments, les associations que l'on trouve effectivement contiennent toujours quelques signes de tendances dextrogyres importantes, principalement l'inclinaison de l'écriture que nous étudierons plus loin (fig. 44 *a*).

Un geste sinistrogyre semblable à celui qui donne le jambage triangulaire peut se retrouver dans la *zone supérieure* du graphisme à l'occasion des barres de t liées à la base de la hampe (fig. 44). Si le mouvement en arrière est plus ample que ne l'exige la longueur d'une barre de t normale et s'écarte en formant un triangle, l'interprétation doit tenir compte de cette composante sinistrogyre, parmi d'autres, comme la hauteur où il est placé, son caractère anguleux ou « en lasso ». Si le mouvement ne s'étend pas au-delà des dimensions d'une barre de t régulière, il est à interpréter comme un signe de liaison de l'écriture. La signification habituelle de ténacité se vérifie bien, mais doit être nuancée en tenant compte des multiples caractères que comporte une simple barre de t.

Le geste sinistrogyre le plus significatif dans la zone du haut est celui qu'enregistre le *d lyrique*. Il est rare dans les écritures d'adolescentes et sa présence ou son apparition progressive sont bien en accord avec l'interprétation unanime de tendance à la vie intérieure. Lié à la lettre suivante, il unit les significations les plus favorables de la réflexion et de l'action, dans le domaine de la pensée (fig. 31). On voit aussi parfois une sorte de caricature de ce d lyrique, une hampe dessinant une large courbe, un peu basculée, d'un tracé peu net, tandis que le d lyrique est formé d'un seul élan. Ce d largement ouvert à gauche (fig. 32) est peut-être une copie maladroite d'une forme qui plaît à l'adolescente (fig. 32). Nous n'avons pas observé la transformation de ce tracé vers le véritable d en courbe harmonieuse tel que le produit inconsciemment le geste spontané vers le haut et vers la gauche. Il serait intéressant de suivre plus longtemps, au-delà de la période d'études au lycée, l'évolution des graphismes qui contiennent cette ébauche de d lyrique.

Les adjonctions de courbes variées dans la zone supérieure du graphisme, les points sur les i dessinés comme de petits cercles ralentissent la progression vers la droite. Ils témoignent en même temps du besoin de faire de grands mouvements, de la complaisance dans les gestes arrondis, pour eux-mêmes, sans efficacité pratique et d'une inhibition (fig. 73 *b*). Mais il ne s'agit pas uniquement ici de gestes expressifs. Ces tracés s'expliquent encore, suivant Klages, par l'impression à produire, consciemment ou inconsciemment. En dehors de toute théorie, l'observation les fait considérer comme signes d'imagination, parfois de coquetterie, chez des sujets de tempérament dominant lymphatique ou sanguin.

Les modifications du tracé calligraphique, concernant le mouvement vers la droite ou vers la gauche sont donc nombreuses dans les écritures d'adolescentes, tantôt des simplifications, tantôt des exagérations et des « enrichissements » selon l'expression de Pulver (21). Analysées par le geste qui les produit, elles montrent des tendances

(21) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 262, 267 et 59.

individuelles variées. Elles ont cependant en commun la largeur de l'écriture et la sobriété des finales, expression de la tendance positive vers autrui, vers le monde et vers l'avenir, accompagnée de réserve dans les manifestations extérieures.

Étude du geste oblique vers le haut et la droite.

Les deux directions, verticale et horizontale, suivant lesquelles nous avons considéré le geste expressif enregistré par l'écriture sont fondamentales et leur étude est indispensable dans tous les cas. Lorsque des tracés, suivant une autre direction bien définie, sont fréquents dans un graphisme, cette orientation doit être considérée comme privilégiée pour le scripteur et il est important d'en comprendre la signification. Nous ne rapporterons ici que les résultats relatifs au *geste dirigé obliquement vers le haut et vers la droite*, en dehors des liaisons dont nous avons parlé, parce que c'est le plus répandu chez les adolescents. Il s'inscrit dans des barres de t, des finales ou des traits initiaux inutiles (fig. 39 à 43). La tendance manifestée par cette orientation peut être considérée comme la résultante d'une force verticale vers le haut, avec sa signification d'élan désintéressé, et d'une force horizontale dextrogyre qui a pour effet le contact avec autrui ou la conquête du monde extérieur, dans tous les cas une orientation active vers l'action et vers l'avenir. L'interprétation doit encore tenir compte du caractère impulsif de ce geste et de son indépendance relativement au reste du grahisme. Son orientation particulière — et parfois sa présence même — n'étant pas justifiée par la position du tracé suivant, c'est en quelque sorte un geste lancé gratuitement dans cette direction oblique.

Quel que soit l'intérêt de la décomposition de ce mouvement, il est suggestif aussi de considérer son orientation directement, comme caractéristique d'une tendance qui a une signification en elle-même et qui s'exprime spontanément d'une manière symbolique. En réalité, les deux démarches pour saisir la signification de ce geste conduisent bien à la même interprétation. La manière de voir globale et directe, avec référence à l'impression produite, aux images d'*agressivité* qui nous sont familières, nous donne d'emblée une connaissance concrète, immédiatement enrichie de multiples associations. Nous nous représentons le bras tendu avec le poing qui menace ou qui frappe, le glaive du combattant ou seulement le fleuret de l'escrimeur, la flèche décochée, la patte du chat qui se rebiffe et peut-être pensons-nous aussi à des réactions d'adolescents, actes, gestes ou paroles agressifs, sans méchanceté le plus souvent, comme sans utilité. L'analyse conduit à la même conclusion, à condition de faire un choix parmi les significations possibles des tendances vers le haut et vers la droite, composantes de la tendance exprimée par le lancement oblique. Le *désintéressement* qu'implique le geste vers le haut est en effet souvent un caractère de l'agressivité qui part en lutte contre des idées, des préjugés, elle accompagne le combat pour la justice ou pour la vérité. Chez les jeunes en particulier, l'agressivité désintéressée se manifeste dans les discussions sans fin d'ordre philosophique ou religieux. L'esprit de *conquête*, de *lutte pour l'avenir* appartiennent à la tendance dextrogyre. Nous les retrouvons bien dans l'agressivité. Il faut ajouter, dans le cas des adolescents, un aspect négatif, c'est le rejet du passé représenté par les idées ou les habitudes familiales.

Le caractère passager de cette tendance liée à un désir d'indépendance juvénile se traduit bien dans l'écriture. La hampe du d qui se continue obliquement vers la droite est un signe d'indépendance nuancée d'impatience et cette particularité se trouve dans des écritures dilatées, arrondies, montrant un épanouissement normal (fig. 41). Chez des jeunes filles intelligentes et actives, pleines de vie, un grain de combativité n'est pas déplaisant. Il faut savoir ne pas s'offusquer de quelques apparences impertinentes et proposer une cible valable aux flèches prêtes à partir. L'esprit critique, au bon sens du terme, peut être stimulé heureusement par cette agressivité. Nous aurons à reparler de la persistance de ce signe à propos des barres de t.

Les tracés obliques précédant les mots ne sont plus seulement la manifestation d'une indépendance un peu claironnante mais d'une opposition systématique et *a priori*, d'autant plus accusée que le tracé est plus rigoureusement rectiligne et plus long (fig. 43). Le même geste moins apparent dénote une agressivité plus sérieuse lorsqu'on le trouve au cours des mots. Enfin, une manifestation plus sournoise consiste dans de petits tracés obliques, à la base des jambages et plus rarement des lettres basses, le geste est alors dit « en recul ».

Les statistiques ne paraissent pas applicables à l'étude du geste oblique. Malgré l'existence d'une signification générale constante bien établie, les multiples localisations possibles, dans des graphismes différents ou chez un même scripteur, la répercussion des autres qualités de l'écriture sur l'interprétation d'un signe d'agressivité rendraient illusoires des résultats statistiques négligeant cette hétérogénéité. S'il ne s'agissait que d'opérations numériques sur la fréquence, l'intensité mesurée à la longueur du tracé et le nombre des localisations différentes dans un graphisme, on pourrait faire une étude statistique des écritures à ce point de vue. Mais, en réalité, l'agressivité dont témoigne un seul signe, comme la barre de t oblique tracée d'un trait appuyé et acéré, est plus forte que celle qui s'exprime par un ensemble de tracés obliques, barres de t légères, d à rebours lorsqu'ils sont associés à une écriture ample aux tracés arrondis. La valeur du même signe est encore différente si l'écriture est anguleuse. Beaucoup de renseignements, particulièrement utiles dans le cas des adolescents, peuvent nous être fournis par l'étude du geste oblique, mais la diversité des niveaux des graphismes et les multiples facteurs qui modifient la valeur des tracés obliques ne nous permettent pas de faire des moyennes qui aient un sens.

Notons enfin que l'agressivité peut se manifester aussi dans des tracés obliques sinistrogyres sur les jambages et les barres de t (fig. 44). L'accentuation de ce mouvement, plus spécialement dans les signatures montre des tendances pathologiques à l'auto-destruction, ce qui peut être étudié par comparaison avec les écritures de malades mentaux (22).

Explication de l'inclinaison de l'écriture.

Le graphisme peut encore enregistrer une autre sorte d'impulsivité plus fondamentale que celle qui donne le tracé oblique. Il s'agit de l'inclinaison de l'écriture que

(22) Voir plus loin, p. 111 et suivantes.

nous proposons d'analyser à partir du geste initial précédant le tracé des pleins successifs non en considérant le dessin et l'orientation de ces pleins eux-mêmes.

Remarquons d'abord que dans tous les sytèmes de calligraphie les pleins sont parallèles entre eux. Suivant la méthode, ils doivent faire un angle de 55° environ avec l'horizontale ce qui donne l'écriture inclinée normale, ou un angle de 90° ce qui donne l'écriture verticale. Il peut être intéressant de savoir quel a été le modèle initial, pour mieux apprécier la signification de l'inclinaison actuelle. Dans une écriture dessinée ou visiblement lente, il se peut que la docilité aux premières consignes soit la seule explication de l'état actuel, mais le plus souvent la fidélité de l'adolescent au modèle donné à l'enfant est l'expression d'un choix personnel, conscient ou non. Dans quelques cas où nous avions les renseignements nécessaires nous avons pu constater l'indépendance à l'égard du premier modèle. Il y a donc lieu d'interpréter l'inclinaison, même si elle est conforme à une norme scolaire.

Dans un travail déjà publié (23), nous avons fait cette étude de l'inclinaison de l'écriture à partir du geste qui précède le tracé du plein. Nous donnerons donc ici seulement les conclusions. L'inclinaison devra être examinée séparément pour les lettres basses, les hampes et les jambages, car elle n'est pas forcément la même. Comme elle est plus facile à évaluer dans les lettres longues, nous prendrons comme exemple le tracé des hampes. La droite dont on mesure l'inclinaison sur l'horizontale coïncide à peu près avec le plein de l'écriture et c'est son aspect qui a fait donner les qualificatifs graphologiques connus : écriture très inclinée (moins de 30°), inclinée, verticale, renversée, très renversée (au-dessus de 120°). Dans une écriture inclinée, le plein est tracé d'un mouvement qui se dirige vers le bas et vers la gauche, or l'interprétation unanime de l'écriture inclinée la rattache aux tendances dextrogyres. C'est donc en accord avec l'expérience que nous donnons sa signification à l'inclinaison en la rapportant au geste vers le haut et la droite, même s'il n'a pas laissé de trace matérielle sur le papier, c'est-à-dire à l'impulsion initiale. Ici cette impulsion est dextrogyre (24). Dans une écriture verticale elle est réduite au minimum et elle est remplacée par une impulsion sinistrogyre lorsqu'elle donne l'écriture renversée (fig. 45, *a*, *b*, *c*).

Dans les écritures de lycéennes de 14 à 18 ans, sur 300 cas étudiés, nous avons les pourcentages suivants :

Très inclinée, angle inférieure à 30°	1
Inclinée, angle entre 30 et 90°	10
Verticale	60
Légèrement renversée, angle entre 90 et 100°	10
Renversée, angle entre 100 et 120°	1

Le total est 82 %. Il y a en effet 18 % d'écritures inclassables dans ces catégories parce que leur inclinaison est variable et, parmi celles-ci, on trouve des écritures dont les pleins sont fortement courbés, l'orientation moyenne oscillant autour de la verti-

(23) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture.*
(24) *Ibid.*, p. 31.

cale (fig. 46). Si nous devions ranger ces écritures dans l'une des catégories du tableau précédent, l'orientation des tracés s'écartant peu tantôt à droite, tantôt à gauche, nous devrions les mettre dans les écritures verticales. Mais ici le caractère de variabilité est qualitativement plus important que les écarts d'inclinaison par rapport à la verticale. Les écritures à inclinaison variable avec de grandes différences (fig. 47) et les écritures très renversées se trouvent si exceptionnellement chez les jeunes filles que nous ne pouvons pas en tenir compte numériquement. En définitive si nous considérons quantitativement *l'écart de la direction des pleins avec la verticale*, en laissant provisoirement de côté l'aspect plus qualitatif des variations d'inclinaison dans un même graphisme, nous constatons que l'angle reste *inférieur à* 10° *dans* 90 % *des cas*. Le caractère de réserve, de *contrôle exprimé par la verticalité de l'écriture est très général.*

L'*inclinaison* dénote toujours une *impulsivité* d'autant plus grande que l'écriture est plus penchée en avant, le *renversement* est toujours signe de *résistance* active, par une impulsion en sens opposé. Mais c'est tout ce que l'on peut dire, si l'on considère seulement l'orientation des pleins. L'interprétation peut aller plus loin en tenant compte de la combinaison de ces signes avec les caractères de largeur et étroitesse de l'écriture que nous avons déjà étudiés et avec les qualités du trait que nous analyserons plus loin.

Les conclusions générales de la signification des écritures inclinée, verticale, renversée supposent que l'inclinaison est constante. Or nous avons vu que dans près de 20 % des cas, elle est essentiellement variable. C'est la caractéristique la plus significative de l'écriture « mouvementée » de Crépieux-Jamin. Pour lui, le « changement de direction des lettres... est tout à la fois un excellent signe d'imagination et d'activité » (25). Le cas le plus favorable est celui où ces inégalités sont « fréquentes et mesurées ». Nous en voyons un exemple figure 46. Lorsque les variations d'inclinaison sont excessives (fig. 47) le caractère dominant devient la discordance (26) et la signification particulière de cette exagération des inégalités de direction est « la variabilité, l'inconsistance ». Notre expérience des écritures d'adolescentes confirme ces interprétations. Pulver voit dans la variabilité de l'inclinaison le signe caractéristique de l'ambivalence et il expose tout un ensemble de significations défavorables : « Lorsqu'elle [la variabilité d'inclinaison] domine le graphisme... nous aurons affaire à une déformation graphique grave par l'ambivalence foncière des sytèmes d'impulsions. Le neurasthénique typique montre ce trouble graphique, comme déjà Bleuler l'a constaté. Il est l'expression d'une indécision pour ainsi dire constitutionnelle, et on peut la constater facilement en prolongeant les pleins des lettres basses vers le haut et vers le bas. Ces axes se coupent-ils au-dessus ou au-dessous de la ligne, nous avons affaire au trouble en question » (27). Nous retiendrons la possibilité de cette signification, surtout pour les écritures où les variations d'inclinaison vont jusqu'à la discordance, mais notre expérience nous conduit à considérer comme plus probable, dans le cas de variations modérées, l'interprétation favorable de Crépieux-Jamin. Nous avons déjà signalé cette

(25) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 442.

(26) *Ibid.*, p. 241.

(27) Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 101 et 102.

critique des conclusions de Pulver, en donnant des exemples d'adultes connus dont les écritures présentent à un haut degré cette variabilité d'inclinaison et pour qui une interprétation favorable s'impose (28). Pulver lui-même revient, à la fin de son livre, sur la valeur de l'ambivalence et son expression par les oppositions d'inclinaison dans le graphisme et il admet qu'elle peut avoir une valeur positive : « Elle est signe d'une vivante activité intérieure, dont le dynamisme est, il est vrai, de tendances discordantes, mais peut être le stimulant de la synthèse toujours renouvelée du développement personnel.

« L'ambivalence est-elle bonne ou néfaste pour celui qui en est affecté ?

« Elle est bonne s'il est capable de l'employer à la construction de sa personnalité; néfaste, s'il se laisse paralyser par la polarité de ses tendances.

« Cet aspect négatif que peut prendre l'ambivalence est celui de toute situation psychique posant une alternative, alternative qui est toujours, pour un être en voie de développement, et un danger et une stimulation à se décider pour sa propre responsabilité » (29).

Dans cette perspective il ne nous paraît pas étonnant de trouver ces variations d'inclinaison, même exagérées jusqu'à la discordance, quand il s'agit des êtres « en voie de développement » que sont les adolescentes. Comme pour l'interprétation de tout signe graphique, nous devons tenir compte du milieu. Ici, tout spécialement nous faisons la distinction entre les écritures lentes, posées (fig. 47) dans lesquelles les variations d'inclinaison ne donnent aucunement l'impression de mouvement et de vivacité et les écritures rapides, au trait tendu, plus désordonnées aussi, mais pleines de vie et de mouvement. Il faudrait en voir une page entière pour en apprécier le véritable caractère. C'est à ce dernier cas que s'appliquent les remarques de Pulver.

Il existe un autre type de variations d'inclinaison n'intéressant pas la totalité du graphisme, mais de façon privilégiée et constante, certains éléments. Ainsi, dans une écriture verticale, nous pouvons voir des majuscules fortement inclinées (fig. 48) : l'impulsion initiale est suivie du « refroidissement de l'auto-contrôle » (30). Dans certaines écritures inclinées, toutes les fins de mots sont verticales, signe de réserve, de méfiance. D'autres, au contraire, présentent une inclinaison croissante dans toutes les finales, signe de bavardage ou d'emportement. Toutes ces particularités, lorsqu'elles sont constantes dans un graphisme, méritent l'attention et peuvent être interprétées grâce aux règles fondamentales dont nous venons de voir l'application à quelques cas. Nous laissons de côté, dans notre étude actuelle, les différences d'inclinaison entre le texte d'une lettre et la signature parce que nous n'utilisons ici que les documents scolaires.

L'inclinaison peut aussi changer d'un écrit à l'autre, à une même époque, pour la même élève. L'écriture des notes personnelles et des brouillons est parfois inclinée avec de petites variations de degré, alors que l'écriture des devoirs est verticale et plus régulière. Il s'agit ici de *différences en relation avec la spontanéité ou le contrôle dus à des circonstances extérieures*. Des documents intéressants à ce sujet sont les compositions

(28) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, p. 33 et 34.
(29) Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 304.
(30) Pulver, *Id.* p. 100.

trimestrielles, d'une durée de trois heures, ou les épreuves de baccalauréat. Certaines écritures conservent la même inclinaison jusqu'à la fin de l'écrit, malgré la hâte qui peut se voir à la déformation des lettres et aux abréviations, tandis que d'autres, surtout celles qui sont déjà inclinées, se penchent de plus en plus sur la ligne horizontale, en même temps qu'augmentent les fluctuations de l'angle d'inclinaison. Nous trouvons ici la confirmation de la remarque faite par H. Piéron, dans sa préface au livre de Walter Hégar, à propos des « écrits tracés sous la double influence d'une certaine situation momentanée comportant adaptation réactionnelle, et d'une certaine constitution individuelle permanente réagissante aux situations passagères.

« Les interprétations peuvent donc être dirigées en deux sens très différents : connaissance de l'individualité, susceptible de transparaître dans des manifestations graphiques au cours de situations variées; connaissance de la situation d'après les manifestations qui peuvent correspondre, émanant des individualités les plus diverses » (31).

Lorsqu'une écriture nous est familière, nous pouvons voir dans l'augmentation de l'inclinaison et dans l'accroissement de ses variations, un signe de fébrilité, de relâchement du contrôle des manifestations sous l'effet d'une tension plus grande vers un but accompagnée d'une certaine inquiétude. L'émotion qui s'exprime ici est liée à l'action, tandis que nous avons déjà vu que certains états d'euphorie ou de dépression se manifestent par des accroissements ou des diminutions passagers de la grandeur de l'écriture. Tout en observant ces diverses variations, nous pouvons constater dans les mêmes écrits, la stabilité du rapport des hauteurs des trois zones du graphisme que nous avons déjà signalée (32).

L'inclinaison de l'écriture est donc très intéressante à étudier : si elle est constante elle nous renseigne sur l'orientation des impulsions les plus caractéristiques de l'adolescente, si elle est changeante, l'existence même de cette variabilité, puis la grandeur des écarts de direction, la localisation des diverses inclinaisons dans les trois zones du graphisme ou au cours d'un même mot, toutes les particularités de ses variations permettent une analyse psychologique nuancée en considérant les impulsions qui sont à l'origine des tracés des pleins successifs. S'il y a des variations de l'inclinaison d'un moment à un autre, elles nous fournissent des indications sur les réactions individuelles dans les différentes situations. Il paraît difficile d'avoir les mêmes renseignements par des écritures d'enfants à l'âge de l'apprentissage graphique car l'influence de l'enseignement donné à ce moment-là et les exercices calligraphiques habituels font que l'inclinaison se trouve imposée de l'extérieur et ne peut pas être l'expression spontanée des impulsions individuelles.

Explication de la courbure des tracés.

Nous avons rapporté l'inclinaison des pleins successifs de l'écriture au geste qui les précède, plus ou moins ample, dextrogyre ou sinistrogyre. Mais le tracé descendant lui-même possède encore des qualités propres qui ne sont pas imposées par l'impulsion

(31) Henri Piéron, *Préface* du livre de Walter Hégar, *Graphologie par le trait.*
(32) Voir plus haut, p. 25.

initiale — ce qui n'implique pas qu'il y ait totalement indépendance, nous examinerons plus loin quelques relations entre les deux gestes qui se succèdent. Selon les règles de la calligraphie le « plein » est rectiligne. C'est le cas le plus fréquent dans les écritures d'adolescentes et nous avons vu que cela permet une mesure facile de l'inclinaison. Nous trouvons aussi des pleins dont le tracé est plus ou moins incurvé, d'un mouvement continu, formant un arc de courbe harmonieux (fig. 49 et 12), et des pleins tordus (fig. 2 et 11). Ces derniers sont plus répandus dans les écritures d'enfants et, parmi nos élèves, nous les voyons surtout dans les classes de Seconde (fig. 2) bien qu'on en trouve encore quelques cas en Première et même dans les classes terminales (fig. 11). Sans doute, comme le suggère cette répartition en fonction de l'âge, l'écriture tordue, si elle persiste au-delà de douze ou treize ans, est-elle le signe d'un défaut de développement. Nous n'en avons pas vu de cas assez nombreux pour nous permettre de tirer des conclusions fondées sur l'expérience. Nous pouvons seulement apporter un fait d'observation utilisable dans une étude de ce caractère du graphisme : les aptitudes, l'application au travail, les progrès dans l'ordre intellectuel se sont montrés normaux dans tous les cas observés. C'est à un point de vue théorique, en accord avec l'étude générale du tracé des pleins de l'écriture, que nous pourrons en proposer une interprétation.

Nous avons déjà envisagé le geste de haut en bas comme expression de l'affirmation personnelle et nous avons expliqué la ligne générale de l'inclinaison du plein par l'impulsion préalable. Il reste à interpréter la courbure du tracé, par analogie avec la dynamique physique. Lorsqu'un corps est en mouvement, toute courbure de la trajectoire implique l'existence d'une force normale à la trajectoire, force qui n'est pas la cause du mouvement mais seulement de la variation de sa direction. Nous pouvons concevoir que le geste de haut en bas, dû à la force d'affirmation personnelle, se trouve modifié par l'action d'une force orientée vers la droite ou vers la gauche. Il s'agit alors d'une force d'attraction vers un centre. Suivant le sens de la concavité, le centre est à droite en avant du tracé, ou à gauche en arrière et la signification nous est fournie par les mêmes données du symbolisme qui nous ont déjà permis d'interpréter les tendances dextrogyres (l'avenir, le monde extérieur) ou sinistrogyres (le passé, la vie intérieure). Une telle force agit d'une manière continue, suivant une orientation définie, elle s'oppose à chaque instant aux manifestations de l'inertie (qui provoque toujours un mouvement rectiligne, ou, dans l'ordre psychologique, une persévération sans changement d'orientation), elle est donc essentiellement une force de caractère personnel, capable de modifier les effets des forces instinctives et de l'inertie psychique. Cette théorie de la courbure des pleins est en accord avec les interprétations admises par les graphologues. Nous avons relevé, dans notre ouvrage de graphologie déjà cité, les textes de Klages, de Pulver, d'Ania Teillard qui confirment cette explication dynamique du geste enregistré dans la courbure des tracés essentiels de l'écriture (33). Les « formes pleines » de Klages (34), la « plénitude graphique » selon Pulver (35), « l'ampleur » selon Ania Teillard (36)

(33) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, p. 37 à 42.
(34) L. Klages, *Expression du caractère dans l'écriture*, p. 151 et 152.
(35) Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 268.
(36) A. Teillard, *L'âme et l'écriture*, p. 218.

sont toujours considérés comme des signes de richesse de vie intérieure, imagination créatrice, concentration. Les interprétations peuvent être nuancées suivant que la courbure porte sur le plein ou sur le tracé des liaisons, des boucles, ou encore suivant la qualité du trait.

Notre analyse des courbes du graphisme suivant le sens de la concavité n'a pas été faite sur des écritures d'adolescentes : sur dix écritures illustrant cette partie du travail, neuf appartiennent à des adultes, dont trois sont des auteurs connus (37) et une seule vient d'une élève de la classe de Philosophie. Si nous voyons, en effet, des courbures plus ou moins amorcées dans un assez grand nombre d'écritures de jeunes filles, ces exemples ne sont pas aussi nets que chez les adultes et ce que nous savons d'elles ne constitue pas une justification des interprétations proposées. Par contre, ces faits graphologiques, qui nous paraissent suffisamment établis pour les écritures d'adultes, nous permettent de découvrir les qualités personnelles des adolescentes et de suivre leur développement.

Cette explication de la courbure du tracé, principalement des pleins, nous amène à donner une interprétation de l'écriture tordue. Nous pouvons mieux comprendre l'opposition des mouvements qui donnent naissance à ces deux formes graphiques en essayant de les reproduire, suivant la méthode préconisée par Crépieux-Jamin (38). Tandis que les courbes que nous venons d'analyser sont décrites d'un mouvement rapide, dont l'orientation change progressivement, le tracé tordu est lent, avec de brusques variations de direction. Il se présente donc comme une défectuosité d'un tracé qui devrait être rectiligne, non comme une modification aisée et originale de la ligne droite normale. Ils semble donc que ce geste imparfait signifie un défaut d'affirmation personnelle et il n'est pas surprenant qu'on le trouve surtout à l'âge précédant l'adolescence. Sa persistance au-delà de quatorze ans peut manifester une hésitation, des difficultés concernant l'affirmation du moi, ce qui ne s'oppose pas forcément à un développement normal dans l'ordre intellectuel, comme nous l'avons constaté.

Nous n'avons vu aucun exemple où l'écriture tordue soit en même temps inclinée, elle est toujours verticale ou très légèrement renversée, ce qui se comprend aisément, un tracé lent et contourné étant difficilement compatible avec l'élan dextrogyre de l'écriture inclinée. Par contre, une forte impulsion initiale peut très bien être suivie d'un tracé rectiligne ou courbe exécutés d'un mouvement rapide et continu. Ces remarques, qui nous suggèrent l'existence de relations nécessaires entre les mouvements divers qui se succèdent, nous font sortir du domaine de la dynamique : pour comprendre toute la signification du geste graphique, il ne suffit pas de considérer son orientation, son amplitude, les variations de ces qualités et leurs localisations qui donnent les aspects si divers du graphisme, il faut encore se placer au point de vue énergétique.

(37) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, planches XII et XIII. Dans la figure 15 *b*, le premier exemple montrant la plénitude graphique dans une écriture dépourvue de boucles, mais riche en courbes est d'Emmanuel Mounier. Le premier spécimen montrant la concavité à droite, figure 17 *a*, est du Dr Paul Carton et le deuxième exemple de concavité dans les deux sens, dans la figure 17 *c*, est de Pierre Teilhard de Chardin. Nous citons également les écritures de Pasteur, du Père de Foucault, de Gandhi dans lesquelles nous trouvons ces concavités dans les deux sens, avec prédominance de la concavité vers la droite. On peut voir ces écritures dans les ouvrages déjà cités de Crépieux-Jamin (p. 456), d'Ania Teillard (p. 153), de Walter Hégar (planche X).

(38) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 21 et 22.

ÉTUDE DU TRAIT.

L'étude de la vie psychique au point de vue énergétique est développée dans notre *Essai de formalisation de la psychologie fondé sur l'analogie des phénomènes psychiques et des phénomènes physiques* (39) et nous avons indiqué plus haut, à propos des principes de la graphologie, comment les propriétés essentielles du trait nous renseignent sur la *répartition de l'énergie psychique* entre les différentes tendances et sur le *rythme de son débit* (40). Comme dans l'ordre physique où l'énergie d'un système en mouvement dépend de deux facteurs, la vitesse et la masse, nous trouvons en graphologie deux sortes de signes de l'énergie dont le geste graphique est l'expression : la vitesse du tracé (41) et l'épaisseur du trait. Cette dernière, comme si elle était la manifestation d'une grandeur psychique analogue à la masse en physique, est en même temps signe d'inertie au point de vue dynamique, et de chaleur quand on considère l'aspect affectif des phénomènes (42). Ces analogies sont en accord avec les observations des graphologues. Ils admettent généralement un certain antagonisme entre épaisseur du trait et vitesse du tracé, ce qui confirme, à première vue, la signification d'inertie. C'est ainsi que nous voyons souvent le trait épais dans l'écriture tordue dont nous avons reconnu la lenteur ou dans des écritures basses annelées (fig. 26), ou verticales et serrées (fig. 35 *a*), mais nous trouvons aussi cette épaisseur dans des écritures rapides (fig. 12, écriture inclinée, simplifiée, très dextrogyre). En réalité, si une écriture au trait mince présente plus souvent des signes de rapidité, c'est que la dépense d'énergie psychique décelée par ce graphisme est moindre que celle que nous montre une écriture qui possède à la fois la rapidité du tracé et l'épaisseur du trait.

La présence simultanée de ces deux caractères du graphisme entraîne généralement une nouvelle qualité du trait, c'est l'inégalité d'épaisseur (fig. 9), ce qui est le signe spécifique de la « *pression vraie* » selon Pulver (43), opposée à la « pesanteur graphique » plus passive et qui peut même n'avoir aucune valeur expressive, mais être le signe d'un besoin de représentation (fig. 52 et 53). La rapidité est en effet plus compatible avec des variations de pression : alternance de la pression des pleins et de la légèreté des déliés et, surtout dans les courbes, variation progressive de la pression. Ce fait est en accord avec les résultats établis expérimentalement par Saudek : « l'alternance de la flexion et de l'extension des doigts, qui correspond au jeu naturel des fonctions musculaires, fatigue moins qu'un acte graphique dont la pression — forte ou faible — est constante. C'est pourquoi l'alternance de pleins et de déliés est dans un graphisme prolongé un soulagement et peut devenir un indice de rapidité » (44). Walter Hégar a spécialement décrit ces modifications de la pression au cours d'un même geste, sans changement brusque de direction, c'est ce qu'il désigne d'une expression qui lui est particulière « la liaison dans l'espace ». Nous retenons le cas le plus fréquent parmi ceux

(39) J. DUBOUCHET, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 113 à 221.
(40) Voir plus haut, p. 22.
(41) *Ibid.*, p. 23, et note 40 p. 23.
(42) Nous avons fait une étude plus détaillée de l'analogie de la matière physique et de la matière psychique ou « stoff » selon KLAGES dans l'étude de graphologie déjà citée p. 23, 24 et 25.
(43) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 229 et 59.
(44) *Ibid.*, p. 192.

qu'il étudie : « *L'arc concave dans l'espace* commence par un trait léger qui se renforce graduellement, atteint un maximum de pression et décroît peu à peu jusqu'à revenir au trait léger » (45). Ces variations créent le relief normal de l'écriture. L'interprétation est favorable chez tous les auteurs, comme signe d'énergie et d'originalité. D'autres distributions de la pression sont analysées par Pulver suivant les zones de l'écriture (46) et par Walter Hégar qui considère l'ordre dans lequel alternent la pression et la légèreté (par exemple, dans l'« arc convexe » c'est le milieu de la courbe qui est le moins appuyé) (47). Les interprétations que nous avons vérifiées dans les écritures d'adolescentes sont celles de Pulver, conformément aux principes exposés et nous verrons des exemples de ces particularités à propos des groupements de signes les plus fréquents.

La plume de stylo, utilisée actuellement, se prête moins que la plume d'acier à la production des variations d'épaisseur du trait. Les différences individuelles subsistent pour l'épaisseur maximale du trait, indépendamment de ses nuances possibles. Il est évident que la forme et les dimensions de l'instrument conditionnent la largeur de la trace laissée sur le papier, mais le choix de l'instrument dépend du scripteur et il est adapté à son besoin d'expression. Nous avons parfois noté, dans l'écriture d'une jeune fille, une variation brusque et persistante de l'épaisseur du trait, liée à un changement de plume. Ces modifications restent cependant limitées, nous n'avons jamais vu un trait fin devenir très épais ou inversement. Nous pensons donc qu'il faut une prudence toute particulière dans l'interprétation du trait et qu'il serait vain de chercher à faire des mesures très précises. Pour donner une vue d'ensemble de ce caractère graphique chez les adolescentes, nous nous contentons de classer les traits dans les catégories : mince, nourri, épais, très épais. Le groupe correspondant à l'épaisseur moyenne, celui du trait nourri, n'a pas de limites précises et nous faisons entrer dans cette catégorie des écritures qui présentent d'assez grandes différences, comme les trois spécimens de la figure 50 tandis que nous attribuons les qualificatifs « mince » au trait de la figure 49 et « épais » à celui de la figure 51. Nous disons aussi le trait mince pour les exemples 54 et 57, nourri pour 56 et épais pour 55. Nous en trouvons, rarement, qui sont plus épais encore. Dans les cas de grandes variations, figure 58, nous prenons l'épaisseur maximale.

Trait mince	7 % environ
Trait nourri	85 % —
Trait épais	8 % —
Trait très épais	moins de 1 %

Le trait nourri et d'épaisseur sensiblement constante est le plus fréquent. Ce sont ceux qui s'écartent notablement de cette valeur moyenne, traits mince ou épais, en relief ou avec pression déplacée, qui doivent être étudiés, en relation avec les autres signes graphiques. Le trait mince, dans une écriture « combinée » (fig. 49), dit la vivacité d'esprit, la délicatesse. Dans une écriture penchée, très dextrogyre, il dénote une intel-

(45) W. HÉGAR, *Graphologie par le trait*, p. 85.
(46) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 240 à 252.
(47) W. HÉGAR, *Graphologie par le trait*, p. 84 à 90.

ligence rapide et abstraite. Associé aux angles de l'écriture serrée (fig. 44 *a*) il contribue à marquer le défaut d'imagination et de chaleur, compensé d'ailleurs par les qualités d'activité volontaire et de rigueur que montre l'écriture inclinée, claire, cruciale. Avec les grandes courbes et l'enchevêtrement (fig. 57), il indique l'imagination, la fantaisie, plutôt nuisibles à la clarté et à l'esprit scientifique. Le trait épais, dans l'écriture de la figure 51 aux tracés simplifiés et courbes n'implique pas la lourdeur intellectuelle, mais une imagination concrète, des dons artistiques tandis que la pression déplacée de la figure 58 est le signe du manque d'affirmation personnelle. L'ampleur du développement vers le haut et vers le bas montre, malgré le manque de pression des jambages, la possibilité d'une activité équilibrée tandis que la dilatation générale des formes et l'épaisseur du trait sont des signes de sociabilité et de qualités de cœur. Dans la figure 59, nous voyons une épaisseur normale du trait sur les tracés curvilignes, eux-mêmes inutiles, précédant les mots. Logiquement, nous en déduirions l'importance accordée à ce qui est accessoire, le défaut d'appréciation de la hiérarchie des valeurs. C'est ce que l'expérience nous a permis de vérifier dans le travail scolaire.

L'étude du trait, tout spécialement de la répartition de la pression, complète ainsi celle des dimensions et des orientations du tracé. Nous retrouvons l'intérêt des manifestations graphiques qui s'écartent notablement des moyennes observées mais l'interprétation de ces particularités change, en relation avec l'ensemble des caractères de l'écriture.

Vues d'ensemble sur le graphisme et conclusions.

Nous avons rapporté toute notre analyse de l'écriture des adolescentes en considérant le geste sans nous attacher à la description de signes particuliers, ce qui est en accord avec la conception de la graphologie que nous avons proposée au début de notre étude. Cette manière d'observer le graphisme permet de découvrir ses caractères les plus constants, les plus typiques sous leurs multiples manifestations de détail, ce qui satisfait aux principes fondamentaux posés par Crépieux-Jamin.

La plus grande stabilité de l'écriture se trouve chez les jeunes filles les moins émotives, tandis que pour certaines la grandeur de l'écriture varie suivant l'état d'euphorie ou de dépression, ou même avec le degré d'intérêt porté au travail. En regardant des devoirs scolaires concernant des disciplines différentes, nous avons noté parfois des dimensions variables (écriture plus grande pour la composition de philosophie que pour celle de mathématiques, dans des classes de philosophie).

Les variations passagères de l'écriture, sous l'effet de la fatigue ou d'une émotion, portent de préférence sur les caractéristiques de la fonction où se manifeste le plus la sensibilité, sans que cette fonction cesse d'être dominante.

Les cas où l'écriture change notablement d'un jour à l'autre permettent de reconnaître quels sont les signes les plus stables, en général : modes et degrés de liaison, caractères des lettres t, position des points sur les i et des accents, prédominance d'une orientation privilégiée (ce qui contient la règle déjà rappelée sur la constance des proportions). D'autres, comme l'épaisseur du trait et la pression sont constants dans les cas où ils s'écartent beaucoup de la moyenne : écritures légères ou très appuyées. Mais,

contrairement à ce que nous aurions pensé *a priori* à cause de l'importance de la pression, nous voyons des cas où ce caractère est variable. Ce fait confirme l'obligation générale de confronter toujours d'assez nombreux documents pour ne pas fonder l'interprétation sur quelque signe manquant de stabilité.

Nos observations nous permettent encore de confirmer quelques règles déjà énoncées. Celle de Klages : un des caractères les plus constants de l'écriture individuelle est la proportion entre les hauteurs H ou B et la grandeur des lettres. Une autre donnée par Pulver : une qualité graphique susceptible d'une interprétation favorable devient péjorative quand elle prend un caractère exagéré. Ainsi l'écriture aérée est un bon signe de clarté d'esprit et, dans un autre ordre, de qualités morales. Mais lorsque, par excès d'espacement elle devient lacunaire, elle prend la signification de carence intellectuelle ou de tendance à l'isolement. L'incorporation des accents ou des apostrophes au tracé et la liaison entre des mots successifs manifestent la vivacité d'esprit et la culture, s'ils restent dans les limites des combinaisons de l'écriture favorisant la rapidité. Leur exagération spontanée dénote la confusion d'esprit; voulue, elle s'interprète comme les écritures artificielles. Le renforcement excessif des signes de volonté dans les barres de t n'exprime plus que les défauts de la volonté.

L'étude des écritures d'adolescentes, qui nous intéresse en elle-même, peut aussi être considérée comme une illustration des méthodes de la graphologie. La confrontation qui a été faite constamment des résultats de l'analyse graphologique et de l'observation directe constitue une vérification expérimentale des principes fondamentaux de la graphologie traditionnelle.

Chapitre III

ÉTUDE SYSTÉMATIQUE DE LA LETTRE « t »

L'étude de la lettre « t » est pour nous un cas particulier auquel nous appliquons la méthode fondée sur l'analyse du geste, mais son intérêt tient au caractère essentiel des nombreux signes groupés dans cette seule lettre qui constitue une véritable *unité naturelle pour le graphisme*.

Les graphologues s'intéressent surtout aux barres de « t », à leur place, leur longueur, etc. La plus belle collection de « t » (68 types différents !) se trouve dans *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture* du docteur Carton (1). Nous ne voulons pas faire le recensement des formes visibles dans les écritures d'adolescentes, mais nous proposons une analyse du tracé et du trait permettant de retrouver les propriétés des mouvements enregistrés dans l'écriture de cette lettre. L'interprétation psychologique des multiples formes se ramène alors à quelques règles fondées sur la signification de l'orientation du geste et de l'énergie mise en œuvre dans son exécution.

Pour étudier le t nous ne le présenterons pas isolément car ses dimensions ne sont significatives que relativement à la grandeur du corps des lettres et le mouvement inscrit dans la lettre t doit être suivi depuis la fin du tracé précédent jusqu'au début du suivant. Considérons d'abord le t calligraphique (fig. 117). En général la plume part d'un point situé plus bas que le sommet de la hampe du t. Nous avons donc un premier *geste de bas en haut*. Il est suivi du *geste de haut en bas*, essentiel, qui donne le tracé du plein, puis d'un nouveau geste ascendant et enfin du *geste horizontal de gauche à droite* qui inscrit la barre. Ainsi le tracé calligraphique nous montre déjà que nous trouvons, avec la lettre t, le moyen d'exprimer les tendances fondamentales vers le haut, vers le bas et vers la droite. La tendance vers la gauche a l'occasion de se manifester de plusieurs manières : pour inscrire la barre du t, un *mouvement sinistrogyre* peut ramener la plume plus ou moins en arrière, soit pour placer la barre à gauche de la hampe, sans liaison avec celle-ci, soit en suivant un tracé anguleux ou en lasso. Quant au *geste oblique*, expression d'agressivité, nous avons déjà vu qu'il s'inscrit surtout dans les barres de t. Enfin l'épaisseur des traits suivant les différentes orientations des tracés renseigne sur la répartition de l'énergie psychique entre les tendances correspondantes. Nous avons

(1) Dr P. Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 80 à 85 et *Dictionnaire de graphologie*, Paris, Le François, 1933, p. 76 à 82.

rassemblé dans les planches XXVI, XXVII et XXVIII des exemples de ces manifestations fondamentales et de leurs principales nuances.

Le t calligraphique (fig. 117) est un des spécimens les plus difficiles à trouver et il est rarement constant, même dans le graphisme le plus régulier. A côté du t rigoureusement conforme à la règle se voient de légères variantes, comme l'absence de liaison avec la lettre précédente ou une légère inclinaison de la barre. La prédominance du t calligraphique avec toutes ses qualités de forme et de pression, sans monotonie absolue, est un signe d'équilibre.

Le *geste ascendant* précédant le tracé du plein détermine la hauteur de la hampe du t. Nous voyons ce geste ample dans les divers spécimens de t dans les figures 118 et 120 et, au contraire, très réduit dans ceux des figures 119 et 121. Cette caractéristique du t appartient à tout le graphisme : écriture élancée (fig. 118 et 120), écriture basse (fig. 119 et 121). La hauteur des hampes de t, relativement à la grandeur des lettres basses, nous renseigne le plus souvent à elle seule sur le développement de toute la zone du haut du graphisme, avec son interprétation fondamentale : tendances d'ordre intellectuel, aptitude prédominante à l'abstraction et ardeur pour les valeurs d'ordre spirituel. Parmi les écritures présentant un élan accentué vers le haut, nous trouvons rarement le corps des lettres de grande dimension : nous voyons ainsi une grandeur moyenne (fig. 118) et petite (fig. 120). Les exemples de ces types ne sont pas rares chez les adolescentes, nous en avons déjà vu (fig. 20 et 22). L'écriture basse peut être grande (fig. 119) avec sa signification d'importance du moi et de prédominance du type Sentiment, selon Jung, ou petite (fig. 121) décelant un type Pensée.

Le t se prête particulièrement bien à l'enregistrement de l'intensité des tendances vers le haut, par le fait même que la règle calligraphique lui impose une hauteur intermédiaire entre celle du corps des lettres et celle des autres hampes : un degré élevé d'élan se manifeste déjà dans un développement de la hampe du t égal à celui des l, b, etc., et nous constatons même, dans les écritures où la zone du haut est prédominante, que l'exagération porte de façon privilégiée sur le t, au point de lui faire dépasser le niveau des hampes à boucles, tandis que le défaut d'impulsion vers le haut s'exprime dans la réduction de la hampe du t à la grandeur des lettres basses. Nous remarquons aussi que la hauteur du t relativement au corps des lettres est un caractère bien constant dans une écriture donnée.

Le *geste de haut en bas* avec sa signification d'affirmation personnelle est enregistré par le tracé descendant de la lettre t, plus directement même que dans tout autre plein de l'écriture. En effet il ne s'accompagne d'aucune boucle et donne lieu à un départ net. Il est d'ailleurs obligatoire selon tous les modèles calligraphiques, tandis que la hampe du d est susceptible d'être remplacée par un tracé ascendant.

L'intensité de l'affirmation personnelle ne s'exprime pas essentiellement dans la longueur de la hampe qui est imputable à l'ampleur du geste vers le haut. Dans la

planche XXVI, ce sont les t calligraphiques de la figure 117 qui témoignent d'un degré moyen d'affirmation personnelle et c'est le spécimen 120 *b*, dans lequel les hampes de t atteignent la plus grande hauteur par rapport au corps des lettres qui dénote la faiblesse de cette tendance. C'est donc dans un tracé au dessin ferme, rectiligne associé à l'épaisseur du trait que nous voyons l'enregistrement du geste significatif de haut en bas. Lorsque ces qualités spécifiques, fermeté et pression, se trouvent associées à un tracé long, la grandeur de l'affirmation personnelle en est accrue. L'orientation de la hampe (verticale, inclinée ou renversée) n'est pas une caractéristique du geste de haut en bas, elle tient au degré de l'impulsion initiale vers la droite ou de son inhibition (fig. 122, 123 et 124). Il semble cependant que, pour celui qui écrit de la main droite, le tracé vertical ou incliné, pour lequel la plume est tirée vers le scripteur, se prête mieux que le tracé renversé à l'obtention d'un plein net et appuyé. La fermeté du dessin (une ligne droite et non plus ou moins tremblée ou tordue) et la netteté du trait (non baveux) impliquent la rapidité du mouvement. Ces qualités essentielles, orientation générale de haut en bas, vitesse, énergie du geste sont compatibles avec un tracé courbe (fig. 125 et 126).

Nous pouvons grouper ces résultats dans quelques règles générales. L'affirmation personnelle efficace qui se manifeste dans des réalisations concrètes a pour expression symbolique le geste de haut en bas qui s'inscrit dans le tracé descendant du t. Elle est forte dans le cas de la hampe rectiligne, appuyée, au trait net, verticale (fig. 122 et 127) ou inclinée (fig. 123). Elle est accentuée par une plus grande longueur de hampe (fig. 122 *a* et 123 *a*). Elle est atténuée lorsque l'écriture renversée montre l'existence d'inhibitions (fig. 124 et 128). Elle est encore très nette, mais ne se manifeste pas de manière immédiate et à l'état pur lorsque le tracé présente une courbure (fig. 125 et 126). Ces formes plus complexes impliquent de plus l'attraction d'un centre d'intérêt dont la signification nous est donnée par le sens de la concavité, vers la droite (fig. 125) ou vers la gauche (fig. 126) avec leurs valeurs symboliques.

L'énergie du geste est mise en évidence par l'épaisseur du trait, plus grande, par exemple, dans la figure 126 que dans la figure 125. D'une façon générale, avec un tracé ferme, qu'il soit rectiligne ou courbe, l'efficacité et le caractère concret de la tendance à l'affirmation personnelle sont d'autant plus grands que le trait est plus épais (fig. 127 et 128). Un examen plus attentif permet de préciser certaines nuances dans le débit d'énergie psychique au service de cette tendance. Lorsque la hampe du t est isolée de la lettre précédente, son départ plus ou moins net est caractéristique. Parfois, la plume est si fortement appuyée que ses becs s'écartent légèrement donnant l'écriture « à encoches » (fig. 127 et 128) décrite pour la première fois par le docteur Carton (2). Il y a là un signe d'énergie et en même temps d'inhibition, à l'opposé d'un mouvement impulsif. Selon le milieu graphique, cette retenue, au départ d'un geste d'affirmation, peut être interprétée comme un signe de cachotterie — c'est le sens que lui reconnaît le plus souvent le docteur Carton — ou de méfiance à l'égard du milieu extérieur, ce qui semble être le cas pour les adolescentes. L'extériorisation de l'énergie psychique

(2) Dr P. Carton, *Diagnostic et conduite des tempéraments*, Paris 1926, 2e édition, Le François, 1936, p. 99 et 100.

est ainsi fortement contrôlée (fig. 127) ou même inhibée (fig. 128). L'écriture à encoches ne se trouve pas associée à une forte inclinaison. La retenue qu'elle manifeste n'est guère compatible avec les tendances vers l'extérieur ou vers autrui qu'expriment les caractères dextrogyres du graphisme. Parfois, il semble que la majeure partie de l'énergie s'épuise dans ce départ aussitôt accompagné d'un freinage. C'est ce qu'enregistrent les t de la figure 129 où le trait large et à encoche au sommet de la hampe devient rapidement de plus en plus mince.

Le geste de haut en bas enregistré par les différents types de t des figures 117 et 122 à 129 manifeste la vigueur de l'action, avec des nuances variées, mais toujours avec une dépense normale d'énergie dans les actes où la personne s'affirme d'une manière authentique, par opposition à un déploiement d'énergie au profit du désir de paraître que nous retrouvons plus loin (fig. 157 et 158).

Nous avons déjà vu dans les hampes hautes et frêles le signe de la prédominance de l'enthousiasme sur la réalisation effective et dans les hampes très courtes aussi la réduction de l'efficacité, cette fois par la faiblesse de l'élan précédant la manifestation active. Les hampes de t enregistrent encore d'autres particularités du geste de haut en bas liées à des défauts d'affirmation personnelle dans l'action : les tracés indécis dans leur orientation des spécimens 130, 131 et 133, la pression faible en 131, les hampes « suspendues » qui n'atteignent pas la ligne de base de l'écriture (fig. 132) montrent le manque de fermeté dans la conduite, la faiblesse de l'énergie, la tendance à l'abandon, à l'inachèvement de l'action. Ces défauts sont d'ailleurs atténués dans ces graphismes, par d'autres signes qui manifestent certaines compensations. L'écriture de la figure 130 est nourrie et n'est pas dépourvue d'élan, ce qui se voit au t ainsi qu'à la place élevée des accents et il y a de la continuité dans le mouvement. Elle montre de la richesse dans l'ordre affectif et des qualités d'intelligence. Dans toutes ces écritures de 130 à 133 dans lesquelles la hampe du t a des caractéristiques médiocres, les barres, par contre, prêtent à des interprétations plus favorables et nous devrons considérer la totalité que constitue la lettre t, même sans parler de tout l'ensemble du graphisme dont nous ne l'isolons point lorsque nous étudions une écriture. Nous devons aussi tenir compte qu'il s'agit d'adolescentes et que le défaut d'affirmation personnelle manifesté par les hampes de t dans les graphismes de 130 à 133 ne présente pas la même gravité que pour des adultes.

Les exemples *a* et *b* de la figure 133 montrent des écritures tordues typiques dans lesquelles les hampes de t ont exactement le même mouvement que tous les autres prolongements vers le haut ou vers le bas. Dans le spécimen *a*, la torsion ne se retrouve pas sur les lettres moyennes tandis que dans *b*, nous voyons que le même mouvement intéresse tous les pleins, seulement moins apparent dans les tracés moins longs. Nous avons déjà donné quelques éléments d'interprétation de ces écritures (3). Ces exemples nous montrent combien le tracé descendant du t enregistre le geste typique d'un graphisme et peut, à lui seul, suggérer des interprétations fondamentales.

Continuant notre travail d'analyse nous porterons notre attention sur la barre de t. Théoriquement et suivant le plan de notre étude fondée sur l'orientation du geste,

(3) Voir plus haut, p. 48.

nous devons nous proposer de découvrir, à la faveur de ce tracé horizontal, les tendances dextrogyres et sinistrogyres. Mais devant la réalité des écritures, nous sommes dans l'obligation de considérer d'abord le *mouvement de bas en haut qui précède le tracé de la barre du t.*

L'observation des écritures et les interprétations en accord avec la graphologie empirique et avec notre propre expérience nous conduisent à faire une place à part à ce geste ascendant, en le séparant totalement de tout ce qui concerne le premier mouvement de bas en haut déjà étudié. Dans les graphismes où l'ampleur de l'élan initial est particulièrement caractéristique par sa grandeur ou par sa petitesse (pl. XXVI), nous avons observé à la fois la constance de la hauteur de hampe et une extrême variabilité de l'ampleur du deuxième mouvement ascendant qui permet d'aller placer la barre. Ce fait est immédiatement contrôlable si nous regardons les quinze t de la figure 118, tous empruntés à un même écrit et les treize t de la figure 119. (Les autres particularités des barres de t sont également variables dans ces deux écritures, nous les examinerons plus loin.) Par contre c'est la hauteur de la barre qui est le caractère constant dans d'autres graphismes. Ce sont donc ces derniers que nous choisirons pour illustrer les significations du geste ascendant.

La règle empirique selon laquelle les barres de t haut placées sont des signes d'autoritarisme ou d'orgueil se rattache aisément à notre interprétation dynamique. Le mouvement rectiligne horizontal au-dessus de la zone moyenne de l'écriture manifeste la domination (nous l'étudierons plus loin, en tant qu'expression de tendance dextrogyre), mais le geste qui le précède est inspiré par le désir de cette manifestation. Cette manière de voir permet de classer et d'interpréter les degrés d'élévation de la barre du t par rapport à l'ensemble du graphisme.

Lorsque le t est constamment barré bas (fig. 134), ce signe exclut toute interprétation d'orgueil même si l'écriture est en même temps surhaussée (fig. 134 *b* et p. 31). Associé à la fermeté du tracé (fig. 134 *a*), il exprime la modestie et la constance. Lorsque la hampe, plus élevée et d'un dessin plus mou, est suivie d'un léger trait oblique formant un angle à sa base (fig. 134 *b*), l'absence de hauteur de la barre dénote de la timidité. Les qualités intellectuelles l'emportent ici sur l'aptitude à l'action. Cependant une écriture où tous les t sont barrés ainsi régulièrement exprime de la constance dans la conduite. De plus, le départ en angle et l'orientation de cette barre partant de la ligne montrent un certain esprit critique, discret, modéré comme la longueur de cette barre elle-même, mais intéressant pour compléter le tableau des aptitudes intellectuelles visibles à l'ensemble du graphisme. Dans l'exemple 134 *c*, le manque de pression des pleins et la raideur, l'automatisme des hampes, comme toute l'écriture, forment un ensemble moins favorable que les deux précédents avec cependant des qualités de persévérance et de simplicité peut-être un peu naïve.

Dans les exemples 135 à 139, les barres sont toujours haut placées. C'est le caractère dominant des t et même des graphismes dans leur ensemble. Nous pouvons cependant nuancer beaucoup l'interprétation habituelle d'orgueil ou d'esprit de domination en suivant le geste. Les barres de t des trois écritures de la figure 135 sont horizontales, de longueur moyenne, tracées sans liaison avec les hampes : chaque mot est écrit sans interruption et les barres sont placées après, toutes en suivant. Dans le premier cas,

en *a*, elles sont exactement au sommet des hampes (visibles dans des pages entières) mesurées, pesées froidement. Ce type graphique est l'expression d'une fierté plutôt orgueilleuse, compatible avec une certaine timidité dans le comportement. L'orgueil, ici, n'a pas de manifestations voyantes et provoque surtout une attitude défensive. Plus, les barres sont toutes plus haut que les sommets des hampes et légèrement en avant, témoignant d'une attitude plus active, avec plus de tendance à s'imposer aux autres, mais avec des manières discrètes et sans agressivité. En *b*, on trouve des positions de barres moins régulières, intermédiaires entre celles de *a* et de *c*, qui dénotent un esprit autoritaire. Mais le t est moins ferme et plus automatique, avec le tracé descendant à gauche du premier tracé vers le haut, ce qui donne un ensemble plus puéril montrant un désir de dominer à la fois plus actif et plus naïf qu'en *a*, mais moins efficace qu'en *c*.

L'importance du mouvement ascendant destiné à placer la barre est plus grande lorsqu'il suit immédiatement le tracé de chaque plein (fig. 136, 137 et 138). Nous le rencontrons dans les écritures verticales (fig. 136), inclinées (fig. 137), renversées (fig. 138). Si nous considérons les tracés des hampes dans ces trois cas, nous voyons qu'ils impliquent des impulsions initiales différentes, mais c'est un même mouvement qui remonte brusquement de la base de la hampe à un niveau supérieur à son sommet pour s'incurver à droite et tracer la barre dominant le graphisme. Le mouvement horizontal est d'ailleurs mis en retrait, la plus forte impulsion est sans aucun doute celle qui porte la barre à une grande hauteur, dépassant les hampes. Il est remarquable que dans ces types d'écritures, le tracé est interrompu à chaque lettre t, pour aller placer la barre aussitôt, comme pour ne laisser échapper aucune occasion de donner libre cours à cette tendance à s'élever et à dominer.

A la limite de la prépondérance de ce geste d'orgueil sur les deux mouvements qui servent à former la hampe, expressions successives et normales des tendances vers le haut, puis vers le bas, nous trouvons une déformation caractéristique illustrée par la figure 140 : le t est réduit à la trace de cet unique geste de bas en haut, la hampe du t n'existe plus. Ce n'est pas là une simplification due à la rapidité du graphisme. Cette anomalie se trouve dans une écriture compliquée, surélevée, ornée de larges courbes inutiles qui talentissent le tracé et confirment, d'ailleurs, l'interprétation d'orgueil.

Les graphismes précédents illustrent les degrés et les nuances de ce mouvement vers le haut qui est une singularité de la lettre t. Lorsque la hauteur où la barre est placée n'est pas exceptionnellement faible ou élevée, notre attention se porte plus facilement sur les caractéristiques du geste horizontal.

La barre de t calligraphique comporte un tracé horizontal de gauche à droite partant de la hampe, ou légèrement en arrière, d'une longueur environ égale à l'intervalle de deux pleins et elle doit être exécutée avec une pression constante. Toutes les variantes relativement au modèle enregistrent des caractéristiques significatives du *geste horizontal*. La position de la barre en avant ou en arrière de la hampe et sa longueur s'interprètent au point de vue des tendances symbolisées par la droite et la gauche. Mais ce tracé se différencie des traits de liaison en ce qu'il doit normalement avoir la même épaisseur que les pleins verticaux et par suite être considéré au point de vue énergétique, comme

le tracé de haut en bas de la hampe. Tandis que le mouvement dextrogyre de liaison, normalement léger et courbe, exprime le caractère des relations spontanées avec autrui, la barre du t enregistre la manifestation d'énergie dans ces relations. Son inclinaison, par rapport à l'horizontale met en évidence des forces qui modifient ou nuancent sa signification fondamentale.

Dans la figure 140, toutes les barres sont en avant des hampes dans le sens de la progression du graphisme, elles sont horizontales et de longueur moyenne : c'est la *tendance dextrogyre* qui est dominante. Malgré la verticalité des hampes dépourvues d'impulsion vers la droite, l'écriture témoigne ainsi d'un certain esprit d'entreprise. Plus variées dans leur direction, les barres de t de l'écriture 141 sont toutes projetées en avant mais elles sont très courtes, parfois même réduites à un point posé à droite de la hampe, comme dans le t de « température ». C'est leur position qui donne le caractère dynamique à cette écriture, malgré la présence de signes d'inhibition.

La longueur des barres, lorsqu'elles partent des hampes et se développent vers la droite, constitue aussi une manifestation d'activité (fig. 142), de caractère impulsif (fig. 142 *a*) ou plus constante et plus énergique (fig. 142 *b*), suivant que la pression va en décroissant ou se maintient tout au long du tracé.

La figure 143 présente des barres dont la pression est insuffisante. Quelle que soit leur position, basse, moyenne ou haute et en avant, elles sont le signe d'une volonté faible dans la mesure où elles montrent qu'il y a peu d'énergie mise au service de l'esprit d'initiative ou du commandement.

Tous les exemples suivants vont mettre en évidence, par les orientations du tracé et la répartition de la pression, les particularités ou les défauts de la volonté.

Nous voyons d'abord l'enregistrement d'un *geste vers la gauche* dans les figures 144 à 149. Dans les premiers exemples (fig. 144) la barre horizontale, sans liaison avec la hampe, est entièrement située en recul, dans les écritures verticale et lente (fig. 144 *a*) ou inclinée et assez impulsive (fig. 144 *b*) ou renversée et inhibée (fig. 144 *c*). Il y a comme un refus d'initiative et d'affirmation par rapport aux autres qui se manifeste par ce constant retour en arrière, attitude négative qui est cependant compatible avec une activité moyenne dans la vie quotidienne, sauf dans le spécimen *c* où s'expriment la retenue et le manque de confiance en la vie.

Le recul est encore plus significatif lorsqu'il se produit à chaque lettre t pour relier la base de la hampe à la barre. Le tracé peut être ferme, anguleux et se continuer en une barre horizontale nette avec une pression normale (fig. 145). Le mouvement sinistrogyre initial qui se voit surtout dans des écritures verticales ou légèrement renversées, dénote, en accord avec tout le graphisme, un certain esprit d'opposition, mais en même temps de la fermeté et de la persévérance. L'ensemble du t ainsi tracé est un bon signe de volonté. Dans une écriture très renversée (fig. 146) ce recul donnant un t en forme de triangle trahit la rétivité et s'allie généralement à des indices de faiblesses ou de déviations de la volonté : ici le tracé manque de fermeté et le mouvement ascendant portant la barre jusqu'au sommet de la hampe montre que le sujet a des velléités de s'élever, mais son activité est insuffisante. Cependant les pleins normaux et les qualités de simplicité du graphisme font penser qu'il y a plus de timidité que d'orgueil, peut-être une attitude de surcompensation de certaines infériorités. Le sujet, jeune, peut évoluer

d'une manière favorable. Les lassos qui accompagnent le geste en recul dans les spécimens de la figure 147 signifient que le caractère opposant est masqué par des dehors aimables. Nous voyons parfois une image amplifiée de ces formes, avec de grands lancements qui sont en outre des manifestations d'impulsivité.

Le dessin des figures 148 et 149 est très caractéristique et nous constatons qu'il peut se trouver dans des écritures très différentes. Le tracé ascendant part à droite de la hampe, mais en présentant une concavité vers l'arrière, il passe ainsi, à mi-hauteur, à gauche de la hampe et semble destiné à placer la barre du t. Parfois le retour vers la droite est amorcé et la courbe revient jusqu'au tracé vertical, sans le dépasser. Plus souvent, le mouvement dextrogyre est avorté. Cette forme particulière dans laquelle l'orientation sinistrogyre est la plus accentuée se voit dans des écritures inclinées. La figure 148 ici est nettement dextrogyre. Nous pensons que cette courbe plus ou moins ample, est riche de significations : l'activité, qui est réelle, n'est pas orientée vers la conquête de quelque objet extérieur et la volonté ne s'emploie pas à dominer les autres, les buts sont plus fantaisistes et en même temps défendus avec obstination. Des caractéristiques semblables existent dans la figure 149, avec moins d'ampleur.

Les diverses formes de barres que nous avons examinées s'interprètent principalement par l'orientation dextrogyre ou sinistrogyre du geste qui leur donne naissance. Nous retrouvons bien encore une composante dextrogyre dans la tendance manifestée par les barres de t obliques de bas en haut et leur signification en effet comporte des éléments dynamiques, en accord avec ce caractère de progression vers l'avant. Mais l'importance de la valeur symbolique de cette orientation justifie une étude spéciale.

L'agressivité est le sens fondamental du *geste oblique vers le haut et vers la droite*. Les figures 150 à 155 montrent la constance avec laquelle les barres de t enregistrent cette orientation qui prend ainsi une importance prépondérante dans ces graphismes. Lorsque leur longueur n'est pas exagérée (fig. 150 et 151), ces barres obliques sont le signe d'une volonté ferme, au service de l'esprit critique dans l'ordre intellectuel ou d'une action revendicatrice. Mais elles perdent cette signification favorable lorsqu'elles sont associées à une hampe dépourvue de pression, trop basse ou très renversée. L'absence de docilité et de conformisme n'a de valeur que dans un ensemble montrant des possibilités d'énergie dans l'action, d'enthousiasme et de caractère positif. Autrement, l'attitude agressive est simplement désagréable, elle se manifeste par l'esprit chicaneur, des révoltes en paroles que n'accompagne aucune action efficace (fig. 152). La barre liée à la hampe du t et partant d'abord en arrière pour mieux lancer le geste oblique prend une importance trop grande par rapport au tracé descendant qui manque de fermeté et de pression : le t ressemble à la lettre gamma. Nous pouvons rapprocher ce graphisme de la figure 139 qui pourrait être considérée aussi comme un cas extrême de la déformation qui fait perdre de l'importance à la hampe au profit d'une barre plus ou moins oblique et surélevée. Dans la figure 153, les barres partent directement vers l'avant et le haut, dès la base de la hampe qui n'est pas déformée; leur caractère impulsif, en discordance avec l'écriture arrondie (fig. 153 *a*) et trop accentué (fig. 153 *b*) en fait des signes de « mauvais caractère » plus que d'esprit critique intelligent et fécond.

Nous trouvons des graphismes (fig. 154 et 155) dans lesquels les barres lancées vers le haut et la droite retombent plus ou moins, formant un arc de parabole dont la concavité est orientée vers le bas. La signification de ces formes est suggérée par la comparaison avec d'autres signes, déjà connus, bien visibles dans les mêmes graphismes. La figure 154 nous montre une barre de t qui a la même courbure, en sens inverse, que le petit tracé inutile précédant les mots. Les deux signes se renforcent, peu voyants, mais très constants, caractéristiques de cette écriture, et nous pouvons étendre l'interprétation d'agressivité à la barre du t. Dans le spécimen 155 *b*, c'est le même mouvement en arcade que nous voyons dans les lettres s et t. La vanité cachée et l'agressivité atténuée dans ses formes extérieures peuvent être associées pour expliquer un entêtement doux et irréductible, soutenu par la susceptibilité.

C'est encore une autre forme de volonté qui s'exprime par les barres de t tracées d'un *geste oblique vers le bas et la droite*. Lorsque ce caractère est constant dans une écriture (fig. 156 et 162 *b*) il est signe de ténacité. Si la continuité du mouvement est rompue pour permettre de placer ces barres après chaque lettre t (fig. 156 *a* et *b*), ce geste montre plus d'acharnement que de volonté éclairée par l'intelligence et adaptée aux circonstances. Il se présente le plus souvent avec des nuances de forme ou de liaison qui permettent de préciser l'interprétation.

Au cours de toute l'étude des barres de t, nous avons considéré la pression par laquelle se traduit l'énergie de la manifestation propre à cet élément graphique, car on ne peut pas attribuer une valeur à une caractéristique de la barre sans tenir compte de l'énergie mise au service de la tendance qu'elle représente. Mais il est non moins certain que l'étude au point de vue énergétique ne peut pas être significative si l'on considère un élément séparé. Il faut donc examiner dans chaque cas la relation entre l'*énergie mise en œuvre dans les deux gestes fondamentaux*, *vertical* de haut en bas donnant le plein normal de la hampe, et *horizontal* de gauche à droite donnant la barre.

Lorsque le tracé descendant est totalement dépourvu de pression (fig. 157), caractère que l'on retrouve d'ailleurs sur les autres hampes (fig. 157 *a*) et sur les jambages (fig. 157 *b*) du même graphisme, alors que le trait horizontal est épais, c'est caractéristique de l'écriture à « pression déplacée ». En fait, la pression manque sur la hampe mais il est normal qu'elle existe sur la barre. Seulement on peut constater que, dans ce cas, la pression est aussi déplacée sur les autres lettres. L'importance n'est pas donnée à l'essentiel, l'affirmation personnelle se traduisant par des actes concrets efficaces est négligée au profit du souci de paraître vis-à-vis d'autrui. Dans ce cas, l'épaisseur du trait horizontal n'est plus le signe d'une volonté authentique mais exprime une façade.

Le même phénomène de déplacement de la pression peut exister sous des formes différentes (fig. 158). Dans l'écriture dite « en ruban » (fig. 158 *a* et 158 *b*), l'une en arcade, *a*, l'autre en guirlande, *b*, la plus grande épaisseur du trait se voit au sommet des courbes et non suivant les pleins. Dans le spécimen *c*, le tracé est fréquemment interrompu au long des hampes et des jambages alors que la pression des barres est normale ainsi que celle de la zone moyenne. Ce cas est rare. Théoriquement, il semblerait indiquer que l'activité risque d'être paralysée momentanément, quand elle doit sortir du cadre

de la vie quotidienne, comme cela peut arriver pour des élèves les jours d'examen. Mais il faudrait soumettre cette interprétation au contrôle de l'expérience et observer la stabilité de ce caractère, ce que nous n'avons pas eu l'occasion de faire.

Lorsque la pression fait également défaut sur les tracés verticaux et horizontaux sans apparaître anormalement sur les déliés, l'écriture ne manifeste ni le besoin de réalisations concrètes ni le désir de faire montre d'une activité plus ou moins factice. Associée à la lenteur, ce qui produit un dessin dépourvu de fermeté, la légèreté du trait devient un signe de mollesse; avec de la rapidité, décelée par la netteté des formes, la même absence de pression témoigne d'un faible attrait pour les choses d'ordre matériel, mais elle n'exclut pas l'activité volontaire dans d'autres domaines. Par contre, lorsque tous les traits sont épais (fig. 159 et 162 *b*), même s'il subsiste un contraste entre les déliés et les pleins, la forte pression signifie qu'une volonté agissante vise des buts concrets.

La lettre t peut se prêter à l'expression des *nuances de la vie intellectuelle ou de l'imagination*. Elle est parfois l'occasion de liaisons significatives ou de courbes fantaisistes. La hampe du t reliée à la lettre précédente par une arcade dans la zone supérieure (fig. 159) ou la barre prolongée pour tracer la lettre suivante d'un même geste courbe (fig. 160) favorisent la continuité du graphisme. Dans la figure 159, nous voyons même la barre liée à une lettre plus éloignée et nous pouvons noter l'heureuse combinaison qui a permis de tracer sans arrêt le t et le i, puis de placer le point très peu en avant et de revenir à la barre en enchaînant avec le groupe de lettres suivant. La même écriture présente encore d'autres modes de liaison du t, choisis spontanément de manière à relier les lettres tout en réduisant la longueur du tracé. Nous voyons ici les signes d'intelligence et de culture dans deux ensembles très différents, expressions typiques des fonctions Sensation-Sentiment (fig. 159) et Pensée-Intuition (fig. 160), selon Jung.

Souvent les liaisons du t avec les lettres voisines se font par des courbes qui donnent de l'ampleur et une allure plus gracieuse à des écritures basses et sobres (fig. 160), tout en favorisant le mouvement vers la droite. Associées au relief, elles sont des signes d'imagination créatrice. Mais nous observons aussi des tracés fantaisistes, comme dans la figure 161 que nous pouvons rapprocher du spécimen 120 *b*, de la même écriture. Nous ne constatons la présence de ces curieuses barres de t que lorsqu'il y a lieu de placer aussitôt après un point sur un i ou un accent, comme si elles étaient inspirées par un souci de combinaison facilitant le tracé. En fait, elles retardent la progression du graphisme et elles nous apparaissent comme des expressions d'une imagination chimérique, sans efficacité dans l'adaptation au réel.

La volonté forte, qui trouve tout spécialement son expression dans les barres de t, peut se manifester avec exagération lorsque les signes correspondants impriment leur caractère à la totalité du graphisme. Ainsi, dans la figure 162, les barres de t plongeant vers le bas et la droite, signe de ténacité, prennent une importance prépondérante à cause de la pression forte et plus encore par leur trait acéré qui montre un brusque débit d'énergie, répété avec constance. Sous une autre forme, l'exagération est mani-

feste (fig. 163), avec les t « deux fois barrés ». Ces divers types montrent plutôt des *défauts de la volonté :* obstination et agressivité (fig. 162), scrupule (fig. 163 *a*, écriture arrondie, simple et légèrement dextrogyre), attitude contrainte et désir de paraître, caractère difficile (fig. 163 *b*, écriture serrée, saccadée, cruciale avec des barres supérieures longues et placées au sommet des hampes), acharnement et rétivité (fig. 163 *c*, écriture renversée et surélevée avec une atténuation due à une certaine ampleur, à quelques signes dextrogyres de l'écriture, et à ses liaisons en guirlande), enfin entêtement associé à la sécheresse et à l'orgueil (fig. 163 *d*, écriture petite, avec tous ses t noués à la base, d'un trait acéré, et doublement barrés vers le haut des hampes). On trouve dans des écritures d'adultes, des amplifications considérables de ces défauts, avec en outre dans certaines des traits baveux ou massués. Le docteur Carton en publie des exemples très spectaculaires (4). Nous n'en avons jamais vu d'aussi exagérés ni chez les jeunes filles ni chez les lycéens dont nous avons regardé de très nombreuses écritures, sans les étudier avec autant de détails que celles de nos élèves. Les analyses présentées ici suffisent pour mettre en lumière les principes qui peuvent guider l'interprétation dans les cas les plus divers.

La lettre t est une synthèse de signes graphiques de la plus haute importance. Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'elle contient un résumé des significations de tout le graphisme. Il faut d'abord la considérer en place, dans la totalité de l'écriture, d'une part afin de voir si elle est en harmonie avec l'ensemble, d'autre part pour noter ses caractères constants et ceux qui, généralement moins saillants, sont variables au cours d'un même écrit. On peut alors étudier le t lui-même. En général, ses qualités les plus typiques peuvent servir à caractériser la totalité du graphisme. Les signes secondaires, ceux qui sont peu accentués ou très variables, suggèrent des nuances, d'autant plus intéressantes à noter qu'elles peuvent se retrouver dans d'autres éléments de la même écriture. S'il y a des discordances, elles sont sûrement significatives et elles doivent être examinées. Les informations les plus spécifiques contenues dans la lettre t concernent les qualités de la volonté.

Dans un graphisme donné, s'il existe une forme ou un petit nombre de formes caractéristiques du t, cette lettre joue pour le graphologue le même rôle qu'un groupement fonctionnel reconnu dans la formule d'un corps pour le chimiste. Quels que soient les éléments voisins, ce groupement possède une structure propre (c'est ici au sens propre du terme structure, à l'échelle atomique) et sa présence implique un ensemble de propriétés bien définies, le chimiste peut prévoir ses réactions au contact d'autres corps ou dans des conditions expérimentales données. De même, le graphologue peut voir dans un t typique un véritable groupement fonctionnel impliquant l'aptitude à des comportements ou à des attitudes prévisibles suivant les situations. Comme les caractéristiques d'une fonction chimique représentables par des assemblages d'atomes se rattachent à des propriétés plus fondamentales, concernant la dynamique ou l'énergétique chimiques, les signes assemblés dans une seule lettre t bien typique peuvent

(4) Dr P. Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 84 et 85.

être interprétés comme l'expression de gestes fondamentaux, caractérisés par leur orientation et par l'énergie qu'ils mettent en jeu. Dans la multitude des corps organiques, la connaissance des groupements fonctionnels est un guide indispensable. Nous pouvons concevoir de la même façon le rôle de groupements naturels de signes graphiques, capables d'orienter l'étude de cas particuliers et de faciliter la communication des connaissances.

En pratique, dans notre application de la graphologie aux écritures d'adolescentes, nous observons toujours spécialement la lettre t. Au premier coup d'œil sur le graphisme, nous voyons d'abord si elle présente des caractères constants et typiques donnant une physionomie particulière à l'ensemble de l'écrit. Ce cas est fréquent. Les exemples que nous avons donnés dans les cinq planches XXVI à XXX montrent la constance de la plupart des éléments que nous avons analysés et de l'aspect global de la lettre. Il est facile de se rendre compte que si nous avions une page entière d'écriture au lieu du petit fragment que nous reproduisons, la « prégnance » pourrions-nous dire de cette « forme » serait beaucoup plus intense. Mais pour nous, il ne s'agit pas d'une simple impression, la perception de l'ensemble des lettres t d'une page d'écrit nous apporte immédiatement une somme considérable d'informations fondées sur l'analyse précédente et sur l'habitude de la vérification de nos interprétations par une longue expérience.

Lorsque les lettres t se présentent sous des aspects variés ou moins frappants, ce sont les caractères de cette variabilité ou de cette discrétion qui sont à interpréter. Des formes inconstantes peuvent être l'expression d'une nature riche ou d'une personnalité inconsistante; des formes qui attirent peu l'attention peuvent être le reflet de qualités délicates et nuancées ou la manifestation de l'insignifiance d'un caractère amorphe.

Dans tous les cas l'ensemble des lettres t est significatif et nous voyons qu'il suffit d'analyser un court fragment de graphisme, même une seule lettre pour découvrir des qualités applicables à la totalité de l'écriture.

Nous sommes cependant ici à l'opposé de l'utilisation du « petit signe », méthode qui a été celle des premiers graphologues, avec H. Michon et qui a été vigoureusement critiquée et rejetée par Crépieux-Jamin. En effet notre attention concentrée sur une seule lettre applique à cet objet limité toute une théorie d'analyse graphologique, justifiée à la fois par la généralité des principes sur lesquels elle se fonde et par l'ensemble de ses vérifications expérimentales. Nous trouvons dans cet exemple la possibilité de conciliation du point de vue rationnel et scientifique de ceux qui, après Crépieux-Jamin, se méfient *a priori* du signe isolé et du point de vue pratique de ceux à qui l'usage effectif et quotidien de la graphologie prouve l'existence de symptômes graphiques privilégiés.

L'intérêt de la lettre t est une donnée de la connaissance empirique et il est justifié par une étude systématique rationnelle au regard de laquelle le « t » est un groupement important de signes dont l'interprétation met en œuvre les principes fondamentaux de la graphologie.

Chapitre IV

PSYCHOLOGIE DES ADOLESCENTES D'APRÈS LEUR ÉCRITURE

Tendances dominantes et répartition de l'énergie dans les divers domaines de la vie psychique.

A travers la diversité des écritures d'adolescentes, nous avons retenu quelques traits généraux confirmés par l'étude statistique : ces écritures sont en majorité moyennes ou grandes, en ce qui concerne la hauteur et la largeur du corps des lettres, avec des finales courtes et un espacement normal des mots; la zone supérieure est plus développée que la zone inférieure, avec fréquence de surhaussement; l'écriture est verticale; le trait est nourri, d'épaisseur constante, sans déplacement de la pression.

L'interprétation de ces traits les plus fréquents nous amène à conclure que, dans la vie de ces adolescentes, la première place appartient aux réalités familières quotidiennes, aux sentiments concernant les proches. L'insertion dans le milieu est aisée, ce qui permet un certain épanouissement, mais sans exubérance et sans ce dynamisme conquérant que l'on attendrait volontiers de la jeunesse. Qu'il s'agisse des rapports avec les autres, de l'accueil, de l'amitié, une attitude de réserve est habituelle. L'adaptation réalisée implique bien une certaine sociabilité, une solidarité qui se manifeste encore dans l'écriture assez arrondie, liée, souvent en guirlande, mais on ne voit pas l'élan, le don de l'amitié. De même, vis-à-vis de l'avenir et de l'action, l'écriture n'exprime ni impatience ni esprit d'entreprise, mais une attitude de modération. Cependant quand il s'agit de l'attrait des réalités d'ordre intellectuel ou spirituel, par comparaison avec l'intérêt porté aux choses matérielles, ce sont les premières tendances qui dominent nettement.

L'agressivité très voyante est rare, mais il en existe fréquemment des signes plus ou moins discrets ou dissimulés qui manifestent l'importance de cette tendance dans la psychologie des adolescentes. C'est tout ce que l'on peut dire, en général, car l'agressivité se montre sous des formes multiples et avec les localisations les plus variées dans les graphismes des jeunes, si bien que c'est seulement dans les cas individuels que les conclusions peuvent être précisées. Le signe typique de l'indépendance manifestée d'une manière agressive, reconnu dans le d dont la hampe se termine en haut par un lancement vers la droite, est rare dans les écritures d'adolescentes, non seulement dans

les 300 spécimens qui ont servi à établir les résultats notés ici, mais encore en tenant compte de centaines d'autres écritures observées au cours de ces dernières années. Ce signe a cependant été considéré comme une caractéristique de la mentalité juvénile, ainsi que cela a été rapporté à la « Semaine graphologique de France de 1946 » (1). Nous pensons que les jeunes n'ont pas moins d'esprit d'indépendance, mais les parents leur laissent en fait beaucoup plus de liberté pour les sorties, les vacances, les loisirs, les fréquentations, les lectures et c'est pourquoi les adolescents n'ont pas à revendiquer ce qui est le plus souvent acquis dans la vie actuelle.

Confrontation de ces résultats et de ceux de l'enquête de l'I.F.O.P. sur les 16 a 24 ans.

Il nous a semblé intéressant de confronter ces conclusions d'une étude purement graphologique avec les résultats de l'enquête de l'Institut français d'Opinion publique menée dans les derniers mois de 1961 auprès de jeunes de 16 à 24 ans (2).

L'enquête porte sur 1 523 jeunes pris dans tous les milieux sociaux. Parmi eux, 17 % sont étudiants ou élèves, soit environ 260, de 16 à 24 ans les plus nombreux étant dans la tranche de 16 à 18 ans. Les statistiques dont nous avons nous-même donné les résultats portent sur 300 cas avec des limites d'âge extrêmes de 14 à 19 ans, mais avec des âges groupés de 15 à 18 ans. On peut donc confronter les résultats.

En général, l'enquête ne fait pas de différence entre les réponses des garçons et celles des filles. Pour un certain nombre de questions posées dans l'enquête de l'I.F.O.P., il n'a pas été rapporté de distinction entre ceux qui sont encore élèves ou étudiants et les autres jeunes. C'est ainsi qu'un caractère général qui se dégage est celui d'une attitude positive, d'une bonne adaptation au monde technique moderne, avec une manière d'être plus passive que dynamique. Les jeunes participent, dans une proportion de 22 %, à des activités de groupe mais dans l'échelle des valeurs, l'amitié ne vient qu'au 7e ou 8e rang. Pour tous, la santé est largement en tête. Ensuite pour le plus grand nombre vient l'argent, tandis que le groupe des étudiants se distingue en donnant la 2e place à la liberté. Après viennent l'argent, l'amour, l'instruction avec des valeurs peu différentes, puis le travail, la foi et l'amitié. Le pourcentage de ceux qui mettent en tête la liberté, l'amour, l'instruction est plus élevé chez les étudiants que dans les autres catégories de jeunes. Dans l'ensemble, on note donc le *réalisme* qui se marque par l'importance donnée à la santé et à l'argent, l'acceptation du monde moderne, le goût et jusqu'à la « sacralisation » de la technique particulièrement du moteur, l'attrait du foyer qui semble se rattacher à la *recherche de la sécurité personnelle* plus qu'à la valeur de l'amour mutuel, l'*individualisme*. Ce portrait ressortant des statistiques peut, nous dit-on, rassurer ceux qu'inquiète le « phénomène blousons noirs », car celui-ci est très limité et la jeunesse est « raisonnable », et décevoir « ceux qui souhaitent qu'une jeunesse

(1) Dr Barillot, *Les 3 types d'écriture*, in *La graphologie*, nº 28, octobre 1947, p. 7.

(2) Jacques Duquesne, *Les 16 à 24 ans*, Paris, Le Centurion, 1963. L'enquête porte sur les études, la vie professionnelle, les relations familiales, celles entre garçons et filles.

dynamique tente de dominer, de maîtriser cette civilisation technique et d'en assumer à la fois toutes les valeurs. Ceux qui souhaitent que l'afflux des jeunes soit une source de renouveau pour notre vieux monde » (3). Sans doute les faits mis en lumière par ces statistiques peuvent-ils dissiper certaines illusions, mais les moyennes ne donnent jamais une idée juste de la réalité dans le domaine des sciences humaines. Les individus les plus conformes au type fictif moyen, s'ils sont les plus nombreux, sont les plus ternes les moins actifs, dans quelque sens que ce soit. C'est d'ailleurs ce que soulignent les commentaires qui accompagnent ces résultats de l'enquête.

Nous voyons que les conclusions tirées de l'écriture et celles de l'enquête coïncident sur des points essentiels : réalisme, attitude peu dynamique, bonne adaptation au milieu. L'enquête attribue au groupe des étudiants une plus grande ouverture aux valeurs spirituelles. Sur ce point, il y a donc accord avec la graphologie dans ce que l'enquête concède de valeur positive à cette tendance, mais il n'y a cependant pas coïncidence. Selon l'I.F.O.P., c'est relativement à la médiocrité générale de l'intérêt pour les valeurs spirituelles que les élèves ou les étudiants manifestent plus d'attrait pour cet ordre de réalités, mais cette tendance reste faible par rapport aux autres, tandis que l'analyse des écritures montre, statistiquement, une nette prédominance de l'intérêt pour ce qui est symbolisé par le haut. Elle décèle, comme caractère général, à la fois plus d'exaltation des idées et plus de valeur donnée à ce qui dépasse le niveau des choses quotidiennes, une tendance nettement privilégiée à l'encontre des intérêts d'ordre matériel.

Ces conclusions de l'étude graphologique semblent mieux concorder avec l'opinion de ceux qui ont une connaissance directe et personnelle des jeunes qu'avec les résultats de l'enquête de l'I.F.O.P. Dans son ouvrage : *Les étapes de l'éducation* (4), M. Debesse qualifie la période de 16 à 20 ans d'« *âge de l'enthousiasme juvénile* » : « Les grands adolescents sont capables de se passionner pour les valeurs culturelles, qu'elles soient politiques, esthétiques, morales ou religieuses » (5). Sans doute, dans le monde moderne, la jeunesse évolue-t-elle très vite, les adolescents d'aujourd'hui, dans leur ensemble, diffèrent de ceux d'il y a dix ans, c'est un fait reconnu par les jeunes aînés, ceux qui ont maintenant de 25 à 30 ans et qui connaissent bien leurs cadets, frères, sœurs et amis, mieux que nous, parents ou professeurs, ne pouvons les connaître. Mais selon ce témoignage des aînés aussi, l'enthousiasme n'a pas disparu et il est toujours, suivant l'expression de M. Debesse « force inquiétante, car elle peut aboutir au fanatisme, mais force incomparable d'élévation de l'homme si elle est bien dirigée » (6).

Le désaccord entre ces faits et les fruits de l'enquête de l'I.F.O.P. nous semble explicable pour deux raisons : les statistiques et les moyennes qu'elles permettent d'établir ont un effet niveleur, la tendance nécessaire à trouver des profils d'équilibre escamotant les inégalités qui font la force vive des milieux étudiés ; d'autre part, les réponses, mêmes sincères, peuvent atténuer par discrétion, par pudeur pour les sentiments intimes,

---

(3) Jacques DUQUESNE, *Les 16 à 24 ans*, p. 238.

(4) M. DEBESSE, *Les étapes de l'éducation*, P.U.F., Paris, nouvelle édition, 1961.

(5) *Ibid.*, p. 136.

(6) *Ibid.*, p. 140.

les aspects les plus idéalistes et désintéressés des tendances personnelles. Un jeune dit peut-être plus facilement son goût pour la moto, son désir d'avoir une auto que ses aspirations ou ses rêves, son besoin de s'élever au-dessus de lui-même ou d'échapper à l'emprise du monde technique.

Sur un autre point la graphologie apporte un élément qui échappe à l'enquête : c'est la présence protéiforme de l'agressivité et ici aussi les conclusions graphologiques se trouvent en accord avec l'observation directe. Nous ne trouvons pas étonnant que les questionnaires ne permettent pas de découvrir l'agressivité. Cette tendance est difficilement avouée et d'ailleurs, elle est le plus souvent inconsciente. C'est donc un des cas où l'information qui est à la base de l'enquête est fatalement défectueuse. De plus, même avec l'analyse de l'écriture qui découvre l'agressivité, nous avions renoncé à faire des statistiques à ce sujet (7). Le résultat négatif de l'enquête de l'I.F.O.P. sur ce point ne fait que confirmer notre manière de voir.

Par contre les réponses aux questions font connaître le comportement sexuel des jeunes et leurs opinions sur ce comportement, alors que l'écriture ne permet aucune affirmation à ce sujet. Elle peut seulement manifester, par des renflements excessifs des boucles de jambage, une imagination érotique ou, par certains signes relatifs à la pression, une sensualité plus ou moins forte. Mais ces conditions favorables à l'activité sexuelle n'impliquent ni sa réalisation dans les faits ni son dérèglement.

La graphologie se prêterait sans doute à une étude plus poussée de cette question. Il conviendrait de faire encore intervenir les qualités de netteté ou de pâtosité du trait et les diverses formes de renflements fuselés. Mais le matériel indispensable à cette analyse ne pourrait être rassemblé qu'avec la collaboration de jeunes menant eux-mêmes l'enquête et s'intéressant à la graphologie.

Quelques groupements de signes et leur interprétation.

Nous pourrions nous attendre à retrouver fréquemment une écriture-type, définie par l'ensemble des caractères reconnus dominants par l'étude statistique. Leur réunion définit en effet un schéma qui est valable pour un grand nombre de cas : écriture verticale, assez dilatée, bien développée vers le haut et vers le bas, avec prédominance du haut, trait nourri. Nous retrouvons cet ensemble dans 60 % des écritures environ. Pour cette raison même, le modèle ainsi défini est assez banal et, bien que ses éléments soient en eux-mêmes très importants, il ne se prête pas à la distinction des écritures. Les signes individuels très variés qui s'y ajoutent sont alors ceux qui donnent le caractère personnel de l'écriture. Les groupements dont nous voulons parler, plus rares, de l'ordre de 5 à 7 % des écritures, semblent cependant par leur répétition correspondre à une réalité psychologique.

Nous trouvons ainsi l'écriture à la fois *dilatée* et *renversée*, *prolongée vers le haut et le bas* (ce qui accentue l'impression de renversement) et *trait nourri* (fig. 55). L'originalité tient à la présence, dans cet ensemble, de l'inclinaison due à une impulsion sinistrogyre. Si nous imaginions cette écriture ramenée à la verticale, elle illustrerait par tous ses

(7) Voir plus haut, p. 42.

caractères essentiels le modèle abstrait, synthèse des résultats statistiques. Mais, aussi bien que l'aspect, l'interprétation change avec ce renversement notable, environ 30 degrés à gauche de la verticale, et bien constant (au long d'un même écrit et pendant toute une année scolaire, dans le cas présenté ici). Nous y voyons une attitude de refus constant et énergique.

L'interprétation que nous croyons applicable à ce type de graphisme donne la prépondérance aux valeurs positives. Nous pensons que la puissance personnelle tendant à l'expansion reste le caractère essentiel, plus stable, plus important que l'opposition manifestée par l'impulsion en sens contraire. L'épanouissement est masqué par de la timidité ou par des obstacles réels ou supposés tenant au milieu et peut-être aux difficultés propres à l'adolescence, mais cela est fort compatible à la fois avec les progrès d'ordre scolaire et avec un développement original et fécond de la personnalité. Une analyse plus détaillée du spécimen pris pour exemple confirme cette interprétation. L'ampleur de la zone moyenne du graphisme est un *signe de bonne adaptation* au milieu, d'épanouissement dans les activités de la vie quotidienne. Cette adaptation est exprimée aussi par l'absence d'angles dans les liaisons et par la prédominance des guirlandes : sur 9 lettres m ou n, dans l'échantillon de la figure 55, nous en avons 7 en guirlande et 2 seulement dans le mot « diminue », en arcade. Les prolongements des hampes et des jambages restent proportionnés au corps des lettres (alors qu'ils sont réduits dans beaucoup d'écritures grandes), ce qui témoigne d'un bon *élan*, normal pour un être jeune, et en même temps d'*énergie dans l'affirmation personnelle*.

Le renversement régulier de l'écriture exprimant une attitude de réserve et même une opposition active montre un *défaut de spontanéité*. Mais cela renforce, dans une certaine mesure, la valeur de l'adaptation qui ne se fait pas sans obstacle. Les « o » et les « a » trop fermés confirment le manque de confiance et d'abandon, le caractère secret. Cependant cette attitude de retenue exagérée, consciente ou non, ne provoque *pas d'isolement*, ce que nous voyons à la distance normale entre les mots. Les écritures lacunaires, quelle que soit leur inclinaison, expriment plus de difficulté de contact avec autrui.

Plusieurs signes, encore, nous empêchent d'attribuer la plus grande importance à l'aspect négatif de ce graphisme : il garde dans l'ensemble un aspect *jeune*, qui n'est pas fixé et permet donc d'attendre une évolution. L'écriture est légèrement grossissante, ce qui se voit sur le court échantillon au mot « diminue » si nous comparons les dimensions du premier « i », du deuxième « i » et du « u », ou les jambages du « m ». C'est une marque de puérilité dont l'interprétation dépend du reste du graphisme : ce serait naïveté ou sottise avec des signes d'inintelligence ou d'orgueil, ici, nous y voyons un indice de confiance et de candeur, sans rien de péjoratif.

Les possibilités d'heureux développement dépendent tout spécialement des qualités de l'intelligence. Cette écriture est claire, simplifiée (suppresssion de boucles, réduction du p au 1er jambage). Le renversement nuit à la rapidité, mais l'inconvénient est atténué ici parce que l'écriture est groupée d'une manière qui favorise la continuité du geste graphique. Les points, accents, barres de t sont placés correctement, toutefois sans une exactitude automatique. Nous sommes amenés ainsi à constater une des qualités les plus favorables de cette écriture. Sous une apparente monotonie accentuée par l'impression de parallélisme des tracés de haut en bas, longs et appuyés, nous pouvons

découvrir de nombreuses petites inégalités, en tous genres. Nous voyons dans quatre mots rapprochés, trois formes différentes de « l », en relation avec le geste précédent. Dans le mot « telle », le tracé en deux mouvements, de bas en haut puis de haut en bas, est celui qui donne le plus de continuité et permet d'écrire le mot d'un seul trait. Le resserrement supprimant les boucles se trouve fréquemment dans des écritures nuancées, à l'occasion du doublement de la lettre. Dans le mot « amplitude », les trois lettres « pli » sont écrites d'un mouvement continu ce qui explique encore le tracé du l, mais cette fois la boucle est bien développée. Le « l » précédant « amplitude » et les deux « l » du mot « oscillation » sont faits d'un seul tracé descendant, or ils viennent après une interruption, la fin du mot « que » ou le point placé sur le « i », et dans ces conditions, le geste le plus économique consiste en un déplacement de bas en haut pour attaquer le tracé du « l » par sa partie supérieure. Le geste qui est spontanément adopté est encore celui qui rompt le moins l'élan.

Nous pourrions aussi analyser les mouvements au cours desquels sont placés les points sur les « i » ou les diverses manières dont les « t » sont barrés. Ajoutons seulement une inégalité très importante, bien qu'elle ne frappe pas, à première vue : l'inclinaison subit de petites variations. Si nous prolongeons le tracé des pleins, principalement ceux des hampes et des jambages rectilignes, nous voyons qu'ils se coupent. L'angle à gauche de la verticale prend des valeurs de 20 à 30°. Si les multiples petites inégalités sont un des meilleurs signes d'*intelligence* comme l'assure Crépieux-Jamin, ce graphisme nous en donne bien l'exemple. Les conclusions de l'analyse graphologique sont, pour nous, contrôlées par l'expérience.

Les écritures de ce type ne présentent pas toutes des signes aussi favorables et chaque cas doit faire l'objet d'une analyse particulière. Dans certaines écritures possédant le groupement de signes par lequel nous avons caractérisé ce type, nous voyons des jambages en triangle qui accentuent le caractère sinistrogyre, opposant, tandis que l'angle décèle des difficultés d'adaptation. Mais en général, nous découvrons sous l'apparence d'automatisme favorisée par le renversement, des inégalités qui manifestent la vie et les possibilités d'évolution. En choisissant d'analyser plus spécialement l'écriture d'une jeune fille bien douée, nous avons voulu montrer combien il serait faux d'appliquer systématiquement aux écritures renversées des adolescentes les interprétations habituelles résumées par Pulver : « Elle exprime répulsion et aversion, refrènement et réserve artificiels, narcissisme et paresse » (8). Les conclusions relatives à la genèse et à la signification de l'inclinaison à gauche chez les adultes ne conviennent pas lorsqu'il s'agit d'adolescents. Cela ne veut pas dire que l'interprétation de l'écriture renversée soit fausse en elle-même, mais les signes auxquels cette inclinaison est associée ne sont pas les mêmes.

Une autre combinaison de signes donne l'écriture *inclinée* ou même penchée, *étroite* et au *trait mince* (fig. 54). L'inclinaison montre des impulsions dextrogyres et, en même temps, ce qui semble contradictoire, le défaut de largeur signifie le refus des valeurs représentées symboliquement par la droite. L'interprétation générale qui semble conve-

(8) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 97.

nir à ce type d'écriture est celle d'activité, d'ardeur au travail, malgré un certain manque de confiance en soi et en son avenir. La minceur du trait exprime la faiblesse des instincts et de l'affirmation personnelle malgré le prolongement normal des jambages. L'énergie psychique peut cependant se manifester ici par la vitesse du mouvement graphique. L'inclinaison est déjà un signe de vitesse. Nous voyons de plus, dans la figure 54, les points sur les i et les accents déplacés vers l'avant et des simplifications favorisant le mouvement rapide vers la droite, au « p » de plus par exemple. L'écriture présente de petites inégalités de hauteur et la ligne est légèrement sinueuse. Cet ensemble permet de supposer une intelligence vive, souple et plutôt abstraite.

Dans le même type, mais à l'opposé du cas précédent, nous trouvons des écritures automatiques qui montrent encore des qualités d'activité mais une vie personnelle moins riche et peu de possibilités d'évolution.

Les groupements de signes sur lesquels notre attention est attirée dans les écritures d'adolescentes n'ont sans doute pas un intérêt général, les oppositions qu'elles renferment étant caractéristiques de la période d'adolescence. Pour ne pas multiplier les exemples nous pouvons proposer quelques règles qui résument nos remarques. Lorsqu'un caractère sinistrogyre comme le renversement ou l'étroitesse de l'écriture est à la fois très accentué et constant, il est associé à quelque caractère dextrogyre non moins essentiel, l'écriture dilatée ou penchée dans nos exemples. De même avec des écritures verticales et étroites (fig. 35 *a*) nous trouvons un trait épais, Klages dirait qu'il y a « la chaleur du trait ». Des écritures serrées dans les mots et lacunaires (fig. 35 *b*) présentent des formes courbes harmonieuses, ce qui, avec le trait nourri, corrige l'impression de sécheresse que donneraient le resserrement des lettres et l'excès de distance entre les mots.

Ces groupements de signes nous sont donnés par l'observation sans idée préconçue. Nous pouvons nous demander si ces graphismes présentent aussi des ensembles de caractères illustrant les diverses classifications psychologiques : tempéraments, structure du caractère, types, utilisés par les différentes écoles. Pour certaines, des correspondances entre groupes psychologiques et signes graphiques ont déjà été établies. Nous allons préciser dans quelle mesure ces résultats nous paraissent applicables aux écritures des jeunes que nous voyons dans nos classes et nous ajouterons des remarques suggérées par notre expérience et qui nous semblent susceptibles de généralisation.

Tempéraments.

L'étude des tempéraments comporte des éléments d'ordre biologique et d'ordre psychologique. Ce sont ces derniers seuls dont nous cherchons les manifestations dans les écritures. Nous avons emprunté au docteur Carton les définitions des quatre tempéraments (bilieux, nerveux, sanguin, lymphatique) (9) et les éléments de diagnostic (10). Parmi ces éléments la graphologie « est une source d'information capitale pour révéler

(9) Dr Paul Carton, *Diagnostic et conduite des tempéraments*, p. 17.

(10) *Ibid.*, chap. III, *Les éléments du diagnostic des tempéraments*, p. 29 à 100.

les caractéristiques essentielles d'un individu » (11). Aucun procédé de diagnostic, cependant, n'est suffisant à lui seul et ce n'est pas le même qui s'avère le plus efficace suivant les cas. Aussi ne faut-il pas vouloir à tout prix découvrir dans l'écriture quel est le tempérament dominant et suivant quelle hiérarchie se situent les autres composants. L'absence de signes graphologiques caractéristiques d'un tempérament ne permet pas, à elle seule, de tirer une conclusion négative. Par contre, toutes les constatations positives sont à prendre en considération et, de plus, s'il apparaît quelque contradiction entre les conclusions graphologiques concernant le tempérament dominant et celui que découvrent d'autres moyens d'investigation (morphologie, observation du comportement), c'est le signe de quelque complexité méritant un examen plus attentif. Nous nous proposons donc dans cette étude générale de la psychologie des adolescentes, envisagée au point de vue des tempéraments, de dégager les composantes bien affirmées dans l'écriture et de donner les interprétations correspondantes qui ne doivent être utilisées qu'en tenant compte des remarques précédentes.

Nous suivons l'ordre : bilieux, nerveux, sanguin, lymphatique donné par le docteur Carton mais ce n'est pas celui qui correspond à l'importance des manifestations dans les écritures d'adolescentes. Nous trouvons en effet des signes de tempérament bilieux, sans qu'il apparaisse nettement dominant, planche XIII. Dans l'écriture de la figure 60, la fermeté des tracés de haut en bas, les qualités du trait nourri et en relief sont caractéristiques du tempérament bilieux. La vitesse mise en évidence par la tendance nettement dextrogyre du mouvement graphique (inclinaison, déformation des tracés des lettres y, q, simplification du p qui est dû au même geste, mais avec suppression du tracé léger ascendant enregistré dans le q, place des points et accents en avant) cette rapidité du tracé et ses multiples petites inégalités confirment l'existence de l'énergie du tempérament bilieux en l'associant ici à la sensibilité du tempérament nerveux. Nous reviendrons plus loin sur les significations particulières de ce graphisme.

Nous retrouvons dans l'exemplaire 61 l'énergie des tracés de haut en bas. L'écriture verticale, moins dextrogyre que la précédente est cependant tracée d'un mouvement très continu, vers la droite. Les simplifications visibles à la lettre y, par suppression de la boucle sinistrogyre du jambage, aux deux lettres p de « opposant » ont un double effet : elles accroissent la rapidité de progression vers la droite, sous une forme discrète, dans cette écriture verticale, et par contraste, elles donnent l'importance aux tracés verticaux de haut en bas, importance encore accentuée par la forte pression. L'écriture est dilatée sans être ronde, les sommets des lettres m et n sont légèrement anguleux, signe d'énergie. A la fin de la 1re ligne, nous voyons la liaison du p au l du mot « plus » qui caractérise l'« écriture cruciale » : nous avons ici à la fois l'énergie du p simplifié, réduit à un bâton vertical enregistrant une forte pression, et celle du tracé horizontal, en croix avec le précédent, court et appuyé. Cet ensemble montre en même temps une « combinaison » du tracé, signe d'intelligence, le 2e jambage du p et la liaison avec la lettre suivante étant combinés en un seul tracé horizontal.

Le caractère « crucial » est encore visible aux barres de t des figures 62 *b*, 63, 64

(11) *Ibid.*, p. 71.

et d'une manière plus originale figure 64 dans le mot « quelle », au départ de la 1re liaison. L'énergie est manifestée dans ces divers spécimens par le tracé rectiligne, ferme et prolongé des jambages, comme le G de Gauss (fig. 62 *a*) et par le caractère semi-anguleux du graphisme. Dans la figure 62 *b* les angles remplacent les boucles des jambages, dans la figure 63, ce sont les barres de t et les sommets des boucles supérieures qui donnent le caractère anguleux, dans la figure 64, c'est tout l'ensemble du graphisme et nous pouvons encore noter le tracé des apostrophes en petits traits verticaux de même que celui de certains points sur les i, dans « l'infini », par exemple. Les barres de t sont légèrement « massuées » aux mots « ressort » et « allongement » (fig. 63), et acérées aux mots « observateur » et « position » (fig. 64), ces deux particularités concernant le débit de l'énergie sont encore des signes de tempérament bilieux (12).

Lorsque nous passons en revue un grand nombre d'écritures d'adolescentes, nous constatons que les signes caractéristiques du tempérament bilieux sont rarement tout à fait absents (ils sont très faibles figure 17), mais nous ne trouvons pas d'exemple où ils soient dominants. Dans les cas les plus favorables, ces indices se ramènent à ceux que nous voyons dans la planche XIII. Aucun n'est assez fortement accentué pour faire conclure à une dominance bilieuse certaine, cependant, la présence simultanée de plusieurs de ces signes montre que le tempérament bilieux peut occuper le deuxième rang dans la hiérarchie des quatre tempéraments. Ces résultats ne sont pas surprenants si nous tenons compte des observations du docteur Carton selon lesquelles la dominance bilieuse est caractéristique du sexe masculin. Nous avons comparé, à ce point de vue, les écritures des jeunes filles à celles des lycéens du même âge. Nous n'avons pas trouvé les signes de tempérament bilieux plus abondants ni plus saillants. Nous donnons (fig. 79) l'exemple le plus caractéristique. L'absence de prédominance bilieuse visible dans l'écriture paraîtrait pouvoir être rapportée à l'âge plutôt qu'au sexe.

Une prédominance du *tempérament nerveux* est plus souvent visible dans les graphismes de lycéennes planche XIV et de lycéens figure 80 et 81. Nous relevons ici les écritures qui représentent des types très répandus — non des exceptions spectaculaires. La figure 64 déjà analysée pour ses composantes relatives au tempérament bilieux traduit aussi le températement nerveux par toutes ses inégalités : dimensions des lettres, sinuosité de la ligne, différence d'espacement des mots. Ces inégalités se retrouvent figure 65 où elles deviennent dominantes par la réduction des indices de tempérament bilieux. Nous pouvons noter encore ici les inégalités de direction des jambages qui oscillent autour de la verticale et présentent même des variations bien plus considérables dans les lettres basses (les deux parties de la lettre x ou les jambages des m). La sensibilité révélée par cette écriture est associée à l'intelligence dont nous retrouvons des signes déjà relevés : les formes des p, la sobriété et la clarté de l'ensemble, sans monotonie.

Dans la figure 66, s'ajoutent des inégalités de forme des lettres, comme les l tantôt réduits à un jambage plus ou moins incurvé, tantôt tracés avec une boucle normale, les t dont les barres sont placées à des niveaux différents, plus ou moins en avant ou encore liés à la lettre suivante (nous pouvons comparer les « ti » de « initialement et

(12) Voir étude spéciale de la lettre t, chap. III, p. 53 à 64 et planches XXVI à XXX.

de « action »). Un des caractères dominants de cette écriture est l'espacement exagéré et d'ailleurs inégal des mots. Dans ces deux derniers graphismes, nous voyons les signes les plus typiques d'intelligence, ce qui est une des attributions du tempérament nerveux de niveau élevé.

A l'opposé de l'écriture petite, lacunaire, simplifiée, combinée, du cas précédent, l'exemple 67 manifeste aussi une prédominance nerveuse. Si elle paraît puérile au premier coup d'œil, cette écriture doit retenir l'attention par ses multiples inégalités concernant les dimensions du corps des lettres, la hauteur des hampes (l et t voisins de « voltamètre), direction des jambages, tracé des barres de t. L'écriture est très liée : le mot « terrestre » est écrit sans lever de plume et les deux barres de t sont placées après, l'une exactement à partir de la hampe du t, l'autre en avant, alors que dans le mot « voltamètre », il y a interruption du tracé après le premier t pour placer une barre plongeante. La barre du t final de « est », à la première ligne, a été tracée après un arrêt brusque au bas de la hampe, tandis qu'à la fin de la deuxième ligne, nous voyons le mot « est » tracé d'un seul mouvement, la barre du t étant liée à la base de la hampe. Ces différences n'existent pas dans les écritures automatiques (fig. 52 et 53). Elles sont ici un signe d'intelligence et de sensibilité comme dans les écritures 65 et 66.

Les deux exemplaires suivants présentent des mouvements à rebours visibles aux lettres « d » (fig. 68 *a*) et « q » (fig. 68 *b*) et de plus, dans ce dernier graphisme de fortes discordances de direction. Le tempérament nerveux, dans ces cas, se manifeste par de la nervosité, plus que par la prédominance d'aptitudes intellectuelles.

L'écriture 69 dans laquelle chaque lettre est isolée, parfois même tracée en deux mouvements sans continuité, dénote une grande impressionnabilité. Si ce caractère vient à être exagéré il y a lieu de retenir l'interprétation du docteur Carton, « l'individu tressaute aux moindres émotions, soit intérieurement ce qui produit un excès de sensibilité, soit extérieurement ce qui le rend extrêmement susceptible » (13). Dans les écritures de ce type, nous avons observé des variations d'un jour à l'autre, suivant l'état de fatigue ou d'inquiétude au sujet des résultats scolaires, l'écriture devenant plus hachée et lacunaire.

Tous ces graphismes décelant une prédominance du tempérament nerveux enregistrent d'une manière particulièrement sensible l'état actuel de l'adolescent. Leur fréquence paraît aussi élevée chez les garçons que chez les filles. Ces conclusions ne peuvent pas être étendues à des adolescents de milieux différents pour lesquels il faudrait faire une étude directe.

Les indices les plus apparents de *tempérament sanguin*, grands mouvements, donnant des écritures avec de larges surfaces englobées, fioritures, ne sont pas fréquents dans les écritures de lycéennes. Ce tempérament se manifeste cependant, sous des formes plus discrètes. La planche XV pour les écritures de jeunes filles et la figure 82 qui est d'un lycéen nous en montrent des exemples. Un signe fréquent chez les adolescentes est celui qui enregistre un large geste arrondi, à concavité orientée vers le haut, pré-

(13) Dr P. Carton, *Diagnostic et conduite des tempéraments*, p. 91.

cédant le tracé des mots (fig. 70). C'est une amplification d'un élément normal quand il fait partie du tracé de la lettre « p » ou de certaines majuscules. Le docteur Carton l'interprète comme un signe d'enjouement (14). Précédant le d, c'est un tracé inutile qui montre le besoin de faire de grands gestes, ce qui est très différent de l'agressivité enregistrée par ces petits traits secs rectilignes situés également en avant du mot. L'ampleur des formes arrondies de la figure 71, l'exagération des boucles de hampes et de jambages et le tracé amplifié des « v » de la figure 72 sont les manifestations les plus fréquentes du tempérament sanguin dans les écritures de lycéennes. C'est peu, par comparaison avec les écritures typiques d'adultes de tempérament sanguin publiées par le docteur Carton (15). Il semble qu'il y ait, dans l'ensemble des écritures actuelles, une diminution des gonflements excessifs de boucles et de majuscules. Cette réduction des manifestations les plus voyantes du tempérament sanguin dans le graphisme semble surtout liée à un accroissement de culture. C'est ce qui expliquerait aussi que nous trouvions moins ces larges développements du geste graphique chez les jeunes filles qui font des études et dont l'écriture tend vers plus de sobriété.

Pourtant, la tendance à faire de grands mouvements se manifeste encore de manière plus ou moins détournée. Nous en voyons deux cas figure 73. L'écriture 73 *a* est un bel exemple de l'espèce décrite, pour la première fois par le docteur Carton, sous le nom d'*écriture « inutilement barrée »* et acceptée par Crépieux-Jamin. Voici comment la présente le docteur Carton après avoir analysé toutes les manifestations graphiques habituelles des sanguins : « On est surpris parfois de ne trouver aucun de ces gestes exubérants dans l'écriture de gens manifestement bouillonnants et sanguins, dont le cerveau, en perpétuelle ébullition déforme et vagabonde à tout propos et dont l'imagination déborde comme une soupe au lait et retombe à plat aussi vite qu'elle s'est élancée. En pareil cas, un geste d'inhibition typique se retrouve dans l'écriture, placé comme un couvercle sur des hampes, comme si le scripteur voulait enfermer ses emballements dont il a conscience et se méfie. Il s'agit d'une courte barre horizontale placée au sommet des J majuscules, des h, des l, des d, des f minuscules (fig. 73 *a*). Ce petit signe qui est la caractéristique de l'écriture inutilement barrée, ne trompe jamais et permet à lui seul de diagnostiquer une mentalité bouillonnante et une forte dominance du tempérament sanguin. Plus rarement cette barre existe seulement à l'extrémité inférieure des jambages de majuscules ou des p, des q, des t. En pareil cas, l'ébullition du sujet est plus physique que cérébrale » (16).

Dans la figure 73 *a*, nous voyons ces barres inutiles au sommet de quatre sur six des « p » qui sont tous surhaussés et au sommet du premier jambage du « u » de un (avant-dernière ligne). Nous trouvons le même signe (fig. 82) sous les lettres p (deux sur quatre) dans une écriture de garçon.

L'énergie dont témoignent ces petites barres nettes, appuyées fait penser que l'écriture inutilement barrée caractérise un tempérament sanguin-bilieux.

(14) Dr P. Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, Écriture élancée, p. 28.

(15) Dr P. Carton, *Diagnostic et conduite des tempéraments*, p. 95, 96 et 97.

(16) Dr P. Carton, *Diagnostic et conduite des tempéraments*, p. 99.

Nous avons observé des jeunes filles réunissant un certain nombre de caractéristiques du tempérament sanguin : blondes, yeux bleux, étage moyen du visage large, teint frais et dont l'écriture ne présente ni les gonflements du tempérament sanguin ni ces barres superflues caractéristiques d'un tempérament sanguin contenu. Nous voyons dans une de ces écritures 73 *b* un signe assez rare et curieux : tous les *points sur les « i »* exactement placés sont *dessinés comme de parfaits petits cercles*. Lorsque nous avons remarqué ce tracé pour la première fois chez une jeune fille très aimable et appliquée mais aussi décevante que possible dans ses études, nous avons vu dans tous ces petits ronds soigneusement dessinés un signe de lenteur et, peut-être, de peu de dispositions pour le travail intellectuel. L'année suivante, nous avons trouvé le même signe, aussi constant, dans l'écriture d'une excellente élève douée des plus belles qualités d'imagination et de précision scientifique à la fois, pondérée sans être lente et qui a d'ailleurs fait dans la suite de brillantes études. Il faut ajouter que la première de ces jeunes filles avait une écriture s'écartant très peu du modèle calligraphique, seulement un peu dilatée. La deuxième avait une écriture plus verticale, avec les pleins légèrement incurvés et un peu combinée. Dans la suite nous avons encore vu ces petits cercles soit de façon régulière dans tout un graphisme, soit alternant avec des points ordinaires.

Cette particularité graphique n'est pas mentionnée dans les ouvrages de graphologie et elle n'a pas fait l'objet d'une interprétation généralement admise, bien qu'elle ait été signalée depuis fort longtemps. Dans un article publié en 1895 par la revue *La Graphologie* (17), P. Varinard énumérant toutes les sortes de points sur les i, range les points « comme des petits ronds » sous la rubrique « formes bizarres et inaccoutumées » et il leur attribue la signification d'extravagance ou de désordre intellectuel. Cette interprétation est évidemment ici le fruit d'un raisonnement, elle n'est pas fondée sur les faits.

Plus récemment, cette étude des points en forme de cercle a été reprise par André Lecerf qui nous donne les résultats de sa longue expérience, dans *La Graphologie*, en 1956. Il constate d'abord que « c'est une manifestation graphique rare, mais que l'on peut retrouver dans des écritures très évoluées et modernes » (18). Il en cherche une explication logique en utilisant les concepts psychologiques modernes et il rapporte ainsi « ce geste anormal aux grandes manifestations des écritures inhibées » (19). Cette hypothèse est alors confrontée aux faits observés. Selon son expérience il faut d'abord écarter l'idée d'une imitation, ce qui est en accord avec la rareté de cette particularité graphique. Mais son interprétation ne va pas sans difficulté : « On ne devrait donc rencontrer ce signe que dans des écritures inhibées. Cela peut se produire et c'est alors une interprétation d'inhibition majeure qui s'impose... ». Mais le fait le plus fréquent et qui est constaté avec étonnement par A. Lecerf, c'est la présence de ce signe « dans une écriture rapide, liée, progressive, dynamogéniée ». L'idée de « discordance » avec l'ensemble du graphisme devient alors le fondement des interprétations. Cependant, A. Lecerf n'est pas satisfait de cette explication car il ajoute : « La question est très vaste

(17) P. Varinard, *La graphologie*, septembre 1895.

(18) A. Lecerf, *La graphologie*, 3e trim. 1956, nº 63, p. 22.

(19) *Ibid.*, p. 23.

et mérite d'être étudiée longuement, car ce n'est pas sur quelques observations, même au cours de plusieurs années, que l'on peut se permettre d'élaborer une loi dont la constance serait discutable .»

Notre étude des écritures d'adolescentes nous permet d'apporter quelques exemples en vue de cette étude et, de plus, une hypothèse d'explication suggérée par nos propres observations et qui rend compte aussi des faits rapportés par A. Lecerf. Toutes les fois que nous avons observé ces points sur les i en forme de petits cercles, nous avons constaté une dominance de tempérament sanguin, décelable par l'aspect physique de la jeune fille et par son comportement. Nous présentons quelques-uns de ces graphismes (fig. 164, 165, 166, 167) relevés au cours d'années différentes. Tous sont assez dilatés, avec des formes courbes discrètes intéressant la zone moyenne ou les tracés des pleins, mais sans boucle enflée aux hampes ni aux jambages. Les majuscules sont généralement sobres, sauf dans l'exemple 167 dont le L comporte quelque exagération. Nous ne voyons pas les grands mouvements caractéristiques du tempérament sanguin ni les petites barres inutiles décrites par le docteur Carton et dont nous avons montré des exemples (fig. 73 *a* et 82 *a*).

Nous pouvons suggérer cette explication des points en forme de petits cercles bien dessinés sur les i et les j : le tempérament sanguin qui a tendance à se manifester spontanément par les vastes courbes du graphisme peut modérer son exubérance, sous l'effet de l'éducation ou par l'habitude du travail intellectuel, et réduire l'ampleur de ses mouvements au tracé de ces petits cercles fantaisistes.

Sans doute cette restriction des dimensions comporte-t-elle une certaine inhibition, mais le fait de dessiner ces courbes au lieu de poser des points est, en lui-même, une détente. Il semble même que ce geste arrondi exprime mieux les tendances du tempérament sanguin que les tracés rectilignes de l'écriture inutilement barrée. La fantaisie, l'enjouement des jeunes filles chez qui ce tempérament est dominant s'exprime bien dans la multiplication de ces petits ronds.

Pour mieux montrer que cette particularité ne doit entraîner aucune interprétation péjorative nous présentons, exceptionnellement (fig. 168), une écriture d'adulte où sont réunis tous les signes d'activité intellectuelle et de culture et dans laquelle les points sur les i en forme de petits cercles bien dessinés sont abondants. Nous pensons que la présence de ces points dans une écriture qui est à un haut degré progressive, combinée, nuancée, ne constitue pas plus une discordance que l'association de la verticalité avec ces mêmes caractères. Au contraire, la maîtrise de soi exprimée par l'écriture verticale donne plus de valeur au dynamisme qui se voit aux caractères dextrogyres du même graphisme. De même les « petits ronds », considérés comme substitués aux vastes courbes, peuvent-ils signifier la modération des manifestations naturellement exubérantes du tempérament sanguin, peut-être, aussi, plus d'orientation vers la vie intérieure.

Une dominance de *tempérament lymphatique* est plus fréquente dans les graphismes de jeunes filles (planche XVI). Toutes ces écritures sont monotones, ce qui est plus frappant sur une page entière que sur un petit spécimen. Elles sont arrondies, nous pouvons voir les arcades des m et des n, un peu atténuées dans la figure 78. Souvent,

nous notons encore d'autres formes qui nous montrent la lenteur, le défaut de progression vers la droite, même sans manifestation de tendance vers la gauche, une sorte de complaisance à rester sur place : la lettre « r » dans laquelle le petit tracé horizontal supérieur bien tracé se voit même parfois limité par deux petits tracés verticaux, comme aux mots « pesanteur » et « pierre » (fig. 74), « décrire », « pourquoi », à rapprocher du tracé du J de « Joule » (fig. 75), des lettres comme o, a ou c dans lesquelles la stagnation se marque par des enroulements, très accentués par exemple dans le o de « action » (fig. 78). Les petits tracés arrondis précédant les lettres p (fig. 74), u, q, d, o (fig. 75), m (fig. 77 *b*) n'enregistrent pas le même élan que dans le cas du tempérament sanguin, ils sont ici plus lents, généralement plus courts, ils ne font pas dépasser le niveau régulier de l'écriture et ils ne rompent pas sa monotonie. Il y a naturellement toutes sortes de degrés et de nuances. Dans le graphisme 76 quelques inégalités de largeur et de resserrement des lettres, de courbure des hampes et des jambages donnent un aspect plus personnel et plus vivant à l'ensemble. Dans les spécimens de la fig. 77, nous voyons, malgré la lenteur, un peu de l'ampleur caractéristique du tempérament sanguin, dans 76 et 77 *a* la fermeté des tracés verticaux et des barres de t est une marque de tempérament bilieux. La figure 78 présente plus d'inégalités de hauteur, mais elle contient un autre signe très caractéristique du tempérament lymphatique, les renflements fuselés des boucles bien visibles aux l et f de « sulfurique » aux g et z de « gazeux ». Nous voyons aussi des écritures caractéristiques du tempérament lymphatique chez les garçons (fig. 83).

Considérés au point de vue du docteur Carton, les graphismes d'adolescents présentent une prédominance de tempérament nerveux ou de tempérament lymphatique, associés selon des dosages divers aux autres tempéraments, ou, beaucoup plus rarement, une prédominance de tempérament sanguin ou enfin un mixte dans lequel peut se manifester fortement le tempérament bilieux sans qu'on puisse affirmer une prédominance. Dans chaque cas particulier, il nous semble plus intéressant et plus sûr de déceler les composantes effectivement présentes dont la connaissance peut avoir des applications pédagogiques sans chercher une hiérarchie bien établie.

Structure du caractère.

Les classifications psychologiques fondées sur des principes différents vont, pour une large part, nous ramener à l'étude des mêmes réalités, nous aurons donc à considérer des manifestations graphiques déjà examinées. En particulier l'analyse de la structure du caractère suivant Le Senne, analyse qui concerne exclusivement les propriétés congénitales, ne peut pas être entièrement nouvelle lorsqu'on a étudié les tempéraments. Les propriétés psychiques rattachées aux tempéraments sont liées à des réalités d'ordre biologique qui définissent ces tempéraments et qui sont en majeure partie héréditaires. Il s'ensuit que les caractéristiques psychiques associées sont congénitales. Cependant les deux aspects ne coïncident pas. C'est pourquoi il est intéressant de se placer aussi au point de vue des caractérologues.

L'adaptation à l'action ou « *activité* » *de Le Senne* s'exprime dans le graphisme par la tendance dextrogyre associée à l'énergie manifestée par la pression du trait (fig. 84). L'écriture inclinée, toutes les simplifications et les déformations facilitant la progression vers la droite (fig. 60) montrent à un double titre l'adaptation à l'action : par l'orientation prédominante puisque la droite a pour signification symbolique le monde extérieur et l'avenir et par la vitesse qui est favorisée par ces mêmes modifications du graphisme. La vitesse, et par suite l'activité, est encore mise en évidence par la position en avant des barres de t, des points et des accents (fig. 39) et par leur déformation les allongeant vers la droite (points sur les i comme des petits tirets d'épaisseur décroissante, parfois accents aigus transformés en accents graves). La liaison des accents ou des barres de t avec une lettre suivante est aussi un signe de vitesse dans une écriture spontanée : figure 49, aux mots « soumis », « thermique », « utilisable », figure 62 *a*, au mot « condition », liaison du i et du t puis de la base du t et du o, figure 66 « initialement ». L'écriture légèrement montante, la marge de gauche dont la largeur va en croissant, à condition toutefois que ces deux caractères ne soit pas exagérés, car ils deviendraient indice d'excitation et non d'activité. De même la liaison en guirlande qui est un des signes de l'écriture progressive (par opposition à l'arcade et à l'angle qui marquent plus de lenteur), cette liaison plus souple et plus rapide s'étale parfois et devient imprécise jusqu'à se réduire à la ligne sinueuse de l'écriture filiforme (fig. 85). Celle-ci peut d'ailleurs provenir aussi d'une déformation de la liaison en arcade. Jusqu'à un certain degré, l'écriture à tendance filiforme est un signe de rapidité, donc d'adaptation à l'action, mais si elle est en même temps très élargie et impulsive, on a l'écriture précipitée qui n'exprime plus l'activité mais l'agitation ou la fuite (fig. 86).

L'activité mise en évidence par la rapidité du graphisme peut être d'ordre purement intellectuel ou bien comporter des réalisations pratiques, matérielles (dans ce cas le trait est nourri ou épais et les jambages prolongés). Elle se présente aussi comme plus ou moins originale ou automatique. Ainsi les spécifications possibles de cette « activité » sont multiples et ce sont les autres qualités du graphisme qui permettent de les préciser. En règle générale, à la disposition congénitale d'activité se joindront la réalisation et l'efficacité si l'écriture présente les signes de volonté du tempérament bilieux. Les exemples de la planche XIII sont des écritures d'actifs, toutes manifestent de l'énergie, mais le caractère d'activité est accru dans les écritures progressives 60 et 62 *a*, diminué au contraire par l'absence de tendance dextrogyre dans 62 *b* et 64.

Si la pression associée à la vitesse est un bon signe d'activité, certains excès visibles dans les écritures très épaisses ou massuées manifestent des blocages ou des anomalies dans le débit de l'énergie qui ne peuvent pas être interprétés au seul point de vue du caractère au sens de Le Senne (fig. 87). Nous retrouvons toujours à la fois la richesse d'expression de l'écriture et les difficultés de l'analyse. La caractérologie, lorsqu'elle veut, à partir du comportement actuel, atteindre les propriétés congénitales constituant le caractère, se trouve bien devant la même complexité et les propriétés fondamentales dégagées par Heymans, Wiersma et Le Senne sont des abstractions si nous les comparons à la réalité concrète. De même que les manifestations de « l'activité » sont variées et ne sont pas toutes réunies dans chaque individu doué de cette propriété, de même

l'expression dans le graphisme d'une disposition abstraite fondamentale se trouve dans des ensembles de signes divers, suivant les autres qualités individuelles.

Nous avons retenu d'abord certaines combinaisons privilegiees, mais elles ne sont pas les seules. C'est ainsi que si l'activité se voit spécialement dans les signes du tempérament bilieux, ce qui implique toujours énergie mais pas forcement vitesse du tracé, elle est aussi compatible avec certains tempéraments lymphatiques (fig. 70 et 78). Elle se manifeste alors sur un mode plus lent, régulier. Il faut seulement exclure les cas où domine la mollesse visible dans l'écriture aux formes relâchees et à l'absence de nettete des traits (nous n'en donnons pas d'exemple, nous les retrouverons dans les applications pédagogiques). Nous connaissons de nombreuses jeunes filles chez qui la predominance lymphatique est certaine et qui font sans peine un travail regulier, efficace. Pourvu qu'on respecte leur rythme, elles se montrent parfaitement adaptees à l'action et nous faisons la même observation à l'occasion d'autres travaux, manuels par exemple.

Ces faits sont en accord avec ce que M. Delamain écrivait en 1948 « *sur les correspondances graphologiques des caractères de Heymans* » : « Il n'est pas difficile de faire le tableau graphologique de cette qualité (l'activité de Heymans) : progressivité du graphisme vers la droite, *dynamogénie*, *inclinaison*, bonne *pression*, *régularité*, *homogénéité* et *fermeté* allant jusqu'à la rigidité sans monotonie, enfin *sobriété* allant jusqu'à une certaine austerité. Seront écartées les écritures instables, molles, agitees, irresolues, principalement sinistrogyres, ornées et fantaisistes. La *vitesse* n'est pas à retenir : elle indique la cadence de l'activité, lente ou rapide, mais non son intensité » (20).

Dans une étude parue en 1951, sous le titre : « *Correspondances graphologiques de la caractérologie néerlando-française* », E. Caille reconnait aussi « la combinaison de la pression, d'une certaine vitesse et de formes anguleuses » comme « principal syndrome de l'activité caractérologique » (21). Il ajoute encore des qualités du trait, selon Walter Hégar : trait appuyé, net, droit et rapide. Cela constitue bien une confirmation sans apporter beaucoup d'éléments nouveaux, la pression implique en effet le trait appuye: net et rapide vont généralement de pair, selon les études de W. Hegar (22).

La netteté est un signe à retenir — pas toujours facile à voir en pratique — comme critère d'activité. Il n'y a pas de contradiction avec la discussion relative à la vitesse de l'écriture, car l'ensemble d'un graphisme peut être lent (parce que la longueur des tracés est augmentée par les formes arrondies, non simplifiées) sans que chaque élément graphique soit tracé avec lenteur ou hésitation ce qui n'irait pas avec la nettete. Quand au caractère « droit » nous avons déjà indiqué qu'il se rapporte au tracé, non à la qualite du trait (23) et d'autre part, l'activité est parfaitement compatible avec les formes courbes principalement lorsque celles-ci intéressent les pleins de l'écriture et lorsque le trait comporte de la pression. L'activité se traduit, dans ce cas, par un comportement moins impulsif mais susceptible d'imprimer une marque plus personnelle à l'action. Dans l'étude précédente de la courbure du tracé (24) analysée au point de vue dynamique,

(20) M. Delamain, *La graphologie*, n° 30, 1948, p. 14 et 15.
(21) E. Caille, *La graphologie*, n° 43, 1951, p. 6.
(22) W. Hégar, *Graphologie par le trait*, p. 103.
(23) Voir plus haut, pp. 21, 22.
(24) Voir plus haut, p. 46.

nous avons expliqué cette particularité graphique par l'existence d'une force agissant d'une façon continue, s'opposant aux effets de l'inertie et constamment orientée vers un centre d'intérêt défini. La forme courbe des tracés essentiels de haut en bas (des hampes, des jambages ou des pleins des lettres basses) doit alors être interprétée comme la manifestation d'une activité de niveau supérieur.

Bien que la vitesse de l'écriture ne soit pas une condition indispensable au diagnostic d'activité, il ne faut pas sous-estimer sa valeur comme expression de l'adaptation à l'action. En particulier, dans le cas du tempérament nerveux, l'écriture combinée qui est essentiellement rapide est un des signes les meilleurs de l'activité dans l'ordre intellectuel. Tout comme nous avons écarté les écritures molles, à propos du tempérament lymphatique, nous ne retenons pas non plus ici les écritures rapides et discordantes. Mais nous ne refusons pas la signification d'activité aux écritures dans lesquelles la rapidité est alliée à la sobriété et à la continuité du mouvement graphique, ce qui est un signe d'efficacité. Cette interprétation implique évidemment une conception de l'activité étendue au domaine intellectuel. E. Caille part peut-être d'une définition plus étroite lorsqu'il écrit : « De très nombreux inactifs, surtout parmi les personnes cultivées et émotives, possèdent une écriture rapide... La rapidité de l'écriture semble plutôt indiquer une conception rapide, une idéation facile..., ce qui peut être aussi bien le fait d'un actif que d'un inactif » (25).

L'expression dans le graphisme de « l'activité caractérologique » que nous préférons désigner par « l'adaptation à l'action » semble poser encore bien des questions aux graphologues et tout spécialement dans ses relations avec la vitesse de l'écriture. Une étude méthodique de cette vitesse dont nous avons déjà noté l'intérêt (26) comporterait l'analyse de ses rapports avec les propriétés constitutives du caractère.

L'*émotivité*, au sens de Heymans, Wiersma, Le Senne a déjà fait l'objet d'une étude rappelée plus haut et au cours de laquelle nous avons, en accord avec les conceptions de Klages, distingué l'émotivité de l'affectivité. L'émotivité, comme propriété de la structure du caractère, nous semble synonyme de « *sensibilité psychique* » au sens où l'on parle de sensibilité d'un appareil physique, tandis que l'affectivité concerne une énergie en jeu dans l'ordre des sentiments et non une structure congénitale. C'est bien en fait de cette sensibilité qu'il est question dans les études graphologiques que nous connaissons sur l'émotivité. Cependant les conclusions ne sont pas concordantes et nous ne pouvons pas examiner ici les causes d'ordres divers qui expliquent ces divergences. Nous nous contenterons, en ce point de notre travail, d'une première approximation : les signes de sensibilité psychique sont essentiellement ceux qui caractérisent le tempérament nerveux (pl. XIV et fig. 81 et 82) et qui sont absents dans les graphismes typiques du tempérament lymphatique (pl. XVI et fig 83). Les inégalités de toutes sortes sont donc, à première vue, des indices d'émotivité.

Le comportement des adolescentes en classe, pendant les compositions ou au moment des examens par exemple, nous montre les degrés différents d'émotivité parmi

(25) E. Caille, *La graphologie*, n° 43, p. 7.

(26) Voir plus haut, p. 23 et note 40.

celles qui attachent la même importance aux résultats scolaires. (Pour celles dont l'intérêt se porte ailleurs, activité sociale ou vie sexuelle par exemple, les événements scolaires ne sont pas un critère d'émotivité.) Les réactions auxquelles on pense généralement sont du type des troubles émotionnels, rougeur, pâleur, agitation, provoquant des défaillances de mémoire, des difficultés de concentration, de l'affolement. A ceux-ci correspondent des manifestations visibles dans l'écriture : d'abord les jeunes, filles ou garçons, qui sont sujets à « se troubler » ainsi ont, même en période calme, une écriture inégale, spécialement en grandeur (fig. 87) et tout le graphisme est notablement perturbé au moment même où ils sont dans la situation qui provoque l'émotion. Chez d'autres sujets, la sensibilité psychique observable dans les mêmes circonstances peut avoir des effets tout différents. L'activité intellectuelle (imagination, rapidité de travail) peut être stimulée. Il s'ensuit un meilleur rendement qu'en temps ordinaire. Nous voyons, dans ce cas, des écritures généralement sobres dans l'ensemble, mais présentant de multiples inégalités de direction des pleins (écriture mouvementée), de forme des traces, de pression. Au moment où cette stimulation prend toute son efficacité, l'ensemble du graphisme semble plus aisé et présente des formes plus personnelles.

Il y a cependant des cas où l'émotivité ne s'extériorise ni sous la forme de troubles, plus ou moins accompagnés de manifestations physiologiques, ni sous la forme d'une heureuse stimulation et où l'écriture présente les inégalités que nous avons notées dans les cas d'émotivité manifeste. Une plus grande attention permet de se rendre compte que c'est l'écriture qui nous renseigne le mieux. Ce cas a été considéré aussi par M. Delamain qui parle alors de « cryptémotivité » (27).

La *primarité*, au sens des caractérologues, se manifeste dans l'écriture impulsive (fig. 81 et 88). Lorsque l'impulsivité donne dans le graphisme (fig. 88) elle se voit sans conteste dans la façon d'agir, dans le langage et nous la retrouvons dans l'activité intellectuelle où la vivacité l'emporte sur la réflexion. Mais nous avons rarement des exemples où ce caractère ne soit pas associé à quelque signe opposé de retenue ou de lenteur. L'écriture est ici une image fidèle du comportement. Nous voyons ainsi des écritures dans lesquelles les lettres basses sont verticales, arrondies et constituent un ensemble régulier, même monotone, où dominent les signes de lenteur tandis que de fortes impulsions se manifestent dans les jambages et les barres de t (fig. 89), dans le surhaussement accompagné de mouvements plongeants vers le bas (m et n de la figure 90) ou regressifs (chûtre c, figure 90 et jambages figure 91). Nous avons affaire à des jeunes filles de tempérament lymphatique, habituellement calmes et à l'esprit plutôt lent, mais chez qui se font jour parfois des tendances violentes et qui semblent incontrôlées. Certaines de leurs réactions font saillie dans la monotonie de leur comportement habituel, comme les lancements impulsifs dans leur écriture.

Le plus souvent les signes de primarité sont plus discrets et c'est par comparaison avec les cas extrêmes où l'interprétation ne fait aucun doute que nous saisissons la signification des multiples gestes impulsifs enregistrés par le graphisme. A propos de l'écri-

(27) M. Delamain, *La graphologie*, n° 30, p. 14.

ture lancée, Crépieux Jamin fait une analyse détaillée des diverses localisations des lancements avec toutes les nuances d'interprétation qui sont autant d'éléments caractéristiques de la primarité. Les grands mouvements lancés visibles dans les écritures présentées dans l'*ABC de la Graphologie* (28) se voient rarement aujourd'hui et moins encore dans les écritures de jeunes filles. Les lancements d'une ampleur plus réduite que nous trouvons sont d'autant plus significatifs et nous constatons que le travail de Crépieux Jamin offre un magnifique tableau des expressions de la primarité dans le graphisme, avant les publications des caractérologues sur les propriétés constitutives du caractère.

L'impulsion se manifeste aussi, nous l'avons vu, dans l'inclinaison de l'écriture. Lorsqu'une forte inclinaison est associée à un tracé long et rectiligne du plein, les deux mouvements expriment la primarité.

La courbure des pleins est incompatible avec l'impulsion qui produit nécessairement un mouvement rectiligne. C'est un des arguments en faveur de l'hypothèse suivant laquelle, dans l'étude dynamique de l'écriture, nous proposons la courbure des tracés essentiels comme signe de *secondarité* (29). Le tracé d'un plein semblerait, *a priori*, pouvoir être précédé d'une forte impulsion à droite, que ce plein soit rectiligne ou courbe, pourvu qu'il soit exécuté d'un geste rapide. En fait si l'écriture légèrement inclinée, souvent avec une orientation variable, se voit associée aux tracés courbes (fig. 31, 46, 50, 60,61), l'écriture penchée, signe d'impulsion, ne semble pas coexister avec cette forme des pleins. Ainsi une inclinaisons modérée et la courbure des tracés de haut en bas donneraient lieu à la même interprétation de secondarité. Ces deux propriétés du graphisme se retrouvent dans l'écriture combinée. En accord avec la conception de la secondarité comme *différenciation de la structure du caractere* nous voyons dans les combinaisons plus ou moins originales du graphisme l'expression de structures personnelles plus ou moins différenciées. Ainsi, à l'impulsion nous n'opposerions pas la retenue (avec toutes ses manifestations d'inhibition) mais l'organisation.

La vitesse de l'écriture n'est pas nécessairement liée à la primarité : nous avons vu que l'impulsivité peut apparaître sur un fond d'inertie (fig. 89) et par contre certains graphismes qui n'enregistrent aucun mouvement impulsif sont rapides (fig. 60) et bien caractéristiques de secondarité. La vitesse est un facteur important d'appréciation du niveau intellectuel. Si elle n'est pas exagérée et ne conduit pas à une déformation de l'écriture, la vitesse permet d'attribuer au caractère primaire ses qualités les plus favorables de spontanéité, de vivacité (fig. 88). Nous notons dans ce cas une certaine continuité du mouvement graphique. Par contre, nous voyons des exemples où le caractere primaire semble s'exprimer par la discontinuité (fig. 92). A chaque lettre ou même à chaque jambage d'une lettre s'inscrit un nouveau départ. L'impulsivité se retrouve d'ailleurs dans cette écriture à l'occasion des accents et des barres de t et malgré la rupture continuelle du mouvement, l'ensemble de l'écrit n'est pas lent. L'expérience nous suggère que ces écritures essentiellement caractérisées par la discontinuité du mouvement, mais dont chaque élément du tracé est rapide, expriment l'aptitude à une cer-

(28) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie.*

(29) Voir plus haut, p. 47.

taine vivacité dans l'exécution d'un travail (rapidité et sûreté du calcul par exemple) mais avec un défaut possible de réflexion, d'organisation des connaissances, peu d'aptitude à la culture.

L'épaisseur du trait peut se trouver associée aussi bien à des signes de primarité (fig. 93) que la secondarité (fig. 94), dans les cas où l'écriture n'est pas rapide. Comme les variations d'orientation qui donnent les formes courbes des pleins, expriment plus d'organisation de la vie psychique personnelle que la persistance du mouvement dans une direction unique, les variations de pression, causes du relief, peuvent être considérées comme des signes de secondarité, par oppostition à la constance d'épaisseur du trait (30). Nous avons déjà examiné comment l'observation du comportement peut parfois faire confondre inertie et secondarité (31). *L'écriture permet de faire la distinction entre l'entêtement de l'inactif primaire et la persévérance d'un actif secondaire.*

La primarité semble donc se manifester dans le graphisme par les traces rectilignes, plus spécialement les lancements, avec discontinuité plus ou moins accentuée du mouvement. Son expression n'exclut ni la lenteur de l'ensemble du trace ni l'épaisseur du trait, ce qui montre alors plus d'inertie psychique. Sous ses meilleurs aspects, la primarité donne la rapidité du graphisme, dans un ensemble où subsiste une continuité suffisante du mouvement. La secondarité s'exprime dans la sobriété du trace, la courbure des pleins favorisant la continuité du mouvement. Elle est parfaitement compatible avec la vitesse. A un niveau supérieur, la secondarité se voit à l'écriture combinée aux courbes originales et en relief.

Nous avons vu une primarité bien caractérisée dans quelques graphismes de lycéennes, mais plus souvent, ses manifestations sont discrètes ce qui ne nous surprend pas et ne doit pas nous faire conclure à l'absence de primarité. En effet l'écriture enregistre les gestes qui expriment la vie psychique actuelle, or celle-ci est conditionnée par le caractère congénital mais dépend aussi des tendances et des « superstructures » acquises sous l'action du milieu et de l'éducation. Les habitudes de la vie scolaire et la discipline même des études ne sont pas favorables au déchaînement des tendances qui peut, dans d'autres milieux, manifester le caractère primaire. Quant aux signes de secondarité, il semble qu'ils apparaissent progressivement dans certains graphismes : nous ne voyons pas d'exemples où ils se trouvent aussi abondants et aussi constants que dans les écritures d'adultes. Nous n'en conclurons pas que les jeunes ont moins que les adultes le caractère secondaire. Les propriétés constitutives sont données dès la naissance, comme le chêne est dans le gland, mais elles ont à se développer et elles prennent progressivement leur efficacité (32). Cette manière de concevoir un caractère congénital est tout spécialement applicable à la secondarité si nous lui donnons la signification d'organisation, de différenciation de la structure psychique.

(30) J. DUBOUCHET, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, p. 48.
(31) J. DUBOUCHET, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 255 et suivantes.
(32) J. DUBOUCHET, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 226.

Les combinaisons des trois propriétés constitutives définissent les huit types de structure du caractère auxquels correspondent des « styles de comportement » (33). En fait, dans l'élaboration de la caractérologie, la répartition des individus en huit groupes a précédé les définitions des propriétés constitutives (activité, émotivité, primarité — secondarité) et l'établissement des formules caractérologiques (34). Ces huit structures types traduisent donc une réalité expérimentale. Dans cette partie de notre étude, nous utiliserons les abréviations des caractérologues et les noms qu'ils donnent aux huit types (35) en rappelant l'avertissement de Le Senne : « Il faut prendre soin d'oublier les associations que la pensée courante peut leur attribuer [à ces noms] et n'y voir absolument rien de plus que les formules qu'ils ont pour fonction de dénommer » (36). G. Berger insiste également sur les confusions à éviter, en particulier pour le terme « sanguin » qui ne correspond pas au tempérament de même nom, pour « amorphe » avec son sens fréquemment péjoratif, ou « nerveux » dont la signification courante est variable (37).

Nous ne voulons pas reprendre l'examen détaillé de chacun de ces types à propos des écritures d'adolescentes. Nous nous contenterons de donner des exemples illustrant les différentes combinaisons, sans qu'il s'agisse de types purs, mais seulement d'une ressemblance plus marquée avec l'un des huit modèles définis par les caractérologues. Dans la planche XX nous avons les exemples d'émotifs, E, dans la planche XXI les non émotifs nE. Nous combinons cette première propriété avec l'activité A en séparant les deux cas de prédominance de primarité P ou de secondarité S, puis avec la non-activité nA. Nous avons ainsi les types :

EAS, *Passionné*, figure 95 où nous retrouvons bien les signes graphiques des trois propriétés constitutives. Nous en avons un autre exemple déjà analysé (fig. 60).

EAP, *Colérique*, figure 96 et plus haut un graphisme bien caractéristique, figure 88 déjà pris comme exemple de primarité.

EnAS, *Sentimental*, figure 97 où nous pouvons noter de plus l'emploi de majuscules à la place de minuscules, expression d'un esprit romanesque, des signes d'orgueil, t dans le spécimen *a*, L dans *b* et encore le caractère lacunaire de l'écriture 97 *b*, marque de réserve.

EnAP, *Nerveux*, figure 98. Le caractère primaire dans *a* et *b* se manifeste par l'impulsivité visible aux lancements des barres de t, au surhaussement du j (*a*) du g et du p (*b*). Le spécimen *c* montre bien les caractères de EnA, la primarité serait plus discutable, cependant il y a bien une certaine impulsivité plus discrète visible à la liaison filiforme et l'écriture n'a pas l'ampleur, la richesse des formes que nous voyons dans les deux exemples de la figure 97 et que nous rattachons à la secondarité.

nEAS, *Flegmatique*, figure 99. Le spécimen *a*, par son homogénéité, par l'absence de saillies ou d'ornements quelconques exprime bien le caractère flegmatique, tel qu'il

(33) R. Mucchielli, *La caractérologie à l'âge scientifique*, Neuchâtel, Éditions du Griffon, Paris, diffusion Dunod, 1961, p. 201 et 202.

(34) Le Senne, *Traité de caractérologie*, p. 54 et 55.

(35) *Ibid.*, p. 130.

(36) *Ibid.*, p. 131.

(37) G. Berger, *Traité pratique d'analyse du caractère*, p. 30.

se manifeste dans tout le comportement de la jeune fille. Les specimens *a* et *b* illustrent un cas de « cryptémotivité » où le comportement habituellement flegmatique est en accord avec l'écriture *b* mais cache en réalité une forte émotivité décelable dans *a*.

nEAP, *Sanguin*, figure 100. Quelques jeunes filles se rapprochent du type sanguin au sens des caractérologues, mais moins nettement nous semble-t-il que pour les types précédents et les exemples sont plus rares.

nEnAS, *Apathique*, figure 101. L'existence de ce type est contestée par R. Mucchielli (38). Il nous semble cependant que nous en voyons l'expression dans les écritures de certaines adolescentes et que nous le trouvons bien dans leur comportement habituel, tout au moins comme cas limite, au même titre que les autres. En fait il n'y a pas d'écriture dépourvue de marques d'émotivité à quelque degré et la secondarité n'est pas ici sous ses aspects les plus caractéristiques — ce qui rapprocherait du type sentimental ou de l'amorphe.

nEnAP, *Amorphe*, figure 102. Les frontières sont d'autant plus imprécises que la même personne peut se montrer apathique ou amorphe suivant le domaine de vie considéré et nous avons déjà vu que l'émotivité est parfois cachée et que l'activité peut être réelle, sans attirer beaucoup l'attention, lorsqu'elle est associée à la lenteur. Pourtant, avec toutes ces réserves, le type « amorphe » nous paraît intéressant à considérer et décelable par l'analyse graphique.

Nous avons déjà envisagé l'introversion et l'extraversion dans l'étude des tendances symbolisées par la gauche et par la droite, c'est-à-dire dans une conception dynamique de la vie psychique et nous avons constaté que le geste graphique se prête bien à l'expression de ces tendances. Bien que les attitudes définies par Jung comme introversion et extraversion soient des propriétés congénitales (39), des structures, aussi bien que celles de la caractérologie, et non elles-mêmes des tendances, c'est bien par celles-ci qu'elles se manifestent dans le comportement. Les expressions de l'introextraversion dans le graphisme ont été mises en lumière par Anna Teillard : « *L'écriture du type extraverti* est caractérisée, dans tous ses degrés, par une *tendance à l'expansion*, donc par son ampleur, son mouvement centrifuge, sa tendance vers la droite, ses prolongements vers le haut et vers le bas.

« Par contre, *l'écriture du type introverti*, est, dans son ensemble, plus ramassée, *plus concentrée, elle demande moins d'espace* » (40). L'avantage de la graphologie n'est pas d'attribuer un type, mais plutôt d'analyser, dans chaque cas individuel, les diverses manifestations des deux attitudes opposées (41) et d'aller au-delà des apparences. Ainsi nous pouvons retrouver dans une écriture renversée l'expression de la réserve, de la timidité que nous observons dans la réalité, mais si l'écriture est en même temps élargie, ample, nous découvrons des possibilités d'extraversion et d'épanouissement (fig. 55).

(38) R. Mucchielli, *La caractérologie à l'âge scientifique*, p. 233.

(39) J. Dubouchet, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 264.

(40) A. Teillard, *L'âme et l'écriture*, p. 43 à 53.

(41) Voir plus haut, p. 34.

Par contre, sous l'exubérance du comportement, nous pouvons déceler, grâce à l'écriture, l'orientation vers la vie intérieure (fig. 95) ou, dans d'autres cas, le caractère secret ou sournoisement opposant.

Ania Teillard a également dégagé les signes graphiques caractéristiques des fonctions définies par Jung. Nous les trouvons bien dans les écritures d'adolescentes. Lorsque l'une des fonctions est nettement prépondérante, nous avons le type correspondant à nuancer suivant qu'il se manifeste dans une attitude générale d'introversion ou d'extraversion et suivant la nature de la fonction secondaire.

Le type *Pensée* de Jung, figure 103, s'exprime par l'écriture petite, sobre, combinée, arrondie. Le spécimen *a* est un exemple de « pensée introvertie »; *b* montre une certaine extraversion et la participation de la fonction sensation; dans *c* nous voyons une pensée introvertie et plus intuitive.

Le type *Sentiment* figure 104 extraverti (*a* et *b*) ou introverti (*c*) se présente sous une forme plutôt atténuée dans les écritures de lycéennes. Pour A. Teillard, il s'exprime par l'écriture grande, dilatée, régulièrement inclinée, en guirlande ou guirlande anguleuse.

Le type *Sensation* figure 105 est visible au trait épais, aux jambages prédominants, à l'écriture compacte, parfois légèrement artificielle et stylisée (*d*). Aux signes donnés par A. Teillard, nous ajouterons la place des points et accents qui sont généralement bas, même lorsque les lignes sont espacées.

Équilibre des fonctions. Dans beaucoup de cas et particulièrement dans les plus favorables, il est difficile de voir une fonction dominante figure 106. Autant il est intéressant, en pratique, de repérer rapidement les formes typiques quand elles sont bien affirmées, autant il serait vain de chercher à classer tout graphisme d'après les critères d'une typologie unique adoptée *a priori*.

Toute notre étude développe et confirme l'idée de la grande diversité des écritures d'adolescentes. Il y a toujours cependant le substratum commun qui fait de l'écriture un moyen de communication intelligible. Quelle que soit l'originalité d'un graphisme ou, moins heureusement, quel que soit son degré d'incorrection dû à la maladresse ou à la négligence, il doit toujours respecter un minimum de règles concernant les formes, les liaisons et l'espacement des lettres ou des mots. C'est ce qui le distingue d'un gribouillis ou d'un dessin libre. Notre attention est surtout retenue par les différences car ce qui est commun nous paraît normal et c'est toujours ce qui s'écarte du modèle ou de la moyenne que nous interprétons en pratique. Par là même nous semblons exclure *a priori* ce qui pourrait être l'expression d'une « *personnalité de base* », au sens de Ralph Linton (42). En effet, nous pensons que c'est seulement par des comparaisons méthodiques avec les graphismes en usage dans des sociétés de culture très différente, éloignées dans

(42) Ralph Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, traduit par Andrée Lyotard, Dunod, Paris, 1959, p. 114.

le temps ou dans l'espace, que l'étude d'une correspondance entre la « personnalité de base » et le graphisme pourrait être abordée.

Quant aux structures plus particulières, acquises sous l'action du milieu, leur existence est admise par les caractérologues, principalement par G. Berger, sous le nom de « personnage » social et par Jung qui parle dans le même sens de la « persona » (43). C'est dans l'étude du fondement culturel de la personnalité de Ralph Linton que nous trouvons le plus grand nombre de types de *structures acquises*, englobant les exemples précédents et situées nettement par rapport à la structure de la personnalité de base : « Que les normes de la personnalité varient d'une société à l'autre, on n'en peut douter pour peu qu'on ait l'expérience d'autres sociétés que la sienne propre... la seule question qui se pose à ce sujet, c'est s'il convient de penser qu'une société donnée admet une seule norme de personnalité, ou au contraire une série de normes différentes dont chacune serait associée à un groupe qui possèderait un statut particulier dans la société » (44)... « il existe dans toute société des configurations de réponses supplémentaires (*additional*) qui sont liées à certains groupes socialement délimités au sein de la société : c'est ainsi que des configurations différentes caractérisent presque toujours les hommes et les femmes, les adolescents et les adultes, etc. Dans une société hiérarchisée on peut observer des différences semblables dans les réponses caractéristiques des individus appartenant à des niveaux sociaux différents : nobles, bourgeois, esclaves. Ces configurations de réponses liées au statut peuvent être nommées *Personnalité statutaires* (Status personalities) » (45).

Nous avons déjà noté (46) dans les résultats de l'étude statistique qu'une certaine écriture-type pourrait être définie par la réunion de quelques signes importants bien caractérisés : verticalité, dilatation du tracé, prédominance du haut... Mais cet ensemble ne se trouve que dans 60 % des cas, ce qui nous paraît exclure l'existence d'un graphisme caractéristique du « statut lycéenne du second cycle de l'enseignement secondaire ». De plus l'écriture verticale arrondie, peu dextrogyre nous semble nettement liée à la présence d'une notable composante lymphatique de tempérament, ce qui contribue encore à exclure la relation entre ce type graphique fréquent et le « statut » lié à la situation. Nous avons seulement remarqué la *sobriété relative de l'écriture* si nous la comparons à celles d'adultes peu intellectuels ou de jeunes filles d'autres milieux ayant le même tempérament dominant (sanguin, par exemple dont les mouvements sont contenus pages 75 et 77, planche XV), le même type caractérologique (la primarité se manifeste avec plus de discrétion page 82) ou la même fonction principale (le type sentiment ne s'exprime pas par une écriture aussi grande, page 87 figure 104).

Nous voyons ainsi des nuances plutôt qu'un graphisme typique, mais cela ne signifie pas forcément que la « personnalité statutaire » correspondante n'existe pas. Nous supposons que l'écriture ne manifeste pas essentiellement le personnage, mais exprime surtout ce qui est plus intime, tempérament, caractère congénital, dispositions individuelles.

---

(43) J. Dubouchet, *Essai de formalisation de la psychologie*, p. 291.
(44) R. Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, p. 114.
(45) *Ibid.*, p. 115.
(46) Voir plus haut, p. 68.

Au-delà des tendances et des différents types de structures le graphisme permet de déceler la *valeur personnelle :* l'harmonie de Crépieux-Jamin, le « formniveau » de Klages, la « qualité existentielle » de Pulver sont des aspects divers sous lesquels cette valeur est saisie par les graphologues. Ce sont surtout les qualités intellectuelles et morales que retient Crépieux-Jamin et l'impression générale de supériorité ou d'infériorité qui se dégage du graphisme influe sur les interprétations de tous les signes particuliers. Klages oppose plutôt la vie à l'automatisme, le plus haut niveau, pour lui, n'exige pas l'harmonie, mais le rythme de l'écriture, la vigueur du tracé et la chaleur du trait. C'est aussi dans la répartition des masses graphiques et des blancs que Pulver saisit la qualité existentielle : « ... il s'agit de la richesse intérieure, de la plénitude organisée, de la quantité et de la qualité des tensions dans une individualité » (47). Ces appréciations d'un niveau général sont difficiles à définir et ne peuvent pas être l'objet de règles abstraites. On peut seulement montrer des exemples, comme le fait Klages tout au long de son exposé sur le formniveau.

Il y a deux temps privilégiés où cette impression globale joue un rôle important : dès le premier regard sur un graphisme et à la fin du travail d'analyse. L'impression initiale risque d'être subjective et elle est parfois faussée par quelques aspects frappants de l'écriture ou au contraire par une apparence de banalité. L'étude méthodique peut confirmer une première idée favorable (la figure 60 est un exemple de ce cas) ou modifier l'importance relative des traits qui ont d'abord retenu l'attention. Dans l'écriture 55, sinistrogyre, très renversée, l'analyse fait ressortir l'importance des caractères positifs de dilatation et les nuances qui conduisent à une appréciation de niveau plus favorable.

Dans tous les cas, après l'analyse du graphisme, il ne suffit pas de juxtaposer les multiples résultats particuliers, de les dénombrer, de les classer. La synthèse finale, tenant compte de l'aspect total de l'écriture, dépasse l'ensemble de tous les renseignements tirés successivement de l'étude méthodique, elle unit ces éléments séparés, parfois contradictoires, et elle donne à la fois une idée du niveau général et de l'originalité du graphisme.

L'écriture considérée dans sa totalité peut être comparée à la « Forme », au sens de la Gestalttheorie (48). Elle est plus que la somme des éléments qui la composent, elle a un caractère original, unique, qui peut être perçu d'une manière plus ou moins vive, suivant la sensibilité de l'observateur. Telle qu'elle apparaît avant toute analyse, elle fournit une première connaissance spontanée et, pourrait-on dire, naïve du scripteur. Lorsque nous avons analysé et interprété une écriture, elle devient pour nous ce que les gestaltistes pourraient appeler « une Forme d'une forte prégnance » : elle contient l'expression des tendances, de l'énergie psychique et des types de structure de la jeune fille. Cette Forme n'est pas un ensemble de tracés figés, mais, grâce à l'étude dynamique du graphisme qui nous fait rapporter chaque geste à sa fonction et à sa signification symbolique, c'est une Forme animée et elle représente pour nous, d'une manière vivante, le psychisme de la jeune fille.

---

(47) PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 35.

(48) P. GUILLAUME, *La psychologie de la forme*, Paris, Flammarion, 1937, p. 21.

Chapitre V

QUELQUES ASPECTS DES APPLICATIONS PÉDAGOGIQUES DANS LA CLASSE

Remarques préalables.

Même dans les cas les plus favorables à l'application de la graphologie, lorsque les signes apparaissent nettement et lorsque l'interprétation n'offre pas de difficulté, nous considérons toujours comme hypothétiques les renseignements fournis par l'écriture. A plus forte raison si l'interprétation est susceptible de s'orienter dans des voies différentes nous ne portons aucun jugement tranchant et définitif, mais nous attendons toujours le contrôle de l'expérience. Nous suivons aussi le conseil de Crépieux-Jamin : « L'absence d'un signe ne confère nullement la qualité opposée à celle que le signe exprimerait » (1). A toutes les mesures de prudence d'ordre purement graphologique nous ajoutons la plus grande discrétion. En règle générale, nous ne montrons à personne nos analyses d'écritures d'élèves. D'abord, au début de l'année scolaire, nous considérons que rien ne doit être communiqué de nos suppositions fondées sur la graphologie. Plus tard seulement, après confirmation par l'observation de l'élève, nous faisons part de nos conclusions lorsque nous estimons que c'est utile, comme nous en verrons des exemples. Ces réserves faites, nous pensons, avec Gaston Bachelard, qu'on ne gagne rien « à dénoncer sans cesse le caractère hypothétique des hypothèses » (2) de même que le caractère incomplet et partiel de chaque étage de l'analyse et nous admettons, dans la suite de cet exposé, que ces remarques sont toujours sous-entendues.

Nous avons insisté sur le recours indispensable à l'expérience, qu'il s'agisse de notions générales de graphologie ou d'applications à des cas individuels. C'est ainsi que chaque fin d'année scolaire est pour nous une invitation à faire le bilan de l'aide que la graphologie nous a apportée dans notre travail professionnel. Nous constatons des lacunes dans ce qui aurait pu être fait et nous apercevons des possibilités bien plus

(1) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 32.

(2) G. Bachelard, *Le matérialisme rationnel*, Paris, P.U.F., 1953, p. 122.

grandes à la fois d'utilisation de la graphologie dans l'intérêt des élèves et de progrès de cette science ou de l'art de l'appliquer.

Au cours de toute l'année scolaire, l'écriture de chacune de nos élèves nous est devenue familière en même temps que le visage de la jeune fille, tout son aspect physique, son attitude, son comportement. Les qualités manifestées par son travail scolaire sont, pour nous, constamment associées à la vue de son écriture. C'est ainsi que les impressions du début de l'année, notées avant même d'avoir fait correspondre dans notre mémoire le visage et le nom de l'élève, ce premier portrait se trouve spontanément confronté à toutes les observations et appréciations concernant les aptitudes intellectuelles, le caractère, l'équilibre psychique de chacune : les suggestions de l'écriture nous ont posé des questions tandis qu'inversement nos observations directes nous ont fait interroger l'écriture. Cela demande un peu de temps et beaucoup d'attention. Nous estimons le bilan positif, c'est évident, autrement nous n'aurions pas persévéré dans cette étude des écritures de nos éléves et de la graphologie en général pendant de nombreuses années. Nous essaierons de montrer quelques résultats, mais par discrétion, nous ne pouvons rapporter aucune étude complète de cas individuel.

Analyse des qualités intellectuelles. Généralités.

Dès le début de l'année scolaire nous remarquons des écritures qui dénotent de belles qualités intellectuelles (fig. 4, 5, 7, 12, 35 *b*, 49, 50 *a*, 60, 95, 97 *a*, 103, 106, 107, 108) : *écritures sobres*, *simplifiées*, *combinées*, *nuancées*. Nous les retenons aussitôt et depuis de nombreuses années nous n'avons pas eu à revenir sur l'appréciation portée ainsi sur l'intelligence des adolescentes. Ces critères graphologiques sont décrits par Crépieux-Jamin à propos de l'écriture combinée et ils sont à la fois illustrés et justifiés par les reproductions d'écritures d'hommes célèbres (3). Les traits communs ainsi dégagés constituent des propriétés fondamentales qui ne dépendent pas des particularités d'une époque ou d'une profession, c'est pourquoi nous pouvons les appliquer aux graphismes des adolescentes d'aujourd'hui. Les mêmes signes sont retenus par le docteur Carton dans son étude pratique des caractères (4). A l'opposé, les écritures exagérées, compliquées, inorganisées ou automatiques sont des indices de médiocrité intellectuelle.

Quelques précautions doivent être prises dans l'utilisation de ces critères. Crépieux-Jamin nous a bien mis en garde contre les « combinaisons recherchées qui ne valent que par leur étrangeté ». Nous ne pensons pas qu'il y ait chez les jeunes filles des écritures « fabriquées » intentionnellement, comme on en trouve chez certains graphologues dont l'écriture présente des signes extraordinaires de vitesse et des liaisons excessives. Il faut plus d'attention pour découvrir le caractère artificiel de ces fausses marques d'intelligence. Mais ce que nous trouvons, chez les adolescentes, ce sont des imitations plus ou moins conscientes de graphismes qui leur plaisent ou, plus souvent, de graphismes de compagnes ou de professeurs qui suscitent leur admiration. L'imitation n'est parfois qu'une étape et il ne faut pas se hâter de juger sévèrement

(3) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 56 à 63.

(4) Dr P. Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 131, 132, 196, 239.

le caractère artificiel de l'écriture chez une adolescente. D'autres graphismes évoluent en se compliquant et deviennent une caricature du modèle qui les a inspirés, il s'agit bien alors de médiocrité. L'écriture est aussi, parfois, représentative du milieu et offre des formes harmonieuses, sobres, des signes de culture qui sont la reproduction de graphismes familiers : ces qualités de l'écriture ne sont pas dépourvues de valeur, car l'effet du milieu pourrait être tout opposé, mais elles ne doivent pas être interprétées comme des créations personnelles et elles supposent alors plus de qualités de caractère que d'intelligence.

Nous pouvons illustrer ce genre de situation par une expérience personnelle, expérience de débutant en graphologie. Au commencement d'une année scolaire, dans une classe de seconde, nous avions remarqué une écriture aux formes particulièrement sobres et gracieuses et qui frappait surtout par l'ordonnance harmonieuse de l'ensemble : les marges régulières à gauche, en retrait de la marge du papier écolier, et à droite où il n'y en a pas en général, les alinéas, tout le système des blancs répartis entre les masses graphiques, le tout donnant l'impression d'un poème disposé avec goût sur la feuille blanche. Nous attendions une jeune fille à l'intelligence claire et probablement originale. A notre grande déception, nous avons vu une adolescente lymphatique, lente et, ce qui était plus grave, nous avons dû constater qu'elle comprenait difficilement ou de travers, et qu'elle avait la plus grande difficulté à s'exprimer exactement. Elle faisait d'ailleurs preuve de beaucoup d'application et de bonne volonté et il faut dire qu'au cours de l'année elle est arrivée à fixer un minimum de connaissances qui ont paru assimilées. Elle a quitté le lycée après cette classe de seconde. C'est un des cas où la graphologie est mise en question. Nous avons bientôt trouvé une explication de ces qualités du graphisme. Le père de la jeune fille était typographe. Nous avons pensé qu'elle avait dû être habituée à voir des textes bien disposés, l'écriture de son père manifestait sans doute (comme nous l'avons remarqué chez d'autres typographes) du goût pour les formes des lettres et l'ordonnance de l'écrit et la jeune fille avait été d'autant plus aisément influencée qu'elle manquait elle-même de dynamisme et d'originalité.

Cette explication ne résolvait pas le problème au point de vue du crédit à faire à la graphologie. En réalité, un examen de l'écriture, non plus considérée dans son aspect statique, mais au point de vue du geste aurait conduit à des conclusions plus justes. L'écriture était posée et si l'on essayait de suivre le mouvement enregistré par ce tracé, selon le conseil de Crépieux-Jamin, on notait le défaut de continuité d'une lettre à la suivante. De plus, elle était d'une régularité excessive, ce qui ne frappait pas au premier abord car les formes courbes, variées et bien agencées évitaient l'impression de monotonie de l'écriture calligraphique. Ainsi, envisagée au point de vue du geste expressif, cette écriture ne pouvait pas manifester des qualités intellectuelles originales et même, en dépit de l'impression agréable due à son aspect global, elle décelait la médiocrité de la vie intellectuelle. Dans des conditions semblables, les signes de clarté, de dilatation de l'écriture, d'homogénéité sont cependant à retenir pour l'étude du caractère.

Un autre écueil est à éviter dans l'utilisation du caractère de sobriété de l'écriture comme critère d'intelligence. Ou bien il faut prendre le qualificatif « sobre » dans un sens très large, excluant les enjolivements surajoutés, mais compatible avec de grands mouvements et des variations qui sortent des limites des « petites inégalités », ou bien,

si l'on conserve à « sobre » un sens plus strict il ne faut pas considérer ce caractère comme essentiel dans les critères de l'intelligence. C'est ce que nous fait déjà remarquer Crépieux-Jamin. On sait l'importance qu'il accorde à l'harmonie de l'écriture et sa définition comporte le caractère de sobriété. La mesure, comme la clarté, est toujours pour lui un signe de supériorité, dans tous les domaines. Or voici en quels termes il parle de l'écriture de Beethoven « écriture harmonieuse, simple, simplifiée, limpide, aisée, dégagée, ferme, résolue, semi-anguleuse, *toujours très mouvementée sans cesser d'être noble en ses mouvements*... Chez Beethoven, l'harmonie se manifeste supérieurement avec la dominance d'une imagination et d'une sensibilité brillantes, véhémentes... » (5).

Ainsi des écritures simples, combinées mais en même temps inégales et mouvementées manifestent les qualités intellectuelles fondamentales. Ici, également c'est le mouvement adapté à la progression du tracé, sans nuire à la clarté, qui s'inscrit, selon l'expression de Crépieux-Jamin, « dans des formes plus ou moins liées et simplifiées et qui s'agencent bien » (6). Cela n'implique ni la réduction des dimensions, ni la régularité d'inclinaison (fig. 108). « L'enchaînement des mouvements, dit encore Crépieux-Jamin, fournit au scripteur une multitude d'occasions de montrer son *aptitude à choisir et à varier* » (7). Le docteur Carton relève les mêmes signes manifestant l'intelligence dans l'écriture de G. Clemenceau (8).

C'est donc essentiellement la suite des gestes scripteurs capables d'assurer la correction et la clarté du graphisme avec le plus de rapidité, de continuité, d'aisance, avec l'adaptation la plus nuancée, qui est le critère de l'intelligence. Dans sa forme la plus caractéristique, chez l'adulte qui a atteint la plénitude et l'équilibre de son intelligence, ce mouvement s'inscrit dans l'écriture combinée telle que la décrit et l'explique Crépieux-Jamin. La rareté de l'écriture pleinement combinée chez les adolescentes ne nous empêche pas d'utiliser ce critère car nous reconnaissons le même mouvement continu et adapté, le mouvement qui fait l'écriture combinée, même lorsqu'il ne s'inscrit pas totalement dans le tracé. C'est en tenant compte de ce dynamisme enregistré par l'écriture que nous ne pouvons pas nous tromper en attribuant positivement les qualités intellectuelles d'après le graphisme.

Crépieux-Jamin et le docteur Carton ne se contentent pas de décrire les formes et d'énumérer les espèces graphiques qui sont reconnues empiriquement comme signes d'intelligence. Ils expliquent les mouvements générateurs de ces formes par la souplesse d'adaptation et la continuité, ce qui implique la prévision du tracé à venir, une adaptation non point seulement aux circonstances proches et actuelles, mais une insertion dans un ensemble plus vaste, tantôt un raccourci et tantôt un détour qui facilitent le mouvement suivant. C'est ce que nous voyons dans les déformations déjà signalées de l'écriture progressive, à propos des jambages par exemple, ou dans la liaison du « d » avec la lettre suivante. Il est remarquable que ces auteurs partant de la définition de l'intelligence « faculté », selon les conceptions psychologiques classiques, découvrent,

---

(5) Crépieux-Jamin, *ABC de la graphologie*, p. 89, 91 et figure p. 92, c'est nous qui soulignons.

(6) *Ibid.*, p. 57.

(7) *Ibid.*, p. 57. C'est nous qui soulignons.

(8) Dr P. Carton, *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, p. 197.

à travers leur expérience graphologique, les conceptions de la psychologie moderne. Ils s'expriment avec les mêmes termes que J. Piaget qui définit l'intelligence comme « *l'adaptation mentale* la plus poussée, c'est-à-dire l'instrument indispensable des échanges entre le sujet et l'univers, lorsque leurs circuits dépassent les contacts immédiats et momentanés pour atteindre les relations étendues et stables » (9). Cette conception de l'adaptation est dominée par l'idée d'équilibre et de mobilité à la fois, ce qui s'exprime bien dans l'équilibre des proportions et le dynamisme de l'écriture combinée. « Seule l'intelligence, dit J. Piaget, capable de tous les détours et de tous les retours par l'action et par la pensée, tend à l'équilibre total, en visant à assimiler l'ensemble du réel et à y accommoder l'action, qu'elle délivre de son assujettissement au *hic* et au *nunc* initiaux » (10).

Après l'adaptation, J. Piaget insiste sur le caractère de *continuité* des « opérations mentales » qui constituent l'activité propre de l'intelligence : « La nature spécifique des opérations, comparées aux actions empiriques, tient au contraire au fait qu'elles n'existent jamais à l'état discontinu » (11).

S'il est satisfaisant de constater la convergence entre les conceptions modernes de l'intelligence et les idées qui ont leur source dans l'expérience graphologique, il n'y a pas lieu de construire un ensemble de règles d'interprétation de l'écriture fondé sur un système psychologique. Ce serait une schématisation prématurée. J. Piaget nous en avertit lui-même, à propos de la psychologie de l'intelligence; « une axiomatique ne peut prétendre ni à fonder ni surtout à remplacer la science expérimentale correspondante, c'est-à-dire portant sur le secteur de réalité dont l'axiomatique constitue le schéma » (12). La graphologie est fondée sur une expérience immédiate de l'écriture et nous pouvons envisager son axiomatisation sans lier le sort de son développement à quelque théorie psychologique particulière. Nous considérons d'ailleurs que le meilleur argument en faveur des critères d'intelligence ou de médiocrité intellectuelle utilisés vient de la confirmation du diagnostic par les faits, dans l'application à des cas très nombreux.

Aptitude a l'abstraction — Caractère concret de l'intelligence.

Nous revenons cependant à l'idée essentielle que les signes positifs permettent seuls de conclure. Cette réserve aussi est en accord avec notre expérience. Nous ne doutons pas de la signification des écritures combinées authentiques, mais nous pouvons aussi trouver autant d'intelligence chez les jeunes filles dont l'écriture est moins belle aux yeux du graphologue, tout spécialement parmi celles qui ont un aspect puéril. Aussi ne cherchons-nous pas à évaluer systématiquement un niveau d'intelligence, mais plutôt à découvrir en chacune le type et les particularités qui la caractérisent.

(9) J. Piaget, *La psychologie de l'intelligence*, Paris, Colin, 1947, 7e édition, 1964, p. 12.
(10) *Ibid.*, p. 15.
(11) *Ibid.*, p. 46.
(12) *Ibid.*, p. 138.

C'est ainsi que l'écriture met en évidence *l'aptitude à l'abstraction* par un ensemble de signes : trait mince, simplification des formes, prédominance des prolongements vers le haut, parfois petitesse du corps des lettres (fig. 109 et 110). Au contraire, le *caractère concret de l'intelligence* se montre surtout dans le trait nourri, ou à plus forte raison épais, parfois dans l'écriture prolongée vers le bas ou gonflée. D'autres signes confirment ce goût du concret : des soulignements de couleur, des dessins réalistes non obligatoires illustrant les devoirs (ainsi, dans un problème de physique sur le plan incliné, une élève qui a l'esprit particulièrement concret dessine une petite automobile à laquelle rien ne manque, là où l'on attend un point d'application des vecteurs représentant les diverses forces).

Les différences sont très nettes en seconde. Nous avons souvent fait cette expérience, dans le cadre même de notre travail normal : nous réalisons devant les élèves une réaction chimique simple au cours de laquelle il y a lieu de faire tout un ensemble de remarques sur la couleur, le bruit, les mouvements (par exemple l'action du sodium sur l'eau, en présence de phtaléine) et nous donnons de plus des explications d'ordre général, même un début de théorie abstraite sur la matière à l'échelle atomique. Nous demandons aux élèves un compte rendu immédiat, en temps limité. Rares sont les élèves qui arrivent à décrire et à interpréter l'expérience de façon équilibrée et complète. Certaines font des récits fantaisistes et transforment l'explication de manière imprévue, ou bien retiennent surtout des détails étrangers à l'expérience elle-même; dans la majorité des cas, le compte rendu est exact mais il y a une nette prédominance soit du récit concret soit, au contraire, de l'interprétation théorique et ce choix correspond aux caractéristiques de l'écriture. Cette petite expérience psycho-graphologique étant faite vers le début de l'année, son résultat s'est toujours trouvé confirmé dans la suite. Dans les cas extrêmes, nous voyons des élèves qui manquent d'esprit d'observation et qui manifestent peu de goût pour les travaux pratiques, elles retiennent mieux les schémas faits au tableau que les expériences réalisées sous leurs yeux, elles commencent leurs rédactions de « questions de cours » par des généralités, etc.; à l'opposé, nous avons dans certaines classes des élèves qui ne s'intéressent qu'à l'aspect pittoresque des expériences, elles préfèrent la chimie à la physique et se souviennent surtout de ce qu'elles ont vu ou manipulé elles-mêmes.

L'intérêt de ces constatations, pour l'étude de l'intelligence, se trouve confirmé par l'importance que divers auteurs attachent à la distinction de ces deux orientations, vers l'abstrait ou vers le concret. Klages présente comme fait d'expérience la différence d'aptitude à manier les idées abstraites ou les idées concrètes et il rattache ces deux dispositions inverses à la structure même du caractère (13). L'école de caractérologie néerlando-française introduit cette distinction à propos des « propriétés constitutives de l'intelligence ». Le Senne étudie surtout la « capacité de réflexion analytique » (14) ou intelligence analytique qui peut être elle-même nuancée suivant la prédominance de la recherche de l'identique ou de la sensibilité aux différences.

(13) L. Klages, *Les principes de la caractérologie*, p. 77.

(14) R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, p. 144.

Ces deux tendances se manifestent aussi dans le graphisme : les signes d'aptitude à l'abstraction que nous avons déjà relevés peuvent se trouver dans une écriture homogène, régulière et dans les cas extrêmes monotone ou dans une écriture très inégale jusqu'à manquer parfois de lisibilité. L'interprétation de ces deux aspects du graphisme, en accord avec notre expérience, nous est fournie par le texte même de Le Senne : « La prédominance de la première [la recherche de l'identique] sur la seconde fait des esprits logiques, spéculatifs, explicatifs, systématisant par des principes, des esprits aptes à dégager des essences, à voir l'important, à saisir les grandes lignes des choses et de l'action, par conséquent des esprits intellectuellement plus forts que fins ; la prédominance opposée doit faire au contraire des esprits affinés, pluralistes, choqués par l'assimilation d'objets que des différences plus ou moins délicates distinguent » (15). Un équilibre entre les deux tendances, à l'exclusion de toute exagération, se voit aussi dans certains graphismes et nous pourrons emprunter l'interprétation à Le Senne : « Mais des esprits peuvent disposer des deux tendances : ils restent alors systématiques par la découverte des principes et des lois qui constituent la structure identique des choses, mais, à cause de l'aptitude à la différenciation, ils évitent l'inconvénient grave des systèmes pauvres, dont l'effet est de désadapter, par rapport au réel, l'action de ceux qui s'y fient sans les assouplir c'est-à-dire sans souci des différences ».

R. Mucchielli accorde la même attention aux deux formes d'intelligence qu'il décrit et oppose, sous les noms d'« intelligence abstraite » et « intelligence concrète » (16).

Cette distinction se trouve encore chez Jung. Le caractère concret de l'intelligence est une qualité essentielle du type « Sensation » (fig. 105) et du type « Pensée extraverti » avec la fonction « Sensation » comme fonction secondaire (fig. 103 *b*), tandis que les dispositions naturelles à l'abstraction appartiennent plutôt au type « Pensée introvertie » (fig. 103 *a*).

Aptitude au raisonnement — Intuition.

La classification de Jung n'est pas fondée sur des propriétés concernant l'intelligence, mais bien sur la vie psychique tout entière, aussi n'y a-t-il pas coïncidence entre ses catégories – qui sont les combinaisons des attitudes, introvertie ou extravertie, et des fonctions, pensée, sentiment, sensation, intuition — et les catégories utilisées par les caractérologues dans leur étude de la vie intellectuelle. Il serait pourtant regrettable de ne pas tenir compte de ses multiples observations sur ce sujet. Ainsi, dans sa description des manifestations propres au type « Sentiment », Jung fait remarquer le caractère cohérent et logique de la pensée, ce qui justifie la place de la fonction « Sentiment » dans les fonctions rationnelles. Mais si l'enchaînement est logique, les prémisses du raisonnement ont été l'objet d'un choix inconscient qui doit conduire à des conclusions en accord avec le sentiment. On peut donc craindre un manque d'objectivité, d'ailleurs involontaire, qui ne se manifeste que dans les occasions où un intérêt affectif est en jeu. Dans ce cas, la pensée a, selon Jung, un caractère « archaïque » ou « infantile », elle subit

(15) R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, p. 117.

(16) R. Mucchielli, *La caractérologie à l'âge scientifique*, p. 151 à 154.

une orientation *a priori* au mépris de toute objectivité. Pratiquement, lorsque nous voyons, d'après le graphisme, une prédominance du type « Sentiment » (fig. 104), nous pouvons nous attendre à de grandes inégalités de valeur scientifique dans l'activité intellectuelle : objectivité de la perception, logique du raisonnement, jugement sûr lorsqu'aucun sentiment personnel n'est en jeu et, par contre, déformations étonnantes lorsqu'un choix d'ordre affectif domine la vie psychique, momentanément, ou de façon durable.

A l'aptitude au raisonnement qui peut être associée aussi bien à un type « Sentiment » qu'à un type « Pensée », suivant les observations de Jung, s'oppose une disposition naturelle à saisir d'emblée les réalités physiques ou psychiques, avec une impression de certitude immédiate, sans éprouver le besoin de recourir à des preuves ou à des raisonnements. Cette forme d'activité considérée par Jung comme une fonction spéciale, la fonction « Intuition » qu'il oppose à la « Sensation », est en réalité compatible aussi bien avec une place privilégiée de la pensée ou du sentiment ou de la sensation. La catégorie à laquelle nous pouvons l'opposer, dans l'analyse des modes de connaissance, est celle du raisonnement. Concrètement, dans l'activité psychique observable, les deux actes sont accomplis tour à tour. C'est dans le cas où se manifeste une prédominance marquée de l'une de ces fonctions que nous pouvons essayer de déceler les signes graphiques correspondants.

La graphologie à ses débuts, avec l'abbé Michon, attribuait automatiquement l'aptitude au raisonnement à l'écriture liée et l'intuition à l'écriture juxtaposée. Cette interprétation trop simplifiée a été abandonnée. Il reste cependant une part de vérité dans cette manière de voir et nous trouvons là des indications utiles, moyennant des précisions supplémentaires dans l'observation de l'écriture, et avec des nuances tenant compte du milieu graphique. Nous ne pouvons pas rendre compte ici des nombreuses discussions provoquées par cette question, mais nous apportons simplement ce que nous avons observé et contrôlé dans notre étude des écritures d'adolescentes, avec quelques réflexions faites par des graphologues et vérifiées dans le cadre de notre expérience.

L'écriture liée est caractérisée par comparaison avec le degré de liaison des écritures calligraphiques — le script mis à part. Suivant la règle, les lettres sont toutes liées dans les mots à l'exclusion de toute liaison entre les mots ou entre un accent, une barre de t et une lettre. C'est lorsqu'il existe des liaisons non calligraphiques fréquentes que l'écriture est dite liée. Il y a évidemment des différences de degré et de qualité de cette liaison. Le caractère important n'est pas l'aspect statique du graphisme et des contacts effectifs entre les lettres ou les fragments de lettres, mais la *continuité du mouvement* que l'on peut retrouver soit par l'observation attentive du graphisme, soit en suivant le tracé avec une pointe mousse. Ainsi même l'écriture d'aspect calligraphique a des significations différentes suivant que le tracé a été effectué d'un seul jet, sans lever la plume ou que les lettres écrites séparément sont placées exactement en contact. Il arrive même qu'un petit tracé ajouté après coup complète la liaison — le caractère à retenir est alors celui d'écriture retouchée qui est le plus significatif et sur lequel nous reviendrons. Le plus souvent, ce sont des groupes de quelques lettres qui sont tracés sans lever de plume, ce qui entraîne des coupures dans les mots longs, l'écriture est alors dite « grou-

pée » et l'important est la qualité du groupement, d'autant meilleure qu'elle facilite mieux la progression du tracé, la continuité de l'ensemble du mouvement. C'est une heureuse sucession de coupures et de liaisons qui fait l'écriture combinée dont nous avons vu la signification favorable (17).

C'est à la *continuité du geste graphique* que nous faisons correspondre l'interprétation d'*aptitude au raisonnement*, de cohérence. L'exagération de ce caractère, comme pour tout signe graphique, cesse d'être favorable et devient la manifestation d'un défaut : manque de réflexion, précipitation (surtout avec l'écriture filiforme), fuite des idées. La continuité, même dans des écritures qui présentent un fort degré de liaison, doit s'harmoniser avec des arrêts et parfois des ruptures pour placer des accents en arrière. La clarté de l'écriture l'exige. L'excès de continuité qui fait incorporer tous les accents au tracé sans lever de plume et parfois lie les mots successifs produit des écritures bizarres — peut-être artificielles — et confuses. Elle n'est pas signe de logique. Pulver remarque : « une fraction seulement des écritures liées montrent un caractère déductif. Autrement dit, la logique de l'esprit sous-entend au moins la présence de l'esprit » (18). L'exagération de la continuité du geste, associée à une forte tendance dextrogyre conduit aussi à la suppresssion des accents, ce qui devient l'indice de la précipitation et de la négligence. Ainsi les interprétations de l'écriture « liée », observée et analysée au point de vue dynamique, sont vérifiées par les rapprochements que nous avons pu faire des écritures d'adolescentes et de qualités de leur intelligence.

Nous appliquons la même méthode d'étude aux écritures juxtaposées. Nous remarquons d'abord que si le script a été appris et même utilisé plus ou moins longuement dans les classes primaires, son influence ne se fait plus beaucoup sentir. Cela n'empêche pas les liaisons d'apparaître dans de nombreux cas, ce qui permet de penser que la persistance de l'écriture juxtaposée peut avoir la même signification que lorsqu'elle se produit comme mode d'expression spontané. Cependant si l'analyse de l'ensemble de l'écriture montre l'absence d'originalité ou une grande inertie, nous avons à considérer la juxtaposition des lettres comme un signe d'automatisme.

L'absence de liaison matérielle tracée entre les lettres d'un même mot est compatible avec la continuité du mouvement. Dans ce cas, elle ne s'oppose pas à une interprétation favorable concernant les aptitudes logiques. La même remarque s'applique à la continuité du mouvement qui conduit à poser les points sur les i, les accents, les barres de t et à passer d'un mot à un autre. Nouspourrions alors décrire cette écriture comme une écriture combinée dans laquelle nous supprimerions certaines parties du tracé sans gêner la lisibilité (c'est l'ensemble des pleins qui assure essentiellement cette lisibilité).

Ainsi l'écriture juxtaposée peut être interprétée au point de vue des aptitudes au raisonnement comme l'écriture liée, si nous rétablissons le trajet suivi par la plume. Nous trouvons dans les écritures juxtaposées les trois cas-types correspondant aux

(17) Voir plus haut, p. 91.

(18) M. PULVER, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 126.

trois écritures : faussement liée due à un mouvement discontinu, liée signe de logique, combinée signe d'intelligence équilibrée et de niveau plus élevé.

La suppression d'une partie du tracé est pourtant significative. Associée au manque de continuité, ce que Klages appelle la « disjonction » de l'écriture, qui sépare ce qui devrait être lié, l'écriture juxtaposée dit la faiblesse des qualités de logique, de suite dans les idées, sans que ces défauts s'accompagnent de qualités intellectuelles d'intuition. C'est à ce cas que nous appliquons la remarque de Pulver : « Une nature qui se montre lacunaire dans sa conséquence envers elle-même peut faire un effet génial; il est une poésie des lacunes dont certaines femmes savent faire un usage ensorcelant, un charme captivant du caprice... » (19).

Par contre, la légèreté du geste qui décrit au-dessus du papier la trajectoire d'un plein à un autre ou de l'extrémité de celui-ci à l'accent ou à la barre de t témoigne d'une aptitude à saisir l'essentiel, à sous-entendre les intermédiaires, à prendre immédiatement possession d'un ensemble. Nous voyons là l'intuition qui n'exclut pas la logique, tout en allégeant son matériel qui alourdit la pensée. Remarquons que l'écriture bien connue de Bergson est juxtaposée et satisfait à ces conditions de continuité du tracé.

Nous avons proposé de désigner cette particularité du graphisme du nom de « liaison immatérielle » (20) et c'est ce qui nous paraît être, dans le graphisme, le signe de l'intuition au sens où l'entend justement Bergson.

Dans quelques écritures d'adolescentes nous trouvons cette *liaison immatérielle* de place en place, associée à l'écriture combinée dans laquelle les liaisons subsistent ou à l'écriture simplement liée. Selon nos observations sur le développement intellectuel et le succès des études des jeunes filles dont l'écriture présentait ces qualités, nous pensons que nous pouvons retenir l'interprétation d'*intuition* au meilleur sens du terme. Nous en trouvons des exemples aussi bien dans des écritures au trait épais (fig. 51) que dans celles dont le tracé est léger (fig. 49 et 103 *c*).

La même manière d'interpréter les écritures manquant de continuité, qu'elles soient faussement liées ou que les disjonctions soient apparentes, nous semble pouvoir s'appliquer aux écritures d'enfants, alors que, dans l'apprentissage de la calligraphie, ils n'ont pas encore atteint le stade de l'écriture organisée. Mentalement, ils sont aussi au niveau où le raisonnement logique n'est pas encore acquis. L'« intuition », au sens où l'entend J. Piaget dans l'étude du développement de l'intelligence, comme stade précédant l'organisation de la pensée, pourrait alors être exprimée par cette disjonction du graphisme, tandis que l'apparition de la liaison, au sens calligraphique, caractérisant l'écriture organisée pourrait marquer l'aptitude au raisonnement logique. Nous indiquons seulement cette idée, comme une extrapolation qui déborde le champ de nos propres observations.

Entre les limites d'âge extrêmes, 13 ans et demi, 19 ans qui sont celles de notre étude, l'écriture manquant totalement de continuité parce qu'elle n'est pas encore orga-

(19) M. Pulver, *Le symbolisme de l'écriture*, p. 129.

(20) J. Dubouchet, *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, p. 55.

nisée serait une anomalie, tandis que pour des enfants jeunes elle représente un stade normal. Chez les plus jeunes de nos élèves de seconde, même dans les écritures d'aspect le plus puéril, nous constatons au moins un degré moyen de continuité.

Imagination — Exactitude.

L'examen du graphisme au point de vue de la continuité du mouvement permet aussi d'apprécier la qualité de l'imagination. Nous avons vu plus haut que l'écriture raide, aux formes anguleuses, signifie la pauvreté des images tandis que c'est dans l'ampleur des courbes que s'exprime l'*imagination* et nous en avons donné l'interprétation suivant les diverses localisations (21). Nous ajouterons seulement ici que l'imagination associée à la logique facilite l'acquisition des connaissances et donne plus de richesse à la pensée. Elle constitue donc une supériorité de l'intelligence. Mais lorsque le tracé des courbes rompt la continuité du mouvement, lorsqu'elles sont surajoutées au dessin normal de l'écriture, elles manifestent soit de la fantaisie, du goût si l'ensemble reste harmonieux (fig. 73 *b*), soit de la fatuité et de la sottise s'il y a exagération et si l'abondance des courbes provoque un enchevêtrement (fig. 57). Nous retrouverons plus loin le cas où les courbes inutiles ont la forme d'enroulements.

Certains signes intéressants pour le diagnostic des qualités d'ordre intellectuel se retrouvent à propos des particularités du caractère. L'exactitude de la ponctuation, la place correcte des points sur les i, des accents, des barres de t témoignent de qualités d'attention à la fois dans l'exercice de l'intelligence et dans la vie pratique, dans les relations avec autrui. L'oubli systématique des points sur les i et des barres de t signifie la négligence dans tous les domaines. Nous reviendrons sur la solidarité de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral.

Nous retenons seulement ici les propriétés essentielles qui concernent l'intelligence elle-même, aptitude à l'abstraction, caractère concret, logique, intuition, imagination, exactitude, et nous montrerons quelques orientations des applications pédagogiques.

Conséquences pédagogiques.

Une des premières conséquences de l'évaluation rapide des qualités intellectuelles des élèves, dès le début d'une année scolaire, est de nous aider à saisir la cause des résultats insuffisants. Il n'y a pas de question urgente pour celles qui suivent normalement la classe, mais il est très important de savoir, devant une élève qui nous apparaît médiocre, si elle est bien douée et ne fait rien ou si les défauts de son intelligence sont à l'origine de ses insufisances, bien qu'elle travaille consciencieusement. Nous avons eu souvent l'attention attirée sur des jeunes filles que leurs notes scolaires auraient fait ranger dans le lot des médiocres alors que leurs écritures simplifiées, combinées, nuancées montraient sans aucun doute une intelligence d'un haut niveau (car il ne s'ensuit pas nécessairement que les résultats scolaires soient bons !). Avec la

(21) Voir plus haut, p. 39, 40, fig. 28; p. 73, fig. 49; p. 76 et planche XV.

certitude qu'une élève est capable de faire un travail efficace, on peut se montrer plus exigeant pour elle, éviter ainsi qu'elle perde son temps et essayer de susciter son intérêt pour le travail scolaire. Souvent, ces jeunes filles les mieux douées sont moins attachées que d'autres aux notes, aux places, facilement aussi elles dispersent leur activité et négligent ainsi de profiter de la formation qui leur est offerte au lycée.

Quant aux moins douées, il est bon, pour ne pas les décourager au départ, de leur donner l'occasion d'utiliser les meilleurs côtés de leur intelligence, de les interroger sur ce qu'elles sont le plus aptes à saisir, par exemple l'aspect concret des expériences en physique ou en chimie, de faire appel à l'intuition au niveau qui précède celui du raisonnement logique. La graphologie guide l'observation de ces élèves, permet d'avoir plus rapidement une idée de leurs capacités d'adaptation à la classe et de proposer un changement d'orientation si le niveau paraît nettement insuffisant.

Pour la majorité de nos élèves, lorsque nous avons vu leurs aptitudes et leurs défauts intellectuels essentiels, nous comprenons que certaines lacunes, dans leurs devoirs scolaires, ne sont pas l'effet d'un manque d'attention ou de bonne volonté : celles qui ont une intelligence abstraite négligent les descriptions tandis que d'autres ne retiennent que les faits concrets, certaines ne comprennent pas la nécessité d'un raisonnement et d'un enchaînement logique pour exposer ce qu'elles ont vu d'emblée, d'autres sont déroutées quand on saute le moindre intermédiaire. Les renseignements que nous tirons de l'écriture ont l'avantage de se présenter à nous en même temps que le travail écrit sur lequel nous avons à porter un jugement. Nous pouvons ainsi en tenir compte avant de connaître l'élève et sans avoir à faire un effort de mémoire ou à consulter des dossiers. Nous pouvons alors juger plus équitablement son travail et, sans la décourager, lui donner des conseils mieux adaptés à son cas.

Pour faciliter la compréhension et pour soulager la mémoire des élèves, nous pourrons proposer à l'une un schéma, une idée générale, à une autre des détails concrets, autour desquels se groupent mieux leurs connaissances; tantôt nous ferons reprendre les étapes d'un raisonnement, tantôt nous suggérerons une comparaison. Tout cela surtout quand nous contrôlons les connaissances, ou parfois pendant la classe, si nous voyons qu'une élève ne suit pas. Mais ce n'est là qu'une face des applications pédagogiques de la graphologie, celle qui consiste à utiliser au mieux les qualités individuelles. L'autre face, non moins importante, est la prise de conscience par chaque élève des défauts de son intelligence et l'orientation de son travail en vue de développer ce qui est insuffisant.

Les professeurs de l'enseignement secondaire qui ont devant eux une classe d'une quarantaine d'adolescents, penseront peut-être que ce sont là des conseils superflus et utopiques, parce que ces choses sont évidentes et que l'on n'a simplement pas le temps de les mettre en pratique. C'est précisément l'avantage de la graphologie de faciliter cette individualisation : elle nous met constamment sous les yeux les signes caractéristiques des intelligences individuelles et elle nous permet de rapporter les défauts actuels de l'exercice scolaire à quelque insuffisance plus fondamentale. Une remarque très courte suffit alors pour continuer le travail entrepris avec chaque élève.

Les cours eux-mêmes cependant s'adressent à toutes et les exercices sont communs. La situation est différente suivant que le *groupe* est homogène, au point de vue de la

forme d'intelligence, ou qu'il est très hétérogène, soit par la diversité des aptitudes individuelles, soit par le niveau intellectuel général. Une physionomie d'ensemble se dégage assez rapidement des réactions des élèves et la graphologie nous aide à découvrir le degré d'homogénéité de la classe. Il suffit de feuilleter le premier paquet de copies. En fait, nous trouvons parfois des classes entières dans lesquelles se manifestent des prédominances communes très marquées et différentes de celles que nous pouvons voir dans une classe voisine : les aptitudes à l'appréhension du concret ou à la conceptualisation, le niveau intellectuel caractérisent alors le groupe et sont susceptibles des mêmes variations que chez les individus. C'est ce que nous avons observé, au même stade des études, en Seconde, ou en Première, entre les diverses sections : en M ou M' prédominance du goût pour l'expérience, en A ou C facilité plus grande d'abstraction et de généralisation. Lorsque les qualités communes sont adaptées au programme scolaire correspondant, l'orientation des élèves réunies dans cette section a été bien faite et le rôle du professeur en est évidemment facilité.

Plus souvent et surtout dans les classes terminales, la plus grande diversité d'aptitudes se manifeste, relativement à la qualité et au niveau. La présentation du cours et le choix des exercices ne peuvent pas tenir compte des tendances particulières trop divergentes ou du niveau inégal. A première vue et si l'on considère les avantages de l'individualisation, cette obligation d'uniformité de l'enseignement peut paraître regrettable. L'inconvénient est cependant atténué puisque nous reconnaissons qu'il faut tout autant développer les côtés faibles que faciliter l'activité dans le sens des dons naturels et l'enseignement doit, dans tous les cas, faire appel aux qualités opposées. Aussi bien n'est-ce pas surtout l'aspect d'uniformité du travail proposé à des intelligences de formes différentes que nous retenons, mais plutôt le caractère universel qui doit conduire ces esprits divers à se comprendre et à collaborer. Dans la mesure où les élèves peuvent participer activement au travail collectif, nous pensons que le défaut d'homogénéité de la classe peut donner plus de vie au cours et une plus grande fécondité au travail individuel. Chaque élève, témoin des réactions de celles qui ont une orientation de pensée différente peut être amenée à la fois à renforcer ses propres aptitudes et à prendre conscience de ses lacunes et de ses défauts, mieux que par les avertissements du professeur.

Qu'il s'agisse de profiter des avantages d'une classe homogène ou de tirer parti de la diversité des sujets, le professeur a toujours intérêt à être éclairé sur la situation créée par les qualités du groupe auquel il s'adresse. Pour saisir la composition et le caractère original d'une classe, la graphologie donne le même avantage que dans son application aux cas individuels.

Ces remarques sur les qualités de la classe considérée dans sa totalité nous montrent qu'il y a lieu de nuancer la manière d'agir à l'égard de chaque élève suivant le groupe dans lequel elle se trouve. La mise en valeur des aptitudes intellectuelles dépend de l'ambiance scolaire. Plus d'une fois les parents eux-mêmes ont attiré notre attention sur ce fait. Certaines applications pédagogiques sont évidentes : il n'y a pas avantage à laisser une élève dans une classe de niveau trop élevé pour ses possibilités ou au contraire trop inférieur et de plus l'orientation implique non seulement la connaissance des aptitudes du sujet, mais encore celle du type de la classe dont ce sujet doit faire partie

intégrante. C'est l'une des raisons pour lesquelles il y a une incertitude dans le choix d'une classe. Il est généralement impossible de savoir d'avance ce que sera la totalité réalisée par les élèves et les professeurs. L'importance de ces conditions est variable suivant l'attitude et les facilités d'adaptation individuelles. Lorsque l'influence de la classe est très forte — ce qui tient encore à des facteurs indépendants des aptitudes intellectuelles et que nous retrouverons — elle peut favoriser le travail par l'entraînement ou l'émulation, elle peut aussi jouer un rôle d'inhibition ou provoquer l'agressivité, de sorte que les insuccès scolaires ou le dégoût du travail s'expliquent parfois par les caractères du groupe. Ainsi, en confrontant les résultats effectifs et ceux que l'analyse graphologique individuelle pouvait faire prévoir et en tenant compte du milieu, on peut être amené à proposer un changement de classe, en accord avec les remarques des parents.

Quelle que soit la complexité des causes qui interviennent simultanément dans l'activité intellectuelle, causes en partie ignorées du professeur, il est essentiel d'observer l'*évolution intellectuelle* de l'adolescente. Au cours d'une même année scolaire et mieux encore lorsqu'on peut suivre l'élève pendant plusieurs années, on constate que l'écriture enregistre la progression du développement intellectuel. Nous avons vu les écritures 5 et 10 de la même jeune fille en Seconde et en Première et nous avons noté une simplification accrue en Première, alors que le premier spécimen tracé à l'âge de quinze ans manifestait déjà des aptitudes intellectuelles remarquables. Les différences ne sont pas très grandes entre les graphismes de 15 et de 16 ans. Nous retrouvons la jeune fille en Philosophie, nettement orientée vers les études littéraires. Nous rapprochons figure 3 un spécimen d'écriture de quinze ans (*a*) et un de dix-sept ans (*b*). L'évolution est manifeste. L'intelligence s'est développée : les tracés sont encore simplifiés dans un accroissement de mouvement dextrogyre, ce qui est visible aux p, « plus le corps... » aux g, « Égale à... » (fig. *b*), l'écriture est combinée, par exemple dans la liaison de la barre du t et du i suivant dans « Fonction... », « variations » (fig. *b*), elle est moins liée mais elle ne présente pas moins de continuité, la forme générale a plus d'originalité. Le mot « Énergie » (fig. *b*) présente un cas très net de liaison immatérielle. L'écriture est aussi plus dilatée en (*b*) qu'en (*a*), signe d'un développement spontané. Cependant le graphisme était plus net, plus précis, plus correct, sans être calligraphique, en Seconde. Dans celui de la classe de Philosophie, nous voyons des lettres inachevées, par exemple le l et le F dans « la Ficelle », caractéristiques de l'écriture suspendue, tandis qu'apparaît une complication par l'emploi fréquent de majuscules à la place de minuscules et les barres de t, moins nettes, surmontent les hampes. L'écriture de dix-sept ans manifeste ainsi moins de précision scientifique et plus d'imagination que celle de quinze ans. Elle est encore l'expression de moins de simplicité, de plus de contradictions intérieures par l'association des signes d'inhibition de l'écriture suspendue et des marques de confiance en soi et de désir de s'imposer visibles à l'écriture agrandie et aux barres de t haut placées. Ces derniers caractères ne concernent plus directement la vie intellectuelle, ils sont inséparables.

L'évolution est parfois moins apparente et cependant sensible, quand on fait une analyse détaillée du graphisme, et bien en accord avec les observations directes. La

figure 112 nous montre trois specimens d'écriture d'une jeune fille intelligente et qui a fait de bonnes études, en Seconde, Première et Philosophie. La plus grande différence, dans ce cas, se trouve entre les graphismes de Seconde et de Première : les formes se simplifient, des combinaisons apparaissent, signes de développement intellectuel. Pourtant une tendance filiforme croissante dans les spécimens *a*, *b*, *c*, la réduction des jambages et la faible pression en *c* montrent une application décroissante. L'énergie mise au service du travail scolaire est moindre, mais l'écriture reste vivante, nuancée, dépourvue de tout automatisme, ce qui manifeste la continuité de l'évolution intellectuelle et fait prévoir le succès des études à venir. C'est ce qui est arrivé dans ce cas, à l'occasion du travail à la Faculté plus spécialisé et plus conforme aux goûts de la jeune fille.

Lorsqu'une écriture se modifie dans le sens d'un automatisme croissant, les possibilités de développement sont faibles. Le choix d'une carrière qui n'exige pas de nouvelles études est alors plus souhaitable.

L'orientation professionnelle proprement dite, à la fin du cycle secondaire, ne fait pas partie du rôle des professeurs : des organismes spécialisés au courant des diplômes requis pour les différentes carrières et les débouchés correspondants sont à la disposition des élèves et des parents pour guider leur choix. Par leur connaissance des conditions changeantes du marché du travail et de son étendue, ils sont plus qualifiés qu'un professeur pour fournir des renseignements actuels et complets. Mais cette orientation finale est en fait préparée ou rendue difficile par les décisions qui ont été prises au cours des études secondaires. Nous avons vu comment certaines erreurs pouvaient être évitées. Il peut arriver cependant qu'un professeur soit amené à donner un *conseil sur le choix de la carrière* en fin d'études, ou prématurément avant l'entrée en Seconde ou en classe terminale. Il n'y a pas de règle générale concernant l'opportunité d'une telle intervention. L'avis donné par un professeur peut présenter l'avantage d'être mieux individualisé, de tenir compte de façon plus complète et plus nuancée des dispositions de l'adolescente. En plus de l'aptitude aux études et aux travaux exigés par une carrière, il y a lieu de faire une place importante aux qualités de caractère, à la facilité d'adaptation à un milieu ou à un rythme de travail. Nous verrons un exemple d'orientation tenant compte de ces divers facteurs, après l'étude de l'application de la graphologie à la connaissance des quelques traits de caractère.

Étude de quelques traits de caractère et applications pédagogiques.

Nous avons déjà donné les résultats de notre étude générale de la psychologie des adolescentes, à travers leur écriture. Nous voulons seulement relever quelques traits, facilement décelables, dont la connaissance trouve une application immédiate dans la manière d'agir avec chaque élève et, ce qui est plus difficile, dans la vie collective de la classe. Les critères graphologiques que nous avons effectivement utilisés et que nous rapporterons ici font partie des données empiriques les mieux confirmées par les observations concordantes des graphologues déjà cités. Nous ne présenterons pas le travail

qui consisterait à rattacher ces règles d'interprétation à un ensemble théorique plus complet, comme nous l'avons fait dans l'analyse de l'écriture par les gestes et les propriétés du trait. Nous ne rappellerons pas non plus les multiples références aux ouvrages de Crépieux-Jamin, du docteur Carton, de Klages, de Pulver qui nous obligeraient à revenir aux citations déjà utilisées pour justifier l'étude systématique du graphisme. Cependant si nous adoptons ici les conceptions de la psychologie commune et les critères de la graphologie empirique, nous restons en accord avec une psychologie et une graphologie plus scientifiques dont nous retenons pratiquement quelques aspects concrets.

La *droiture* se manifeste positivement dans l'écriture simple, claire, spontanée, dextrogyre. La valeur de ces signes est renforcée si l'écriture est en relief, avec la pression correctement placée sur les tracés descendants. La complication des tracés ou leur caractère artificiel, les lassos restreignent au contraire la signification de droiture dans une écriture claire. Si l'écriture est confuse, enchevêtrée, et surtout jointoyée (boucles supplémentaires à l'intérieur des panses des a, o, d, g, q), elle s'oppose à l'interprétation positive de droiture. S'il y a accumulation de signes défavorables, on peut supposer une tendance à la dissimulation, ce qui ne prouve pas que cette tendance se donne libre cours dans le comportement. L'interprétation, délicate, doit tenir compte de l'analyse faite à propos des multiples formes de l'écriture sinistrogyre (22) ce qui permet de distinguer la réserve ou l'inhibition de la prédisposition à une dissimulation intéressée ou à la duperie. Il faut aussi considérer la totalité du graphisme et non les signes isolés. Dans une écriture claire, quelques complications comme nous en avons vu à propos du tempérament sanguin (planche XV), plus ou moins contenu (fig. 73), peuvent témoigner de coquetterie ou parfois d'une amabilité un peu superficielle qui comportent bien quelque désir inconscient de tromper mais sont tout à fait compatibles avec une droiture essentielle. Mais lorsque les signes d'amabilité sont voisins de mouvements en recul à la base des tracés verticaux, jambages de q, parfois f, y (fig. 30) ou hampes de majuscules, il arrive qu'un caractére sournois, longtemps ignoré, se dévoile à l'occasion de quelque contrariété. La signature analysée en elle-même et comparée au texte de la lettre constitue un document des plus utiles dans l'appréciation de la droiture. Nous n'en parlons pas ici parce que nous n'utilisons que des écrits scolaires, ce qui est d'ailleurs suffisant pour les applications aux cas qui nous intéressent.

Nous avons constaté la présence de signes de dissimulation dans l'écriture lorsque nous avons eu à déplorer des copiages à des compositions, des falsifications de notes et de signatures des parents. L'examen des écritures, à ce point de vue, nous a parfois permis de voir plus clair dans ces pénibles cas de tricherie. Nous avons ainsi trouvé dans une composition de classe terminale deux devoirs présentant les mêmes erreurs dans des conditions qui prouvaient que l'un était copié sur l'autre. Mais aucun indice ne permettait de reconnaître l'original et la copie. D'autre part, les deux éléves étaient connues comme travailleuses, intelligentes et avaient habituellement de bonnes notes.

(22) Figures 25 à 38, planches VI, VII, VIII et les deux premières fiches de VII *bis*.

L'examen des écritures cependant mettait l'une des deux jeunes filles à l'abri de tout soupçon de mensonge tandis que des signes notables de dissimulation étaient compatibles avec une possibilité de tricherie chez l'autre. Nous avons retenu cette dernière seule, aprés la classe, pour lui parler et elle a immédiatement reconnu qu'elle avait copié parce que la question posée était la seule qu'elle n'avait pas eu le temps de réviser et parce qu'elle redoutait beaucoup, à cause de ses parents, d'avoir une mauvaise note. Nous pensons qu'il valait mieux connaître la vérité que laisser peser un soupçon sur les deux jeunes filles.

Dans un autre cas, plus grave, deux élèves de Seconde étaient passibles d'un renvoi immédiat et il était prévisible que le conseil de discipline serait sans indulgence à leur égard, car elles avaient des notes médiocres et avaient été déjà plusieurs fois accusées d'indiscipline et de mensonge. L'écriture montrait surtout beaucoup de puérilité, l'une d'elles avait une écriture tordue qui semblait en relation avec des troubles dans son développement biologique. Mais on pouvait noter chez les deux jeunes filles des signes d'intelligence, d'originalité qui étaient des promesses de bon développement intellectuel; l'écriture nette, une pression normale, les t bien barrés manifestaient l'énergie et on ne voyait aucune prédisposition au mensonge, plutôt une certaine naïveté exprimée par l'écriture légèrement grossissante. Tout cet ensemble d'indices graphologiques faisait écarter l'idée d'un acte mauvais, dénonçant ces jeunes filles comme des compagnes dangereuses, indésirables dans un établissement scolaire et engageait à considérer l'incartade récente comme un enfantillage. Nous avons pu faire accepter cette manière de voir et la sanction a été limitée à une exclusion de quelques jours. Des progrès notables ont marqué la fin de cette année scolaire et nous avons retrouvé les jeunes filles plus tard, bonnes élèves et de conduite impeccable. Nous avons pu suivre l'évolution du graphisme de celle qui avait l'écriture tordue en Seconde. C'est un des exemples qui nous ont montré (23) que l'écriture tordue ne permet pas de conclure à une infériorité dans l'ordre intellectuel.

Dans la vie quotidienne, en classe, il est souvent précieux de pouvoir distinguer sous des comportements semblables, un caractère ouvert, simple, sans détour et une amabilité superficielle, intéressée, dissimulant une tendance au mauvais esprit ou encore la réserve de la jeune fille timide, mal adaptée et le mustisme de celle qui refuse avec une hostilité cachée sa participation au travail collectif. Les petits événements de la vie scolaire, une correction de composition, une interrogation écrite à brûle-pourpoint donnent l'occasion de dévoiler les attitudes authentiques et c'est presque toujours pour confirmer les révélations de l'écriture

Sans mettre en cause la droiture du caractère, nous pouvons découvrir la *vanité cachée* sous les apparences de la simplicité, de la réserve ou de l'enjouement. L'écriture arquée (fig. 113), caractérisée par les s arrondis à leur sommet est l'expression spécifique de cette vanité qui ne se manifeste pas directement et qui peut même être inconsciente mais dont la présence fait comprendre certaines susceptibilités : tout ce qui est

(23)Voir plus haut, p. 47.

capable de froisser cette vanité provoque des réactions de repliement sur soi ou de mauvaise humeur, parfois d'agressivité auxquelles on ne s'attend pas lorsqu'on se fie au caractère apparent. Aux s arqués s'ajoutent parfois les J avec un sommet arrondi et il arrive même que tout le tracé soit une succession d'arcs. De tels graphismes peuvent exprimer des dons artistiques, du goût, de l'imagination et les signes de vanité cachée sont également compatibles avec ceux de qualités intellectuelles très appréciables. Mais il y a lieu de prévoir, dans ce cas, un défaut d'objectivité dans les circonstances où la vanité sera en jeu et des difficultés dans certaines relations sociales. Il est bon de savoir encore que les reproches sont ressentis vivement par l'adolescente chez qui la vanité cachée exalte la sensibilité à tout ce qui peut être blessant pour elle et, en même temps, fait dissimuler ce sentiment. Les critiques présentées de la manière la plus discrète sont alors les plus efficaces car elles stimulent l'amour-propre, sans provoquer de réaction de défense.

Nous pouvons rapporter, en exemple, un cas où la graphologie a permis de discerner les vraies difficultés d'une situation et d'orienter vers une solution satisfaisante. Une élève, arrivant dans une classe de mathématiques élémentaires, s'est trouvée rapidement découragée par les critiques du professeur de mathématiques au point d'éprouver une vive appréhension avant chaque cours : ses notes étaient de plus en plus faibles dans cette matière tandis que les résultats étaient satisfaisants dans les autres disciplines. Comparée à ses compagnes, cette élève n'avait pas moins d'aptitude aux mathématiques si l'on en croyait sa réussite des années précédentes et elle était des plus sérieuses dans son travail. Cette classe comportant neuf heures de cours de mathématiques par semaine, la vie scolaire de la jeune fille devenait en plus en plus pénible et le succès de son année semblait bien compromis. Nous avions remarqué les signes de vanité cachée très accentués dans son écriture et nous pensions que ce fâcheux départ s'expliquait par des causes psychologiques plus que par les difficultés d'ordre intellectuel des premières leçons. La situation créée ainsi entre cette élève et le professeur ne nous semblait pas susceptible d'amélioration. Le père de la jeune fille étant venu nous trouver, nous avons suggéré qu'un changement de classe pourrait être une solution. D'autre part le passage dans la classe de Sciences expérimentales pouvait être envisagé car la jeune fille n'avait pas de projets précis pour la suite de ses études. Nous avions d'autres raisons, positives, de faire entrevoir cette nouvelle orientation. L'écriture de la jeune fille mettait en évidence des qualités de méthode, de précision, de soin, avec plus d'aptitude pour des manipulations méticuleuses que pour des études abstraites. D'autre part, les signes d'introversion prédominants montraient des dispositions pour un travail assez solitaire plutôt que pour une activité faisant une plus grande place aux relations sociales. Toutes ces informations issues du graphisme étaient confirmées pour nous par l'observation du comportement de la jeune fille aux travaux pratiques. Nous avions eu ainsi l'idée que les études et un travail de laborantine lui conviendraient. Disons tout de suite la conclusion : le changement de classe a eu lieu avant la fin du premier trimestre — justifié pour l'administration du lycée par les mauvaises notes en mathématiques — la jeune fille soulagée et désireuse de réussir a bien travaillé, elle a passé tous ses examens avec succès. Nous avons eu de ses nouvelles au cours de ses études et, plus tard, alors qu'elle était heureuse de sa profession de laborantine.

Dans un certain nombre d'autres cas la graphologie, sans être la seule source d'information, a donné le moyen de choisir entre plusieurs hypothèses possibles pour expliquer une situation embarrassante, ce qui a permis d'indiquer aux parents dans quelle direction une solution pouvait être cherchée. Nous avons vu ainsi une jeune fille d'un milieu très intellectuel renoncer aux études qui ne lui convenaient pas et entrer dans une école de jardinières d'enfants où elle a pu s'épanouir. Son écriture dilatée et en guirlande exprimait la joie de vivre et le *dévouement*. Ses plus belles qualités restaient inemployées dans des études théoriques, poursuivies avec une application consciencieuse, mais sans intérêt pour elle et avec des résultats décevants.

L'orientation tenant compte de la forme d'intelligence particulière et des tendances de l'adolescente n'est possible que grâce à la compréhension des parents avec, éventuellement, l'abandon de certains préjugés. Il faut bien admettre que, dans la même famille, l'une est capable de se consacrer à des études qui vont prolonger sa vie d'adolescente tandis qu'une autre a besoin d'entrer plus tôt dans une vie d'action, en prenant ses responsabilités personnelles. Selon notre expérience, ni le milieu familial ni la place parmi les frères et sœurs ne jouent un rôle déterminant dans le genre et la durée des études qui conviennent à chacune : nous avons noté des dispositions opposées chez des sœurs jumelles. Il reste que la situation sociale, la profession, le genre de vie des parents, les études des frères et sœurs constituent des facteurs importants parmi ceux qui favorisent ou gênent la poursuite des études. L'orientation doit en tenir compte : avec des aptitudes moyennes un adolescent peut réussir plus aisément s'il vit dans un milieu cultivé et parmi des personnes occupées à des activités intellectuelles que s'il est livré à lui-même dans un entourage bruyant où il sera distrait de son travail. Cependant la graphologie fait parfois prévoir que l'influence du milieu jouera en sens inverse. Si l'écriture montre un manque d'adaptation ou une forte tendance à l'opposition, les conditions favorables offertes par le cadre familial peuvent exalter le besoin d'une activité toute différente et l'exemple des frères et sœurs, loin d'être un stimulant et une aide, risque d'occasionner du découragement ou de provoquer la fuite vers un autre genre de vie. L'analyse du graphisme ne saurait fournir des renseignements sur les situations, mais elle découvre la part des facteurs individuels en jeu et, par là, contribue à la compréhension des cas complexes.

Nous donnerons encore quelques exemples dans lesquels la graphologie découvre le rôle de facteurs personnels masqués par les habitudes d'origine sociale. L'écriture est une expression fidèle du *degré de volonté* et de ses *diverses formes*, elle réalise et met sous nos yeux une véritable analyse des composantes de la volonté et de ses défauts, parfois cachés ou susceptibles de manifestations trompeuses, comme nous les trouvons exposés dans l'ouvrage *Les défaillances de la volonté* de Juliette Boutonier (24). Nous pouvons ramener nos observations à quelques cas typiques, avec les conséquences pédagogiques qui en découlent.

Des jeunes filles qui font un travail consciencieux et sans éclat ont des écritures assez calligraphiques avec peu de pression et avec des barre de t très fines, généralement courtes. La régularité du travail scolaire pourrait faire supposer un niveau moyen de

(24) J. Boutonier, *Les défaillances de la volonté*, Paris, P.U.F., 1951.

volonté. En réalité, dans ce cas, le moindre obstacle décourage la jeune fille et lorsqu'elle est séparée du milieu scolaire qui encadrait et soutenait son activité, elle n'est plus capable de maintenir la régularité et l'efficacité de son effort. Nous en avons vu des exemples chez d'anciennes élèves de lycée devenues institutrices, qui étaient débordées par leurs occupations et ne parvenaient pas à organiser leur vie. Le manque de volonté n'apparaissait pas chez ces jeunes filles tant qu'elles étaient portées par le milieu familier.

D'une manière plus visible, l'aboulie accompagnée de paresse et de négligence affichée s'exprime dans les liaisons filiformes, une pression faible, l'absence de ponctuation et les barres de t longues, fines, molles, quand elles ne manquent pas. Ces cas ne passent pas inaperçus car ce sont alors des questions de discipline qui obligent à intervenir dans l'intérêt de la collectivité. Le graphisme peut cependant révéler des aptitudes intellectuelles si l'écriture est combinée par exemple, ou des dons artistiques manifestés par des formes amples et originales et cela peut suggérer l'idée de quelque remède susceptible d'éveiller la volonté. Les moyens à employer ne sont plus du domaine du professeur.

A l'opposé, dans une écriture semi-anguleuse, avec la pression normalement placée sur les traits verticaux, les barres de t nettes, appuyées, le plus souvent horizontales et de longueur moyenne, révèlent une volonté forte. Ce cas est le plus favorable au développement des qualités intellectuelles qui pourront donner leur meilleur rendement.

L'écriture rend compte aussi de ce que l'on pourrait appeler des localisations de la volonté, capable de s'exercer dans certains domaines à l'exclusion des autres. Nous avons parfois des élèves plus douées pour les sports que pour le travail scolaire, très énergiques lorsqu'il s'agit de leur entraînement physique et passives, molles en face d'une difficulté exigeant un effort intellectuel ou encore indécises et influençables par leurs compagnes. Leurs écritures, à première vue, donneraient une impression d'énergie par les tracés fermes, prolongés vers le bas, avec le trait nourri et en relief. Mais une observation plus attentive fait voir les barres de t fines, courtes, parfois réduites à un point, contrastant avec les jambages fortement appuyés.

Dans les cas, les plus nombreux, où ne se manifestent ni insuffisance grave ni spécialisation exagérée de la volonté, l'analyse de ses expresssions dans l'écriture est encore très intéressante pour l'éducateur car elle permet de saisir des nuances extrêmement variées et de contribuer à une connaissance concrète, individuelle de chaque élève.

Nous avons analysé les multiples caractéristiques des barres de t (25). Les résultats de cette étude sont utilisables ici pour distinguer la volonté authentique de ses contrefaçons, docilité passive à des règles imposées, esprit d'opposition et de révolte, obstination aveugle, autoritarisme. Dans les cas de passivité, le professeur peut essayer d'éveiller la volonté en se montrant exigeant, au lieu de laisser l'élève tranquille. En présence de difficultés dans le travail scolaire, dues à une certaine insuffisance d'aptitudes ou à des obstacles tenant à la situation familiale, on peut se montrer plus optimiste si l'on a des raisons de compter sur une authentique volonté de l'élève. D'une manière

(25) Voir plus haut, p. 53 à 64 et planches XXVI à XXX.

générale, les conseils concernant le travail actuel ou l'orientation à venir sont mieux fondés lorsqu'on a une idée du degré de la volonté et des mobiles les plus aptes à la mettre en œuvre.

Fatigue ou menace de maladie mentale ?

Le fléchissement de l'activité scolaire peut être imputable à la fois à la médiocrité des aptitudes et à la faiblesse de la volonté. L'écriture permet de distinguer ces insuffisances essentielles des cas de *fatigue* passagère qui peuvent donner lieu aux mêmes défaillances. La conduite à tenir, en accord avec la famille, est différente suivant les causes probables des difficultés scolaires.

La fatigue se voit principalement à l'écriture très descendante. Cette manifestation est atténuée par l'usage du papier réglé, elle reste cependant visible, et d'autant plus significative, vers la fin des lignes (fig. 114 *a*) et souvent au cours des mots, chacun tracé suivant une direction légèrement descendante et repartant de la ligne, ce qui donne l'écriture chevauchante (fig. 114 *b*). La fatigue produit encore des accents traînants, des liaisons anormales et sans aucune opportunité, dans une écriture imprécise, des points sans raison d'être, avant les mots, aux endroits où se produit un lever de plume, parfois même de petits tracés informes qui traînent, comme si les doigts avaient de la peine à se soulever. Dans des écritures plus lourdes, les ovales des lettres, surtout ceux des boucles supérieures, sont pleins d'encre, donnant l'écriture pochée. Ces divers signes sont spécifiques de la fatigue, tandis que d'autres ne deviennent significatifs que par comparaison : le rapetissement de l'écriture, le raccourcissement des hampes et des jambages, une imprécision croissante des formes, un aspect général plus mou, parfois l'écriture annelée (fig. 115), l'écriture suspendue, les ratures, les reprises. Nous les avons vus apparaître dans l'écriture d'élèves en train de s'endormir tout en prenant un cours, après une nuit de voyage ou partiellement passée à travailler. C'est aussi aux fins de trimestre, quelquefois simplement à la dernière page d'une composition, que les détériorations de l'écriture sont visibles. Le diagnostic est alors confirmé par d'autres défaillances concernant l'orthographe, les oublis de mots ou de syllabes, les fautes de calcul, etc. L'état de fatigue se distingue bien de la précipitation qui peut produire en partie les mêmes effets, mais avec un aspect global du graphisme qui conserve plus de fermeté, de continuité et un caractère plus dextrogyre.

La fatigue n'entraîne pas toujours l'affaissement. Elle se traduit aussi par une surexcitation qui donne l'écriture très ascendante, des jambages exagérément plongeants ou de grands lancements, parfois aussi une augmentation des signes d'agressivité. La fatigue ici se manifeste par le défaut d'inhibitions normales.

Nous ne nous étonnons pas de trouver dans le graphisme des signes susceptibles d'interprétations différentes et parfois, à première vue, opposées, comme la surexcitation de l'activité et la fatigue. Cette complexité et ces contradictions sont dans la réalité même et la graphologie ne pourrait pas inspirer confiance si elle ne rencontrait pas ces difficultés. Son apport est cependant positif car elle est capable d'analyser la totalité qu'est une écriture donnée et de faire ainsi découvrir la part des facteurs divers qui interviennent simultanément et qu'il est difficile de distinguer dans le comportement

extérieur. En ce qui concerne le diagnostic de fatigue, si important pour les adolescents qui poursuivent leurs études, l'avantage de la graphologie est encore de permettre des comparaisons de documents d'époques différentes, de revenir en arrière pour mieux comprendre l'état actuel en recherchant les premiers symptômes qui ont pu passer inaperçus. L'évolution du graphisme ou parfois même un changement brusque peuvent éclairer sur les vraies causes de défaillances actuelles. De plus, l'écriture nous a déjà montré les dominances de tempérament et d'attitude introvertie ou extravertie. Cette connaissance peut contribuer à la fois à une meilleure appréciation de la situation présente, en montrant les prédispositions du sujet, et à un choix mieux justifié parmi les remèdes possibles. Nous avons vu des états de fatigue aggravés par l'inaction tandis que d'autres exigent l'isolement et le silence.

En présence d'un cas de fatigue se traduisant par la diminution ou des anomalies de l'activité intellectuelle, une grave question se pose : ces symptômes sont-ils ceux d'une défaillance passagère ou sont-ils les *signes avant-coureurs d'une maladie mentale ?* La graphologie doit pouvoir contribuer à l'examen de ces cas. Une étude méthodique est à faire, spécialement pour les adolescents lycéens ou étudiants : partant des états où la maladie est constatée et en traitement, on doit pouvoir reconnaître dans les états antérieurs les signes qui auraient pu faire prévoir l'évolution de la situation. Nous avons eu l'occasion d'étudier les graphismes de jeunes de dix-huit à vingt ans atteints de maladies mentales et d'analyser également une suite d'écrits scolaires datant des années précédentes, au cours des études au lycée. Ces exemples sont trop peu nombreux pour en tirer des conclusions générales qui sortiraient d'ailleurs du cadre de notre étude actuelle, mais ils nous permettent cependant de proposer quelques remarques. Les symptômes précoces de maladies mentales ne sont pas ceux de la fatigue. Ils sont variés, en rapport avec l'ensemble des prédispositions congénitales, en particulier le tempérament. Ils ne sont pas essentiellement distincts de signes visibles dans les écritures d'adolescents normaux, comme le jointoiement et les enroulements : ce qui en fait des indices précurseurs de maladie, c'est leur caractère exagéré (fig. 116), leur accumulation et surtout le sens défavorable de leur évolution. Des écrits libres, des dessins spontanés sur les brouillons peuvent être plus révélateurs que les devoirs scolaires. Il y aurait donc lieu de ne pas limiter l'analyse aux documents habituellement soumis à l'observation du professeur. Mais ceux-ci peuvent déjà être suffisants pour attirer l'attention.

Le fait que les mêmes manifestations graphiques se trouvent chez des jeunes dont la vie psychique est normale fait penser que la maladie est finalement déclenchée par des conditions extérieures ou des événements sans lesquels elle serait restée parmi les multiples possibilités qui ne se réalisent pas. L'analyse de l'évolution de l'écriture pourrait même aider à localiser dans le temps les circonstances qui ont eu une influence décisive.

Nous avons comparé les graphismes de ces adolescents chez qui la maladie s'est manifestée après la sortie du lycée, au cours des premières années d'études supérieures, à ceux de malades mentaux adultes, certains hospitalisés depuis de nombreuses années. Des rapprochements peuvent être faits ce qui permet d'utiliser des travaux portant sur

des écrits recueillis dans des hôpitaux psychiatriques (26). Cependant une différence apparaît : chez les malades soignés depuis longtemps on trouve beaucoup d'écritures automatiques, parfois très bien calligraphiées, plus stéréotypées que celles que nous avons observées chez des jeunes. Celles-ci sont plus inégales, mouvementées, souvent plus retouchées ou surchargées. Ces défauts opposés à la raideur et à la monotonie caractérisant les écrits de nombreux malades plus âgés, nous paraissent montrer plus de lucidité et de possibilités de changement. La recherche des signes graphiques de déséquilibre psychique chez les adolescents nous semble donc devoir être abordée dans leur cas particulier, plus que dans un ensemble plus vaste de malades mentaux. Nous pensons aussi qu'une étude plus limitée doit être moins difficile et plus rapidement féconde, alors que les travaux concernant les écritures pathologiques n'ont pas donné de résultats bien décisifs. Il faudrait la collaboration de médecins spécialistes des maladies mentales et de graphologues ayant une connaissance directe des adolescents. L'étude méthodique des relations entre les troubles mentaux et l'écriture permettrait à la fois l'individualisation des cures et la détection précoce des cas pathologiques.

La classe considérée comme groupe.

La psychologie des adolescentes d'après leur écriture a un caractère essentiellement individuel. Cependant, elle n'est pas sans incidence sur la psychologie de la classe considérée comme groupe.

Nous avons déjà vu un aspect des relations entre chaque élève et l'ensemble constitué par les compagnes et les professeurs jouant le rôle de milieu : notre attention portait sur le cas individuel. Nous avons aussi à considérer l'autre aspect, complémentaire du premier : nous sommes en face d'une classe et les trente ou quarante élèves qui la composent apparaissent d'abord comme des éléments peu individualisés. Le groupe possède une certaine unité matérielle par ses déplacements en bloc, sa disposition régulière dans la salle, face au professeur, des comportements communs. Plus la classe est nombreuse, plus elle est perçue comme totalité et ce n'est pas seulement parce que les réactions individuelles sont plus difficiles à distinguer à cause du grand nombre, mais c'est aussi parce que les élèves ont tendance à renforcer les manifestations collectives : qu'il y ait l'occasion d'exprimer un sentiment de satisfaction ou de déception, les exclamations montent en chœur de tous les points de la classe, ou bien c'est un murmure diffus qui ne peut pas être localisé, c'est le murmure de la classe. Chaque élève, à l'abri de l'anonymat, est différente de ce qu'elle serait en tête à tête avec le professeur ou dans un petit groupe. Cette physionomie d'ensemble de la classe n'est pas immuable et il arrive qu'elle varie suivant le professeur.

L'intérêt de la graphologie vient de ce qu'elle permet de rapprocher la situation créée par le grand nombre d'élèves de celle du petit groupe avec lequel les relations sont plus faciles à établir. D'abord les élèves sont connues plus rapidement et peuvent être appelées par leur nom : les unes sont satisfaites parce qu'elles aiment bien ne pas

(26) Dr Rogues de Fursac, *Les écrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales (essai clinique)*, Paris, Masson, 1905.

passer inaperçues, d'autres qui auraient des velléités d'indiscipline sont ainsi averties qu'elles auront à prendre leurs responsabilités. Les manifestations collectives peuvent être prévues en décelant d'avance les élèves capables d'entraîner les autres ou de troubler la classe plutôt qu'en évaluant les dispositions du plus grand nombre. Il suffit parfois d'un ou deux sujets pour imprimer un caractère à l'ensemble d'une classe : un chicaneur qui a toujours une objection à faire, un impulsif qui interrompt le cours pour poser une question sans réfléchir ont une mauvaise influence qui n'est pas compensée par les bonnes dispositions et le calme de vingt autres à côté. On trouve toujours un grand nombre d'élèves de volonté faible qui sont facilement distraites du travail et prêtes à renforcer des manifestations de désordre dont elles n'auraient pas pris l'initiative. L'écriture met en garde contre les auteurs d'interventions malencontreuses, avec lesquels il ne faut montrer aucune complaisance. Il serait regrettable d'avoir la même attitude à l'égard d'élèves qui participent intelligemment à la classe et peuvent, surtout au début de l'année scolaire, poser quelque question maladroite.

Nous avons connu des classes qui ne dépassaient pas les deux premiers rangs. La situation est toute différente : les relations s'établissent entre toutes les élèves, même s'il y a quelques petits groupes privilégiés (deux amies inséparables qui travaillent encore ensemble à la maison), aucune ne se trouve noyée dans la masse. Il existe une solidarité active qui fait l'unité de la classe, la physionomie n'est pas celle d'une foule mais d'une équipe au travail.

Nous ne pouvons pas dire s'il existe un seuil à partir duquel se produit un changement qualitatif, nos classes sont passées d'emblée de ce petit nombre à un effectif de trente-cinq à quarante-cinq élèves. Là aussi les petits groupes par affinités personnelles existent, mais il n'y a plus de relations individuelles entre toutes les élèves, la solidarité n'a plus le même caractère et pénètre moins la vie de chacune. Des parents nous ont dit que leur fille s'était sentie isolée toute une année dans une classe, sans que cela ait été perçu par les professeurs.

Ce bloc que constitue une classe nombreuse n'est pourtant pas dépourvu d'une certaine structure qui se manifeste même spatialement dans la disposition réalisée spontanément par les élèves dans la salle. Les premiers rangs sont occupés par des élèves attentives, désireuses de bien utiliser leur temps : celles qui prennent une part active à la classe et aussi des silencieuses dont l'activité, réelle, s'extériorise peu. Le fond de la classe est choisi par celles qui ont envie de s'agiter, quelques-unes pourraient aussi avoir des velléités de compléter quelque devoir destiné au cours suivant ou d'écrire à une amie pendant que le professeur parle. Ce qui est plus étonnant c'est que des élèves sérieuses, très attentives, se dirigent spontanément vers ces derniers rangs. Leur écriture révèle des types très introvertis. Dans le milieu, il y a évidemment celles qui n'ont pas pu prendre la place de leur choix, mais aussi, semble-t-il, les adolescentes assez indépendantes qui veulent travailler et ne recherchent pas les derniers rangs, mais ne tiennent pas à se trouver immédiatement sous les yeux du professeur.Nous n'avons jamais imposé une disposition aux élèves, suivant l'ordre alphabétique par exemple, qui est parfois adopté pour faciliter la connaissance des élèves et nous avons constaté cette disposition spontanée dont nous trouvons l'explication dans l'analyse des écritures.

L'inconvénient du grand nombre, par contraste avec le petit groupe, est atténué

lorsque le professeur circule dans la classe, réduisant ainsi la distance avec les derniers rangs et ses conséquences et permettant de mieux suivre et guider le travail de chacune. C'est en même temps un moyen de voir les dispositions des écrits sur des brouillons, au cours de recherches d'exercices, ou les dessins et les gribouillages tracés presque inconsciemment, sans nuire à l'attention au travail collectif. Les séances de travaux pratiques, pour un professeur de sciences, sont encore une occasion de voir des mouvements plus libres des élèves, des manières d'être plus variées avec les compagnes. Pour ces raisons et parce que l'effectif ne dépasse pas vingt-quatre, le groupe de travaux pratiques se prête mieux à l'observation des relations entre les élèves et à une direction individuelle de leur travail.

Vue d'ensemble sur les avantages de la graphologie dans la classe.

Les applications concrètes de la graphologie dans la classe portent avant tout sur la connaissance de chaque élève, aptitudes intellectuelles ou traits de caractère, sur l'individualisation de l'enseignement et de la discipline, l'évolution individuelle et, moins directement, sur la connaissance de la classe considérée comme groupe. Le premier avantage de cette méthode est sa rapidité qui permet d'obtenir des résultats dès les premières semaines de l'année scolaire et d'être utilisée pour un grand nombre d'élèves.

Son rôle essentiel vient de son pouvoir d'analyse avec cette particularité qu'elle ne reste pas à ce stade de séparation mais favorise une synthèse vivante : elle met simultanément sous les yeux les signes de qualités d'ordre différent (concernant l'intelligence ou l'affectivité par exemple, les diverses aptitudes et la volonté capable de les mettre en œuvre) et les nuances multiples dues aux intensités relatives des signes et à leur influence réciproque. Cette vue globale exige sans doute, pour être perçue, une grande habitude de l'étude des écritures et une constante confrontation des résultats avec la réalité observée directement. Mais déjà au niveau de l'analyse, celui qui fait surtout l'objet de notre exposé, la graphologie peut rendre de grands services : elle découvre ce qui n'est pas immédiatement apparent dans le comportement ou même qui se manifeste d'une façon trompeuse. Des méthodes d'analyse assez simples et claires, doivent être immédiatement accessibles à un graphologue débutant et le souci de prudence, sur lequel nous avons insisté dès le début de cette partie de notre travail, doit mettre à l'abri des conclusions trop absolues, en attendant qu'une meilleure connaissance des écritures diminue les risques d'erreurs.

La discrétion est un autre avantage d'une méthode graphologique utilisée dans le cadre de la classe. La spontanéité d'expression des élèves est intacte tandis qu'elle est plus ou moins altérée par un test, connu comme tel. Le professeur peut faire un usage strictement personnel de l'étude du graphisme ou en communiquer quelques résultats aux parents ou au médecin. Dans ces conditions, la graphologie, utile au professeur, est essentiellement au service de l'élève et elle peut être pratiquée dans un total respect de sa personne.

Chapitre VI

DIFFÉRENTES MÉTHODES D'ÉTUDE DE L'ÉCRITURE

Les avantages que notre expérience nous a fait reconnaître à la graphologie traditionnelle ne nous empêchent pas de constater ses incertitudes ou ses lacunes, dans la pratique, et l'insuffisance de sa structure théorique. Des méthodes plus récentes d'étude de l'écriture proposent des techniques précises dont l'utilisation donne des garanties d'objectivité et qui ont une valeur scientifique. Sans entrer dans une discussion détaillée de ces affirmations, nous devons justifier notre choix en comparant les différentes méthodes et les situations dans lesquelles leur application est intéressante.

Étude physiologique de l'écriture.

Dans les distinctions préalables indispensables pour définir la graphologie nous avons parlé de l'étude de l'écriture considérée exclusivement comme activité d'ordre physiologique et, par suite, expliquée exactement par l'anatomie (squelette, muscles et nerfs des doigts et de la main) et par la tenue de plume. La belle étude du Dr Callewaert (1) utilisant plusieurs centaines de films cinématographiques met en évidence la corrélation entre les divers aspects de l'écriture et les mouvements des phalanges, des doigts et de la main. Ce travail a été complété par de nouvelles observations rapportées dans *Les Annales hospitalières* d'avril 1964 (2). Le rôle privilégié de l'index « notre doigt scripteur », y est analysé ainsi que « la collaboration physiologiquement favorable du médius » et le rôle plus passif ou, parfois « l'opposition maladroite » du pouce. Les modifications dans la place ou le rôle des doigts rendent compte des déformations individuelles de l'écriture et le Dr Callewaert affirme de nouveau (3) que ces résultats l'ont rendu sceptique à l'égard des interprétations graphologiques.

Ayant ainsi tout spécialement analysé la tenue de plume, le Dr Callewaert a même reconstitué la manière d'écrire d'auteurs très anciens. Ainsi dans les portraits d'Erasme par Holbein et par Dürer, il a observé que « la main en pronation montre l'instrument appliqué à la manière d'une attelle, par effort du pouce, contre la phalangine unguéale... ».

---

(1) Voir plus haut, p. 14, note 8.

(2) Dr H. Callewaert, *Écrivons « A la ronde »*, in Archives hospitalières, nº 4, avril 1964.

(3) *Ibid.*, p. 2.

l'explique aussi les mouvements verticaux enregistrés par l'écriture d'Erasme « le pouce se dirigeant de tracer les petits traits horizontaux ou les déliés ascendants... ». On peut en effet se tenir compte de l'exactitude de cette explication. Mais cela ne justifie ni la place élevée des accents, l'ampleur du mouvement ascendant n'étant pas favorisée par cette action du pouce substituée au jeu de la phalange de l'index) ni les courbes si remarquablement régulières dans le graphisme d'Erasme. Il est vrai que le Dr Callewaert remarque dans le portrait d'Holbein que la main qui appliquait la signature était « courbée en supination », avec les deux derniers doigts séparés des trois doigts actifs dans l'écriture, ce qui permettait de tracer un ample demi-cercle. La signature d'Erasme possède en effet ce E fort typique formé d'une vaste courbe tracée d'un seul mouvement de haut en bas et traversée de gauche à droite, en son milieu par un tracé horizontal long et appuyé.

Les défauts que l'on peut déceler dans l'analyse des mécanismes par le Dr Callewaert sont de peu d'importance, tandis que l'apport positif dans les explications physiologiques et mécaniques des tracés est considérable. Quant à l'application à des exemples comme l'écriture d'Erasme, cela semble une gageure et il ne paraît pas possible de juger une méthode sur de tels cas. Mais notre critique porte sur le raisonnement qui fait refuser tout intérêt à la graphologie en conséquence de la découverte des mécanismes. Les deux questions sont d'ordre différent : il faut bien des mécanismes pour que l'acte d'écrire puisse être exécuté et tous les mouvements doivent pouvoir être expliqués (même ceux qui ne le seraient pas actuellement), mais cela ne prouve rien ni pour ni contre l'existence d'une signification symbolique du geste et, par suite, de l'écriture. Nous avons déjà relevé, à l'opposé de la prise de position du Dr Callewaert, celle de Klages qui ne s'occupe pas de la cause des mouvements (il ne nie cependant pas qu'ils aient une cause !) et considère seulement leur signification psychique conformément à l'expérience (4).

Il est permis de penser qu'une étude du symbolisme des positions de la main et des mouvements analysés par le Dr Callewaert serait féconde pour la graphologie. C'est une contribution plus modeste que nous apportons à ce débat. Nous observons cependant que l'écriture tracée à la craie, sur un tableau vertical a les mêmes caractéristiques fondamentales que l'écriture habituelle, à la plume, sur une feuille horizontale. Or les mécanismes ne sont pas les mêmes dans les deux cas : dans l'un il y a un rôle prépondérant des phalanges et la main effectue passivement un déplacement vers la droite sous l'action de l'avant-bras, le coude reposant sur la table, tandis que dans l'autre cas, les doigts sont fixes, tenant la craie, la main tout entière effectue le mouvement de va-et-vient vertical, le déplacement le long de la ligne horizontale fait intervenir tout le bras jusqu'à l'articulation de l'épaule et enfin le poids du bras n'est plus équilibré par son appui sur la table. Nous retrouvons cependant les mêmes orientations privilégiées, haut, bas, droite, gauche, oblique, la surélévation, les prédominances d'angles ou de courbes, le degré de liaison. Ces remarques inclineraient à penser que dans l'acte d'écrire,

(4) Voir plus haut, p. 13, note 6.

réalité unique observable sous deux aspects, mécanisme physique et expression symbolique, la puissance de la manifestation psychique est première et impose, dans les limites des possibilités physiologiques, les modalités de la manifestation extérieure. L'une et l'autre s'enregistrent dans l'écriture chacune selon ses lois propres. C'est le lien entre les deux qui pourrait faire l'objet d'une étude méthodique mais, dans l'état actuel des sciences concernant l'écriture, le point de vue du biologiste et celui du graphologue doivent être séparés.

Graphométrie.

Les questions de méthode se posent de façon plus aiguë dans le domaine de la graphologie proprement dite et le même projet, d'en faire une science conduit à des exigences différentes. La graphométrie est caractérisée par la recherche de la mesure comme base de toute étude du graphisme, le « souci de quantifier » écrit Hélène de Gobineau (5) ; elle est caractérisée surtout par son opposition *a priori* à la graphologie empirique parce que celle-ci ne se traduit pas par des nombres et manque ainsi fatalement de rigueur. Le but annoncé par H. de Gobineau est de faire de la graphologie, devenue scientifique sous le nom de graphométrie, une « partie intégrante d'une psychologie elle-même scientifique » (6) et « une de ses techniques les plus riches » (7). Le moyen c'est l'utilisation des méthodes de la psychologie expérimentale. Nous n'avons pas trouvé, dans l'ouvrage de H. de Gobineau, une définition nette de la graphométrie, on ne sait pas bien au départ ce que l'on se propose de mesurer. Et si nous constatons que l'intuition initiale sur la signification du graphisme est rejetée, nous ne trouvons pas un exposé de principes sur lesquels cette science serait fondée. Nous pensons donc qu'il faut considérer la graphométrie au niveau des méthodes.

H. de Gobineau distingue, à juste titre, la recherche et les applications (« la pratique diagnostique »). La méthode de recherche semble être limitée aux statistiques. La première étape consiste dans le recensement des composantes enfantines (E) et des composantes d'autonomie (A) dans des groupes d'enfants (6 à 14 ans), d'adultes, classés en trois sous-groupes suivant le niveau de culture et de malades mentaux. H. de Gobineau établit ainsi une liste de 37 composantes E notées 1, ½, ou 0 suivant le degré de présence et une liste de 31 composantes A, susceptibles de la même notation, avec la remarque : « Pratiquement, lorsqu'un opérateur possédant un minimum de pratique hésite sur la note à donner, il y a d'assez fortes chances que la note correcte soit ½ » (8). Cette règle que l'on trouve seulement en appendice nous semble cependant importante dans une méthode dont l'originalité et la valeur scientifique résident dans l'exécution de mesures exactes et le refus de toute appréciation approximative, empirique (et peut-être, ce qui serait encore plus grave, intuitive). La règle suppose d'abord que

(5) H. de Gobineau et R. Perron, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1954.

(6) *Ibid.*, p. 11.

(7) *Ibid.*, p. 9.

(8) *Ibid.*, p. 159.

l'opérateur possède un minimum de pratique, les critères ne sont donc pas évidents et applicables, selon le vœu d'H. de Gobineau, sans connaissances graphologiques préalables. De plus, en admettant l'éventualité d'une hésitation, on peut faire douter de l'exactitude des notes attribuées aux composantes. Remarquons que ce mécanisme, comme tous ceux qui utilisent des moyennes, a pour effet d'escamoter tout ce qui est saillant et par suite le plus significatif.

La notation jouant automatiquement, sans distinction d'importance des signes et sur une petite échelle, 0, ½, 1, a quelque chose d'arbitraire en elle-même. Il faudrait faire un examen critique des 68 composantes pour savoir si elles sont indépendantes ou si quelques-unes se rattachent, comme des exemples divers, à la même espèce graphique et peut-être aussi leur accorder un coefficient tenant à leur qualité, idée à laquelle Crépieux-Jamin attache la plus grande importance. De plus dans ce système, l'absence d'une composante, ce qui est reconnu par les graphologues comme non significatif, suffit à compenser la présence de n'importe quelle autre, même dominante dans le graphisme. La possibilité d'attribuer un grand nombre de notations ½ risque de montrer surtout l'incompétence de l'observateur. Crépieux-Jamin raconte qu'un de ses élèves qui s'exerçait à définir et à classer les écritures avait un dossier plus volumineux que tous les autres, celui des « écritures blanches », c'était, dit Crépieux-Jamin, « le dossier de ses ignorances » et tous les documents qu'il contenait finirent par être distribués dans des dossiers variés, conformément à leurs caractères dominants (9).

La méthode suivant laquelle les composantes E ou A ont été choisies donnerait également lieu à une discussion, dans la perspective même de la graphométrie (10). Nous en retiendrons seulement qu'il est d'abord fait appel à l'*aspect* enfantin du graphisme ou au contraire à son assurance et que l'un des critères du choix des composantes est la *commodité* des mesures ou de la détermination. La graphologie empirique fait aussi appel à l'impression d'ensemble, en accord avec ses propres principes, mais elle recherche ensuite l'importance des signes plutôt que la facilité de leur définition.

Le résultat de l'étude génétique de l'écriture suivant la méthode de recherche de la graphométrie conduit à l'attribution de deux niveaux : niveau E qui décroît avec l'âge de 6 à 14 ans puis varie peu chez les adultes suivant le niveau de culture et niveau A, déjà mesurable entre 8 et 9 ans, croissant avec l'âge, jusqu'à 14 ans, puis, pour les adultes, croissant avec le niveau de culture (11).

Le test graphométrique n'a pas été utilisé pour les adolescents. Cependant, en ce qui concerne le niveau global E ou A, H. de Gobineau introduit un groupe d'étudiants (niveau du baccalauréat et de la licence), entre le groupe des adultes qui possèdent le certificat d'études primaires et le groupe des intellectuels. Cette place leur est sans doute assignée parce que leurs niveaux E ou A sont compris entre les niveaux correspondants de ces deux groupes d'adultes. Les adolescentes dont nous avons étudié les écritures se situent entre deux des groupes étudiés par H. de Gobineau, celui de 14 ans

(9) Crépieux-Jamin, *ABC*, p. 8.

(10) H. de Gobineau et R. Perron, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, p. 25.

(11) *Ibid.*, p. 27 : *a*) pas de certificat d'études primaires, *b*) certificat d'études primaires, *c*) études secondaires ou supérieures.

(50 écoliers parmi lesquels il y a des lycéens) et celui des étudiants (50 étudiants, qui sont sans doute différents par l'âge et le niveau de culture). En considérant les résultats relatifs à ces deux groupes nous devrions voir une réduction de moitié des composantes de l'écriture enfantine entre le début de la seconde et la fin de la classe terminale et une augmentation de 50 % de leur valeur des composantes de l'écriture autonome. Il serait même facile de faire, dans cet intervalle de 14 à 17 ans, trois sous-groupes correspondant aux trois classes.

En fait, lorsque nous regardons les écritures et surtout un très grand nombre d'écritures, nous ne trouvons pas cette interpolation acceptable. Les 167 figures qui illustrent notre étude et qui contiennent un nombre plus élevé d'écritures différentes, permettent déjà de se faire une idée de l'étendue des variations concernant les caractères « enfantin » ou « autonome ». Nous ferons d'abord une remarque, sans entrer dans le détail de la discussion des 68 critères utilisés pour la mesure des niveaux : dans l'ensemble les composantes E sont tout simplement les caractéristiques de l'écriture inorganisée, les composantes A, celles de l'écriture organisée, ou, à un niveau plus élevé, celles de l'écriture combinée. Il suffit alors que nous revenions aux planches I, II et III pour comparer les écritures d'adolescentes de même âge et de même niveau d'études, élèves de seconde (fig. 1 à 7), de première (fig. 8, 9 et 10), de philosophie (fig. 11 et 12) : il est évident qu'un niveau global E ou A ne saurait ni caractériser le groupe, ni permettre de ranger une écriture donnée dans une catégorie définie par les valeurs numériques de ces niveaux. Le dénombrement des composantes E ou des composantes A ne conduirait-il pas à ranger l'écriture 11 dans le groupe des Secondes plutôt que dans celui des classes terminales, tandis que nous verrions l'erreur inverse pour l'une des écritures 4, 5 ou 7 qui viennent cependant d'élèves de moins de 15 ans ? Et l'écriture 12 ne se placerait-elle pas parmi celles des intellectuels plutôt que des adolescentes ?

En accord avec la graphologie traditionnelle, nous reconnaissons des signes de culture, bien établis, représentés surtout par l'écriture combinée, mais dont l'absence ne permet pas d'affirmer le manque de culture ; nous avons aussi quelques directives générales, plutôt que des signes particuliers, pour reconnaître la maturité dans le graphisme. Pour l'écriture enfantine et pour celle d'adultes incultes, beaucoup de graphologues, nous semble-t-il, se fient à l'impression immédiate. C'est d'ailleurs ce que font les non graphologues et ils ne s'y trompent pas, sauf dans des cas exceptionnels qui méritent alors une interprétation spéciale et dans lesquels l'écriture par son anomalie même peut être une source intéressante d'informations.

La méthode graphométrique et celle de la graphologie traditionnelle sont essentiellement différentes et irréductibles l'une à l'autre. Suivant la première, tout le travail important est dans l'analyse, les conclusions doivent en découler automatiquement. Les perfectionnements visent une analyse encore plus poussée, plus fine, comme le dit H. de Gobineau elle-même en exposant les techniques de la graphométrie : « C'est pour réduire les chances d'erreur que nous avons cherché à analyser le plus possible chaque composante : plus elle comporte d'items, moins une erreur sur un item est grave, car elle est noyée dans un plus grand nombre d'appréciations » (12). Suivant les méthodes

(12) H. de Gobineau et R. Perron, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, p. 65.

progressivement développées par Crépieux-Jamin, Klages, Pulver, une première appréciation d'ensemble oriente le graphologue, comme une intuition prélogique et avec un rôle d'hypothèse de travail ; elle est suivie d'une analyse dont le but principal n'est pas d'être aussi complète que possible, mais de se conformer à des principes intelligibles et d'aboutir à un ensemble de caractères hiérarchisés (sans pour cela être chiffrés) ; enfin cette analyse s'achève dans une vue générale où l'intuition, au sens bergsonien cette fois, joue le rôle principal.

Cette vue est bien d'ordre intellectuel car elle suppose un travail de l'intelligence qui fait passer les données de l'observation concrète à un plan supérieur où elles s'organisent et prennent ainsi une plus grande valeur de connaissance. Ce travail peut aussi produire une certaine schématisation du cas étudié qui permet des rapprochements avec des types psychologiques déjà construits et qui facilite la communication des conclusions les plus importantes.

L'expression « vue globale » appliquée à la dernière phase de l'étude de l'écriture doit encore être prise littéralement : le graphologue regarde la totalité de l'écriture, il a une perception d'ensemble, peut-être différente de l'impression initiale, précédant l'analyse, en tous cas sûrement enrichie. Mais elle-même, en tant que perception globale apporte quelque chose de plus.

C'est de cette manière qu'un niveau de maturité ou de culture peuvent être appréciés d'après l'écriture. Plus la conclusion est d'ordre général, moins on peut la rapporter à un signe ou à une somme de signes, plus le rôle de la perception globale est important. C'est en cela que la graphométrie et la graphologie traditionnelle suivent des voies différentes.

Les statistiques, telles qu'elles sont pratiquées dans la méthode graphométrique, peuvent être très utiles pour l'étude de la répartition de certains signes graphiques, en fonction de groupes d'individus bien définis et à condition de porter sur un nombre suffisant de sujets. Un groupe de 50 étudiants dont les uns viennent de passer le baccalauréat et les autres ont une licence n'est ni assez nombreux ni, surtout, assez homogène. Dans l'état actuel des définitions, nous ne pensons pas que les statistiques puissent porter sur tous les signes, mais des progrès peuvent être faits dans cette voie. Il suffit en attendant que l'on ne tire pas de conclusions générales à partir d'une étude encore partielle et pour laquelle les caractères ont été choisis pour la commodité de leur mesure plus que pour l'importance de leur signification. On doit pouvoir, dès maintenant, corriger des erreurs dues à des idées préconçues (par exemple l'idée que les écritures de jeunes actuellement montrent moins de pression que celles des générations précédentes ou encore que les écritures renversées ou les d à rebours sont des signes d'adolescence). Une étude statistique dans une population bien définie peut faire justice de ces affirmations gratuites ou périmées. Nous voyons surtout la possibilité de ces vérifications en ce qui concerne la présence de caractères graphiques, c'est-à-dire dans le domaine d'une description ou d'une sorte d'anatomie du graphisme. Quant aux corrélations entre des signes définis et leur sens psychologique, elles ne peuvent être fournies par la méthode statistique que dans la mesure où l'on a d'autres moyens de connaître les réalités d'ordre psychologique considérées.

Utilisée non plus comme méthode de recherche mais appliquée à l'analyse d'une

personnalité, la graphométrie, telle que l'a exposée H. de Gobineau, ne nous semble pas fidèle à son propos initial. En fait, après une analyse extrêmement longue et dont les résultats, chiffrés, doivent être inscrits dans des tableaux et traduits par des courbes, *H. de Gobineau utilise les interprétations de la graphologie empirique*. Elle pratique même ce que Crépieux-Jamin a appelé la méthode des « résultantes » qui consiste à faire des combinaisons de qualités, des déductions à partir des premiers résultats issus directement de l'observation de l'écriture. Cette opération au second degré, pourrait-on dire, a été reconnue comme dangereuse et c'est l'un des enseignements de Crépieux-Jamin qui ont été abandonnés. Il nous semble d'ailleurs qu'il n'y ait pas lieu de rejeter automatiquement cette possibilité, mais à deux conditions : se rendre compte que les notions de psychologie introduites pour combiner les premières interprétations graphologiques sont une cause d'incertitude supplémentaire et surtout avoir le souci de contrôler, par l'écriture même, les conclusions du raisonnement.

Les travaux pour lesquels la graphométrie a été utilisée sont très éloignés de notre sujet : écriture en miroir, « dérèglements graphiques chez l'enfant », dépistage et diagnostic de l'épilepsie. Nous n'en parlerons donc pas ici (13). Un compte rendu détaillé du livre *Génétique de l'Écriture et étude de la Personnalité* de H. de Gobineau et R. Perron, a été publié dans la revue *Diagrammes* (14) et l'analyse de cet ouvrage fondamental et des articles sur les utilisations de la graphométrie se trouvent dans une série de bulletins de la Société de Graphologie.

La méthode est encore employée pour des recherches de laboratoire, comme dans l'étude de l'inclinaison de l'écriture publiée dans la revue *Enfance* par R. Zazzo et M. C. Hurtig (15). Nous pouvons voir sur cet exemple les rapprochements possibles entre la graphométrie et la graphologie. L'inclinaison de l'écriture est un caractère qui se prête particulièrement bien à l'étude statistique. R. Zazzo et M. C. Hurtig étudient le changement d'orientation quand le sujet est placé dans « une situation plus ou moins traumatisante ». La disparition de l'inclinaison à droite indique un obstacle matériel ou mental. Ce résultat est rapproché de ce que l'on observe dans les tests de barrage, suivant que l'enfant est dans de bonnes conditions ou, au contraire qu'il n'est pas à l'aise, physiquement, ou psychologiquement : on constate que le tracé des barres a le même sens que les pleins de l'écriture inclinée dans le premier cas et en sens inverse, comme l'écriture renversée, dans le cas de gêne. Ces constatations sont en accord avec les interprétations graphologiques fondées sur la signification de l'impulsion dextrogyre ou sinistrogyre.

Un autre résultat tiré de l'étude statistique intéresse les graphologues et rejoint leurs observations, c'est la variabilité d'inclinaison avec le format du papier, la verticalité augmente quand le format diminue. Selon notre expérience, il y aurait cependant lieu de faire des distinctions. Il y a des sujets dont l'écriture présente toujours la même inclinaison, quelles que soient ces conditions extérieures, format du papier, réglure ou

(13) L'analyse de ces travaux a été faite dans *La graphologie*, 1959, n° 74, p. 5 à 20, n° 75, p. 3 à 10, et n° 76, p. 10 à 15.

(14) F. Coumes, C. Daurat et R. Perron, *La graphométrie, analyse quantitative de l'écriture*, in *Diagrammes* 39, Monte-Carlo, Éditions du Cap, mai 1960.

(15) R. Zazzo et M. C. Hurtig, *L'inclinaison de l'écriture*, in *Enfance*, mars-avril 60, p. 173 à 197.

encore hâte occasionnelle, etc. Nous avons remarqué cette constance dans les cas d'écritures présentant une forte pente à droite ou à gauche, assez rigides, ou dans des écritures strictement verticales. La variabilité, d'un document à l'autre, en fonction des circonstances extérieures, se voit parmi les écritures dont l'inclinaison n'a pas un caractère aussi excessif et dans celles où nous notons déjà la variabilité d'inclinaison comme caractéristique du graphisme. Cela nous paraît confirmer l'importance de deux règles établies empiriquement en graphologie : ne pas se fier à un document unique en ce qui concerne l'inclinaison (un autre spécimen pourrait conduire à des conclusions différentes) et retenir comme caractère essentiel la constance ou la variabilité de l'inclinaison. Nous pouvons avoir une plus grande présomption de constance dans le cas des fortes inclinaisons, mais cela reste toujours à contrôler dans les exemples particuliers. Il ne convient donc pas de faire reposer une théorie graphologique sur l'inclinaison de l'écriture. (Nous avons vu, par contre, que les rapports de hauteur entre les différentes zones sont assez constants pour servir de fondement à l'interprétation des gestes graphiques comme expression des tendances.)

La graphométrie est utilisée, concurremment avec d'autres méthodes, par certains graphologues professionnels. L'application pratique à une écriture comporte d'abord l'attribution de nombreuses notes servant à établir le niveau global (37 « items » E, 31 « items » A) et un profil caractéristique de la personnalité. Les composantes de personnalité, au nombre de 14, exigent l'utilisation de plusieurs « items », 34 par exemple pour évaluer la structure de l'écriture (16). Il faut ajouter 36 composantes dites « d'exnormalité ». Aucun des « items » ne peut être laissé de côté car cela fausserait la note totale attribuée à une composante. C'est la garantie d'objectivité de la méthode et de l'uniformité de son application, mais c'est aussi sa servitude, car elle exclut toute simplification qui tiendrait compte des caractères dominants du graphisme ou qui s'inspirerait d'une idée directrice suggérée par l'aspect global. Cet inventaire doit être complété par une mise en relation des composantes entre elles ce qui peut mettre en évidence des « syndromes graphiques ». Mais ceux-ci n'ont pas encore été étudiés systématiquement (17).

Méthode S. Lewinson.

La graphométrie semble perdre du terrain chez les graphologues professionnels au profit de la méthode de S. Lewinson la « graphologie psychométrique » (18). Celle-ci n'a pas fait table rase des acquisitions de la graphologie. Elle en adopte au contraire l'hypothèse de base qui est celle de la théorie de l'expression de Klages et le principe

(16) La notation de la structure de l'écriture comporte au total l'attribution de 34 notes, chacune de 1 à 5, la fermeté des lettres (I item), la fermeté du tracé (15 items), l'organisation (18 items).

(17) H. de Gobineau et R. Perron, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, p. 155.

(18) Mme Théa S. Lewinson, graphologue américaine d'origine allemande. Sa méthode est exposée par Jacques Salce, sous le titre *Graphologie psychométrique*, in *La graphologie* n° 84, 1961, p. 3 à 25.
Elle a fait l'objet d'une communication de Mme Lewinson au « Congrès international d'expertise et de psychologie graphologique » (Amsterdam, avril 1966).

fondamental d'interprétation qui est le symbolisme de l'espace, implicitement contenu dans l'œuvre de Crépieux-Jamin et nettement explicité par Pulver. Elle emprunte ouvertement à la graphologie traditionnelle ses principales espèces graphiques, avec leurs significations et elle les classe en trois groupes en fonction des trois dimensions verticale, horizontale et profondeur, précédés d'un groupe correspondant à une appréciation plus générale de forme (21 espèces en tout). Une échelle de repérage permet de situer le degré d'importance de chacune de ces espèces d'après un critère fondé sur la distinction des tendances à l'expansion ou à la concentration.

Ce système présente ainsi une forte unité, la classification qu'il utilise est simple et en rapport avec les significations graphologiques essentielles. La systématisation fait cependant perdre bien des nuances d'interprétation et, ce qui est sans doute plus grave, elle donne une place prépondérante à cette polarité expansion-concentration qui est très importante, mais qui n'est cependant pas la seule. La notation en 7 degrés (0 représentant la « balance », 3 au-dessus, 3 au-dessous) entre les pôles extrêmes, permet de marquer la grandeur des tendances. Les opérations arithmétiques faites ensuite sur ces diverses notes sont commodes, automatiques, mais plus discutables.

Le souci de systématiser fait traiter comme une valeur extrême d'une des dimensions étudiées une caractéristique qui est qualitativement différente. Ainsi le degré de liaison est rangé dans l'étude de la « profondeur », les interruptions ou l'absence de liaison étant opposées à la pression. C'est une vue trop simplifiée car il est vrai que certains levers de plume, cas limite du trait léger, sont à considérer au même point de vue que la pression, mais, le plus souvent, le manque de liaison est associé à la discontinuité du mouvement graphique. Nous ne pouvons pas entrer dans une discussion plus complète de cette méthode : elle est dans l'ensemble d'un maniement plus facile que la graphométrie, pour une large part. S. Lewinson présente elle-même sa graphologie psychométrique comme un test, ce qui fait comprendre l'obligation de faire un choix parmi les espèces graphiques et de retenir celles qui sont faciles à définir ou qui se prêtent à une mesure. Il est certain que des qualités du tracé comme la continuité sont plus difficiles à « mesurer » que les dimensions ou l'inclinaison.

Considérées comme des tests, la graphométrie et la graphologie psychométrique sont susceptibles d'être complétées et elles peuvent être introduites dans les batteries de tests, selon le souhait d'H. de Gobineau. Leur inconvénient est d'exiger un travail très long (il faut « seize heures » de travail, suivant Mme Lewinson elle-même, pour faire l'analyse d'une écriture avec cette méthode) et qui oblige à se reporter aux barèmes établis, trop compliqués pour être retenus. Si elles sont applicables dans des centres d'orientation ou par des graphologues professionnels pour des consultations particulières, on voit mal leur utilisation par un professeur en vue de la connaissance de ses élèves.

Développement de la graphométrie.

La graphométrie a donné lieu à des recherches plus récentes dont nous trouvons le compte rendu dans l'ouvrage collectif. L'*Écriture de l'enfant* par J. de Ajuriaguerra,

M. Auzias, F. Coumes, A. Denner, V. Lavondes-Monod, R. Perron, M. Stambak (19). Ces travaux sont ainsi présentés par J. de Ajuriaguerra dans l'introduction : « A la suite d'Hélène de Gobineau, l'équipe de l'hôpital Henri-Rousselle s'est depuis de longues années penchée sur ces problèmes et c'est le fruit de ce travail que nous exposons dans ce volume » (20).

Les titres mêmes des deux tomes *L'Évolution de l'écriture et ses difficultés* et *La rééducation de l'écriture* indiquent immédiatement que l'objet des recherches et le domaine des applications pratiques ne coïncident pas avec ceux que nous avons en vue dans notre travail. Cependant le matériel utilisé est comparable puisqu'il s'agit toujours de l'écriture dans un milieu scolaire — quoique d'âge très différent, ce qui change beaucoup les conditions — et les résultats ont, dans les deux cas, un intérêt pédagogique. Si l'aspect génétique est prédominant pour les auteurs du chapitre « L'étude génétique des tracés graphiques », R. Perron et F. Coumes posent cependant la question des « significations caractérielles du graphisme enfantin » (21), c'est-à-dire, nous semble-t-il d'une interprétation psychologique de l'écriture. Enfin le même souci de réaliser une étude scientifique justifie une comparaison des méthodes.

Nous avons déjà constaté notre accord avec R. Perron et F. Coumes sur les qualités exigées des documents : spontanéité du graphisme qui doit être tracé en l'absence de toute préoccupation d'examen psychologique et situations aussi semblables que possible pour tous les scripteurs (22).

Dans l'utilisation des documents, la place donnée aux statistiques est évidemment très différente dans une étude génétique dont le but est de constater la présence de signes graphiques en fonction de l'âge de l'enfant et dans une analyse des graphismes individuels destinée à mettre en lumière les qualités intellectuelles variées, les traits de caractère, tout ce qui est disposition particulière du sujet, plus que les ressemblances des membres du groupe. Pour l'équipe des chercheurs qui a repris les travaux de H. de Gobineau, les statistiques constituent le principal instrument de travail et elles ont été perfectionnées en ce qui concerne le nombre de sujets et l'homogénéité des groupes. Il reste de graves difficultés, bien soulignées par les auteurs, pour le choix des signes graphiques sur lesquels porte l'enquête : il faut d'une part que des mesures soient possibles, pour satisfaire à l'exigence fondamentale de la graphométrie, et il y a lieu de distinguer dans l'écriture ce qui porte « témoignage sur le développement psychomoteur » (23) et ce qui est l'expression du développement intellectuel, en d'autres termes, il faut tenir compte de « l'intrication génétique entre motricité et caractère » (24).

Lorsqu'il s'agit de l'écriture des adolescents, la période d'apprentissage est dépassée, il suffit de déceler les perturbations extérieures accidentelles ou encore d'introduire quelques nuances d'interprétation pour faire la part de l'habileté manuelle plus ou moins

(19) Déjà cité, p. 9, note 4.
(20) *Ibid.*, p. 7.
(21) *Ibid.*, p. 77.
(22) Voir plus haut, p. 9.
(23) R. PERRON et F. COUMES, *L'écriture de l'enfant*, p. 11.
(24) *Ibid.*, p. 78.

grande. Pour nous, l'intérêt porte entièrement sur la signification psychologique du graphisme. Pour les chercheurs qui continuent l'étude amorcée dans *La génétique de l'écriture*, cette valeur symbolique, dans la mesure où elle est reconnue, est considérée comme une impureté dans la recherche des propriétés communes caractéristiques de la croissance de l'enfant. C'est pourquoi il est indispensable de comparer des centaines ou des milliers d'écritures pour dégager un « témoin » du développement mental parmi « l'énorme diversité des styles individuels », comme dans les travaux de Luquet sur les dessins d'enfants (25).

Les difficultés du choix de critères convenables sont analysées dans une étude critique du travail de Vinh Bang, travail qui est d'ailleurs présenté comme « le plus récent et le plus valable techniquement » (26). Nous lisons à ce propos : « pour simplifier le problème, certains auteurs ont choisi de se limiter à une seule donnée, facilement mesurable dans presque tous les cas, la vitesse de l'écriture ». Nous pensons qu'il serait plus intéressant encore d'apprécier la vitesse sans avoir à faire de mesures directes, mais à partir de signes enregistrés dans le graphisme (27).

Cependant, même avec un souci prédominant de mesures, il n'est pas possible de faire abstraction de la notion de *qualité*. L'étude considérable de Vinh Bang menée systématiquement sur 7 000 écritures comporte le choix d'échelles qualitatives pour chaque niveau d'âge, pour chaque degré de vitesse imposé dans le tracé de l'écrit, pour chaque type d'écriture, script ou liée. Pour chacune de ces catégories il a été établi par des « juges » un classement d'écritures en 5 degrés de qualités, les spécimens reproduits dans l'ouvrage *Évolution de l'écriture de l'enfant à l'adulte* (28) doivent servir à noter les écritures étudiées suivant leur ressemblance avec l'une des écritures qui constituent l'échelle. La mise au point de ces échelles a été le fruit de longs tâtonnements (relatifs au choix des signes, au nombre des juges). Or le résultat ne paraît pas satisfaisant aux auteurs de *L'Écriture de l'enfant* qui soulignent le caractère artificiel du choix qui est fait et par suite les « résultats parfois paradoxaux », les écritures classées « mauvaises » étant celles qui ont des formes plus « personnalisées » (29) et ils ajoutent : « Une notation basée sur une autre définition de la qualité, et mettant l'accent, comme l'une de celles que nous proposons (niveau A), sur le dépassement des handicaps et sur les transformations personnelles, renverserait probablement certains classements. »

Les échelles de Vinh Bang ne sont donc pas satisfaisantes au regard de la graphométrie. Encore bien moins pour la graphologie ! (C'est ainsi que l'on peut voir en haut de l'échelle, avec la note maximale 6, des écritures tordues, dans la zone 15-18 ans !)

Ces exemples nous montrent les tâtonnements et les erreurs d'une méthode qui ne tient pas compte des connaissances graphologiques. Nous remarquons d'ailleurs

(25) R. Perron et F. Coumes *L'écriture de l'enfant*, p. 15.
(26) *Ibid.*, p. 13.
(27) Voir plus haut, p. 23.
(28) Vinh Bang, *Évolution...*, Appendice II.
(29) R. Perron et F. Coumes, *L'écriture de l'enfant*, p. 13.

que la graphométrie fait intervenir ici les critères du niveau A, introduits par H. de Gobineau et ce choix a été initialement inspiré par les données empiriques de la graphologie traditionnelle (signes de l'écriture organisée et de l'écriture combinée) qu'Hélène de Gobineau connaissait bien.

Les travaux de graphométrie actuellement publiés n'ont pas repris l'*étude de la personnalité* (qui faisait l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de H. de Gobineau et de R. Perron) et ils ne concernent que l'enfant. Ils semblent donc constituer une première étape du développement de la graphométrie, intéressante à la fois par les résultats obtenus ou confirmés et par la mise au point de la méthode. La critique d'autres travaux (comme ceux de Vinh Bang) et les tâtonnements de la graphométrie elle-même pourraient amener les chercheurs à faire une place en quelque sorte officielle à la graphologie traditionnelle, comme guide dans le choix des critères.

Dans la conclusion de la deuxième partie de l'ouvrage collectif, les auteurs envisagent l'influence du problème affectif dans le cas des gauchers et ils ajoutent : « Il y aurait encore beaucoup d'études à faire sur ce problème des rapports de l'*écriture* elle-même et de la personnalité » (30). C'est dans ce domaine, tout spécialement que l'apport de la graphologie nous paraît irremplaçable et, en même temps satisfaisant au point de vue scientifique. Il est normal, pour une science expérimentale, de tenir compte de toutes les sources d'information issues de l'observation et vérifiées par les applications. Le choix des critères suivant les données de la graphologie pourra être considéré comme fondé logiquement dans la mesure où la graphologie aura dépassé le stade empirique et aura fait l'objet d'une systématisation.

(30) J. de Ajuriaguerra et M. Auzias, *L'écriture de l'enfant*, tome I, deuxième partie : Évolution de la motricité graphique, p. 200.

CONCLUSION

Le développement de la graphologie rappelle celui d'autres sciences expérimentales, particulièrement la chimie : premières connaissances toutes mêlées à la technique, puis collection de faits progressivement accumulés par des curieux qui n'avaient aucune prétention à être des savants, plus tard (il y a moins de deux siècles pour la chimie, moins d'un siècle pour la graphologie) science consciente de son autonomie et essentiellement descriptive, confirmée d'ailleurs par les applications, enfin, pour la chimie systématisation qui a été réalisée par étapes : connaissance de types et de séries (en chimie organique) facilitant l'étude et l'exposé théorique et, tout récemment grâce à la physique moderne, découverte de processus d'explication permettant une systématisation généralisée des diverses branches de la chimie, travail encore en cours.

La graphologie ne peut pas se contenter d'une collection de faits : les correspondances des signes graphiques et des réalités psychiques dont ils sont l'expression. La classification des espèces graphiques telle que la présente Crépieux-Jamin, en les rattachant à sept genres différents est une étape pour la constitution de la graphologie comme science, mais elle reste encore au niveau d'une classification fondée sur des considérations anatomiques. Les généralités énoncées par Crépieux-Jamin, principalement au début de l'*ABC*, contiennent cependant des principes généraux qui impliquent une interprétation de l'écriture par la signification du geste. Pulver insiste plus spécialement sur le symbolisme de l'espace et Klages sur l'aspect global du graphisme.

Notre étude de l'écriture des adolescentes a été guidée par l'analyse du geste, extérieurement pour le plan suivi et, plus profondément en vue de l'interprétation. Le *principe fondamental de la valeur expressive du geste* se concrétise en donnant à l'*orientation* sa *signification symbolique* et à la *pression* le rôle d'*expression de l'énergie psychique*.

La méthode que nous avons mise en pratique dans l'étude des écritures d'adolescentes est fort éloignée de la graphométrie. Le but que l'on peut se proposer en la perfectionnant n'est pas de la rendre utilisable d'une manière automatique mais de la rendre intelligible, aisément maniable et capable de s'adapter avec souplesse à chaque cas individuel. Aussi exige-t-elle un minimum de connaissances et une participation personnelle de l'observateur. Nous ne pensons pas que ces exigences de la graphologie traditionnelle et de la méthode qui lui est associée s'opposent à une conception scientifique de la graphologie. Considérée selon l'expression de R. Wallon comme « science en formation », elle possède déjà des fondations expérimentales solides, un vocabulaire en grande partie international, des règles générales établies à partir de l'expérience. En tout cela, elle ne peut pas être qualifiée de « science exacte » au sens habituel, car la

matière même de son étude ne se prête pas à la mesure. Il y a l'exception d'un certain nombre de signes mesurables (dimensions de plusieurs sortes, rapports de dimensions, inclinaison) et de signes qui sont dénombrables. Ces mesures constituent des moyens d'analyse et de description précise, lorsqu'elles sont possibles. Mais les significations dans l'ordre psychique ne sont pas mesurables. Il n'y a donc pas de proportion à établir.

Ce qui fait que la graphologie est une science dans l'état actuel des connaissances, c'est qu'elle est fondée, logiquement, sur des principes généraux, à partir desquels les règles empiriques pourraient être déduites. De nouvelles déductions sont légitimes, mais comme la graphologie est avant tout une science expérimentale, les propositions obtenues par un raisonnement doivent être contrôlées.

Non seulement la graphologie doit rester souple dans son application et active pour s'enrichir à l'intérieur de son domaine propre, mais elle est essentiellement ouverte à d'autres sciences et tout particulièrement à la psychologie.

Les relations entre la psychologie et la graphologie sont évidentes dans le sens où la première fournit des connaissances indispensables aux interprétations, si bien que les progrès de la psychologie viennent, avec plus ou moins de retard, enrichir les significations utilisables par les graphologues et susciter le développement de la graphologie. L'introduction des notions de psychologie moderne a donné un nouvel élan à la graphologie. Un autre aspect de ces relations consiste dans l'utilisation de la graphologie comme technique d'exploration du psychisme. C'est ce dont nous avons surtout traité ici.

C'est également au niveau de la formalisation de la psychologie que ses progrès sont susceptibles d'aider la graphologie. Les lois de formation du caractère, établies en psychologie ont depuis longtemps inspiré les recherches de corrélations de signes dans l'écriture. Les typologies, avec les groupements de qualités psychiques qu'elles reconnaissent dans la réalité, peuvent servir de guides pour la mise en ordre des correspondances déjà observées et pour en découvrir de nouvelles. C'est pour la graphologie, à la fois un modèle pour l'organisation des connaissances et un moyen de les exprimer.

Ainsi, au point de vue scientifique, la graphologie est surtout celle qui reçoit et au point de vue technique, elle est de plus en plus un moyen pour la psychologie. Il semble cependant que l'on puisse aller plus loin. La graphologie a ses principes propres et elle a déjà rassemblé les matériaux de son étude d'une manière indépendante, avec naturellement les conceptions et le vocabulaire de la psychologie courante. Elle possède ses propres moyens d'observation. Les graphologues peuvent voir dans le graphisme des associations de signes capables de suggérer aux psychologues des corrélations ou des lois psychologiques nouvelles. Ainsi un fait bien connu en graphologie est la possibilité d'interpréter un même ensemble de signes dans des ordres de réalité différents, par exemple au point de vue intellectuel et au point de vue moral. N'y aurait-il pas lieu d'étudier, entre psychologues et graphologues, si les rapprochements suggérés par les interprétations graphologiques ne seraient pas la manifestation d'une loi psychologique, peut-être l'expression d'une certaine harmonie dans la personnalité globale ? De même, l'aptitude de quelques signes à être dominants dans le graphisme ou la cons-

tance de relations, comme les rapports de dimensions, par opposition à d'autres qualités plus souvent variables, sont des faits purement graphologiques qui pourraient guider des recherches psychologiques. Le domaine dans lequel la graphologie peut s'exercer est évidemment moins large que celui de la psychologie, mais dans les limites imposées par le matériel spécial qu'est l'écriture, les deux sciences gagneraient à une collaboration étendue, depuis les techniques d'application pratique jusqu'aux recherches fondamentales.

Il existe aussi un vaste champ d'expériences et d'élaborations théoriques commun à la médecine et à la graphologie. De nombreux médecins se trouvaient parmi les premiers graphologues, en France et en Allemagne; le docteur Carton a tout spécialement fait une large place à la graphologie pour sa connaissance du malade et beaucoup de médecins, surtout ceux qui sont orientés vers la médecine psychosomatique, s'intéressent aujourd'hui à la graphologie. Dans le domaine des maladies mentales, depuis Rogues de Fursac, au début du siècle, des psychiatres comme le professeur Baruk (1) ont vu l'intérêt de l'examen de graphismes de malades. La psychologie tendant actuellement à prendre une plus grande place dans les études médicales, il semble que la graphologie pourrait apporter un complément précieux. Les échanges se sont déjà faits aussi, et peuvent se poursuivre, en sens inverse : les malades sains d'esprit sont dans un état psychologique particulier qui peut être considéré comme situation expérimentale pour l'étude des variations du graphisme et, plus fortement encore, les malades mentaux, lorsqu'ils écrivent, peuvent présenter des cas exagérés et typiques dont l'étude est susceptible d'éclairer celle des graphismes normaux. La méthode qui fait appel aux cas pathologiques dans l'étude de la psychologie normale a déjà été fort exploitée.

C. G. Jung termine son livre *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* par cette justification de son activité de psychologue et de la publication de ses résultats : « J'ai exposé dans la présente étude le résultat de mes efforts comme exemple du genre et de l'étendue de la problématique que devrait connaître un médecin qui désire faire de la psychothérapie. Il lui faut posséder une *science de l'âme*, pas une théorie à son sujset. Je considère que la pratique de la science n'est pas une joute en vue d'avoir raison, mais un travail qui contribue à augmenter et à approfondir la connaissance. »

La graphologie peut faire partie de cette « science de l'âme ». Elle doit bien, comme toute science, avoir ses théories, mais elle est essentiellement au contact des réalités psychiques individuelles. C'est en maintenant les visées des pionniers de la graphologie manifestées au 1er Congrès de 1900 qu'elle pourra rendre le plus de services à la pédagogie, à la psychologie et à la médecine, tout en recevant elle-même de ces sciences des informations et un renouvellement de son propre élan.

(1) Baruk (Pr H.), *Traité de psychiatrie*, Paris, Masson et Cie, 1959, p. 926.

BIBLIOGRAPHIE

AJURIAGUERRA (J. DE), AUZIAS (M.), COUMES (F.), DANNER (A.), LAVONDES-MONOD (V.), PERRON (R.), STAMBAK (M.), *L'écriture de l'enfant*, Neuchâtel, Suisse, Delachaux et Niestlé, 1964.

BACHELARD (G), *L'air et les songes*, Essai sur l'imagination du mouvement, Paris, José Corti, 1943.

— *Le matérialisme rationnel*, Paris P.U.F., 1953.

BABILLOT (Dr), *Les trois types d'écriture*, in *La Graphologie*, n° 28, 1947.

BARUK (Pr H.), *Traité de psychiatrie*, Paris, Masson et Cie, 1959.

BERGER (G.), *Traité pratique d'analyse du caractère*, Paris, P.U.F., 1re édition 1950, 6e édition 1961.

BOUTONIER (J.), *Les défaillances de la volonté*, Paris, P.U.F., 1951.

BUSSE (H.), *Bibliographie*, in *Compte rendu du 1er Congrès international des sciences de l'écriture* à Paris en 1900, Paris, Société de Graphologie.

CAILLE (E.), *Correspondances graphologiques de la caractériologie néerlando-française* in *La Graphologie* n° 43, 1951.

CALLEWAERT (Dr H.), *Graphologie et physiologie de l'écriture*, Louvain, Nauwelaerts, 1re édition 1954, 2e édition 1962.

— *Écrivons à la ronde*, in Archives hospitalières, Bruxelles, n° 4, avril 1964.

CARTON (Dr P.), *Diagnostic et conduite des tempéraments*, Paris, Le François, 1re édition, 1926, 2e édition 1936.

— *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture*, Paris, Le François, 1re édition 1930, 2e édition 1942.

— *Dictionnaire de Graphologie*, Paris, Le François, 1933.

CRÉPIEUX-JAMIN (J.), *Compte rendu du 1er Congrès international des Sciences de l'écriture* à Paris en 1900.

— *ABC de la graphologie*, Paris, Alcan, 1re édition 1929, P.U.F., 5e édition 1950.

DEBESSE (M.), *Essai sur la crise d'originalité juvénile*, Paris, Alcan, 1936.

— *Les étapes de l'éducation*, Paris, P.U.F., 1re édition 1952, 5e édition 1961.

DELAMAIN (M.), *Sur les correspondances graphologiques des caractères de Heymans*, in *La Graphologie*, n° 30, 1948.

— *Autour de la graphométrie*, in *La Graphologie*, nos 74, 75 et 76, 1959.

DUBOUCHET (J.), Contribution à l'*enquête sur la pression déplacée*, in *La Graphologie*, n° 63, 1956.

— *L'analogie des phénomènes physiques et psychiques et l'écriture*, Bruxelles, Les éditions du Parthénon, 1960.

— *Essai de formalisation de la psychologie fondé sur l'analogie des phénomènes psychiques et des phénomènes physiques*, Paris, Le François, 1965.

DUQUESNE (J.), *Les 16-24 ans* (Enquête de l'I.F.O.P.) Paris, Éditions du Centurion, 1963.

EINSTEIN (A.), *Lettres à Maurice Solovine*, Paris, Gauthier-Villars, 1956.

GOBINEAU (H. de) et PERRON (R.), *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité. Essais de graphométrie*, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé, 1954.

GUILLAUME (P.), *La psychologie de la forme*, Paris, Flammarion, 1re édition 1937.

HEGAR (W.), *Graphologie par le trait*, Paris, Vigot frères, 1re édition 1938, 2e édition 1962.

JUNG (C. G.), *Types psychologiques*, 1re édition allemande 1920, traduction française Y. Le Lay, Genève, Librairie de l'Université Georg et Cie, 1950.

— *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, traduit par Y. Le Lay, Genève, Librairie de l'Université Georg et Cie, 1953.

KLAGES (L.), *Les principes de la caractériologie*, 1re édition allemande 1910, 10e édition allemande 1936, traduction française W. Réal et E. Reymond-Nicolet, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé, 1950.

— *Expression du caractère dans l'écriture*, 1re édition allemande 1917, traduction française de E. Reymond-Nicolet, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé, 1950.

— *Graphologie*, 1re édition allemande 1932, traduction française de E. Reymond-Nicolet, Paris, Stock, 1re édition 1943, 2e édition 1949.

LECERF (A.), *Les points sur les i*, in *La Graphologie*, no 63, 1956.

LECERF et MIALARET (G.), *L'écriture et la connaissance des enfants*, Paris, Bourrelier, 1951.

LE SENNE (R.), *Traité de caractérologie*, Paris, P.U.F., 1re édition 1945, 7e édition 1963.

LEWIN (K.), *Psychologie dynamique*, édition anglaise 1935, traduction P.U.F., 1959.

— *Comportement et développement comme fonction de la situation totale*, in *Manuel de psychologie de l'enfant*, t. III, 1952.

LINTON (R.), *Le fondement culturel de la personnalité*, traduction française de Andrée Lyotard, Paris, Dunod, 1959.

MAGNAT (G. E.), *La graphologie*, in *Encyclopédie française*, t. VIII, Paris 1938.

— *Une suite à poésie de l'écriture*, Genève, J. Sack, 1963.

MIALARET (G.), V. LECERF.

MICHON (J. H.), *Méthode patique de graphologie*, Paris 1re édition 1878, édition définitive, Payot, 1949.

MUCCHIELLI (R.), *La caractérologie à l'âge scientifique*, Neuchâtel Suisse, Éditions du Griffon, Paris, diffusion Dunod, 1961.

PERRON (R.), V. DE GOBINEAU.

PERRON (R.), COUMES (F.) et DAURAT (C.), *La graphométrie. Analyse quantitative de l'écriture*, in *Diagrammes* 39, Monte-Carlo, Éditions du Cap, mai 1960.

PIAGET (J.), *La psychologie de l'intelligence*, Paris. Colin, 1947, 7e édition 1964.

PIERON (H.), *Préface* de Graphologie par le trait de W. Hégar.

PULVER (M.), *Le symbolisme de l'écriture*, 1re édition allemande, Zurich, Orell Verlag, 1931, traduction française de M. Schmid et M. Delamain, Paris, Stock, 1953.

SALCE (J.), *Graphologie psychométrique*, in *La Graphologie*, no 84, 1961.

TEILLARD (A.), *L'âme et l'écriture*, Paris, Stock, 1948.

VARINARD (P.), *Étude du point*, in *La Graphologie*, septembre 1895.

VINH BANG, *Évolution de l'écriture de l'enfant à l'adulte*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1959.

WALLON (H.), *La vie mentale*, in *Encyclopédie française*, t. VIII.

— *La caractériologie*, *Ibid.*

ZAZZO (R.) et HURTIG (M. C.), *L'inclinaison de l'écriture*, in *Enfance*, mars-avril 1960.

TABLE DES PLANCHES

N. B. — Les numéros renvoient aux pages du texte.

Planches

I — Diversité d'aspect et de maturité apparente (classe de seconde) : 24, 35, 36, 47, 103 et 119.

II — Différence d'ordonnance : 9, 24, 35...

III — Diversité de maturité apparente (classe de 1re et philosophie) : 9, 24, 35... 47, 103, 119.

IV — Différences de grandeur de l'écriture : 25 et 28.

V — Analyse du mouvement suivant l'axe vertical : 26, 30, 31.

VI — Mouvement dextrogyre, accentuation ou inhibition : 30, 33 à 39.

VII — Mouvements sinistrogyres : 34, 39, 40.

VII *bis* — Disposition des fiches : 37 et 38.

VIII — Manifestations indirectes de tendances sinistrogyres : 29, 33, 36, 38, 71.

IX — Geste oblique vers le haut et la droite : 40... 79.

X — Impulsion initiale (inclinaison) : 43 à 46.

XI — Courbure des tracés. Différences de pression : 46, 49, 50, 79.

XII — Répartition de la pression et groupements de signes : 68, 70, 86.

XIII — Signes de tempérament bilieux : 72, 73, 79, 85.

XIV — Dominance de tempérament nerveux : 73, 74, 79, 81.

XV — Signes de tempérament sanguin : 74 à 77.

XVI — Dominance de tempérament lymphatique : 77, 78, 80.

XVII — Les 4 tempéraments, écritures de garçons : 73 à 78, 82.

XVIII — Aspects de l'adaptation à l'action : 79, 82, 85.

XIX — Primarité — Secondarité : 82 à 84.

XX — Types : Passionné, Colérique, Sentimental, Nerveux : 85.

XXI — Types (suite) : Flegmatique, Sanguin, Apathique, Amorphe : 85, 86.

XXII — Types de fonctions de Jung : 87.

XXIII — Analyse des qualités intellectuelles : 91...
XXIV — Évolution intellectuelle : 103.
XXV — Vanité, Fatigue, Troubles : 106, 110, 111.
XXVI — Lettre t. Geste de bas en haut : hauteur de hampe : 53, 54.
XXVII — Lettre t. Geste de haut en bas : pleins : 55 et 56.
XXVIII — Lettre t. 2e geste de bas en haut : niveau de la barre : 57, 58.
— Tendance dextrogyre enregistrée dans la barre : 59.
XXIX — Lettre t. Geste sinistrogyre : 59, 60.
— Geste oblique vers le haut et la droite : 60, 61.
XXX — Lettre t. Geste oblique vers le bas et la droite : 61.
— Répartition de la pression : 61.
— Signes d'imagination ou d'exagérations : 62, 63.
XXXI — Points sur les i en forme de cercles : 76, 77.

velle un rayon de 60 cm. On exerce à
mité de la manivelle une force de
Quel est le poids P' du chariot

1

figure. Dans le cas où $\alpha = 30°$, quel
poids du chariot E pour que le sys
reste en équilibre ?

2

une force de 1kgf. Quel est le poids P' du
c' que l'on peut soulever en admettant q
Quel est le travail effectué par la force F

3

Maintenant que l'appareil est jugé, réali
l'expérience. Faisons chauffer l'oxyde de
tout en ayant pris soin d'enlever le tuyau

4

on met à la place de B un treuil dont
a un diamètre de 15 cm et la mani
rayon de 60 cm. On exerce à l'extr

5

III Chimie

1° Décrire l'expérience de la combustion d'un bâtonnet de fusain dans un flacon d'oxygène

6

III Chimie

1° Décrire l'expérience de combustion d'un bâtonnet de fusain dans un flacon d'oxygène

7

Planche II
Fig. 6 et 7

Envoyons un faisceau cylindrique de lu
blanche sur une lan fau et un pr

8

Faisons tomber un faisceau d
blanche sur un prisme, nous

9

Etudions expérimentalement tout d'abord,
sion de la lumière blanche par un prisme.

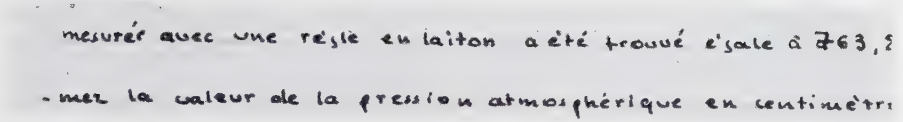
10

Définir le rendement industriel d'un
thermique ; ordre de grandeur de sa c
à quoi peut-on rapporter la faiblesse de
rendement - Qu'est-ce que le principe

11

Définir le rendement indus
d'un moteur thermique - Ordre
grandeur de sa valeur?
A quoi peut-on rapporter la fa
de ce rendement?

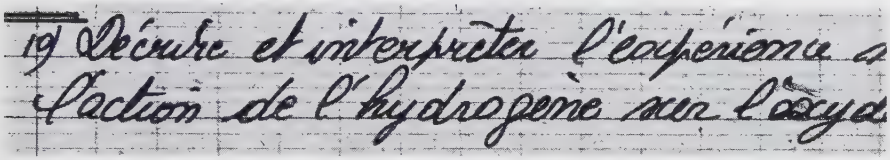
12



mesuré avec une règle en laiton a été trouvé égale à 763,2

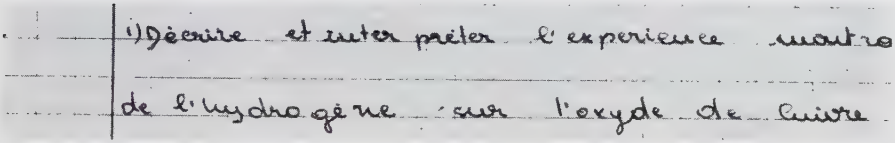
- mer la valeur de la pression atmosphérique en centimètr

13



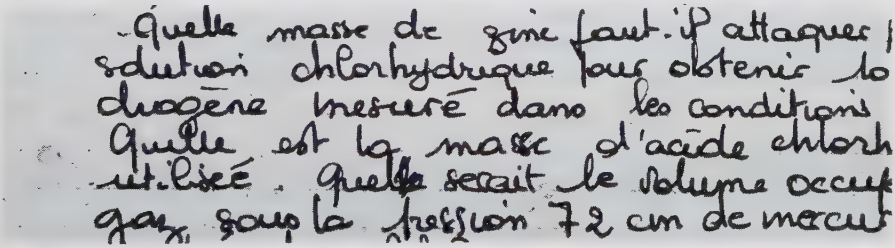
1°) Décrire et interpréter l'expérience s
l'action de l'hydrogène sur l'oxyd

14



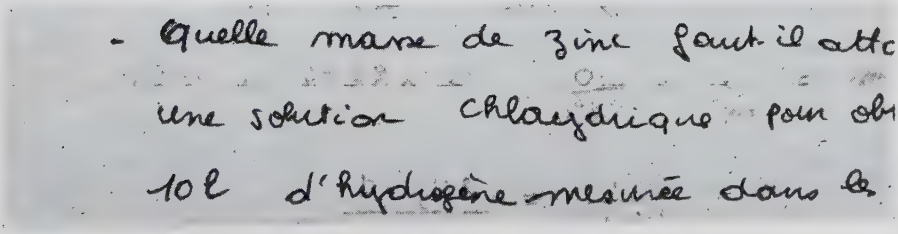
1) Décrire et faire interpréter l'expérience montra
de l'hydrogène sur l'oxyde de cuivre

15



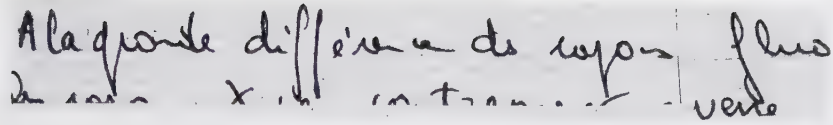
- Quelle masse de zinc faut-il attaquer
solution chlorhydrique pour obtenir le
dihydrogène mesuré dans les conditions
Quelle est la masse d'acide chlorh
utilisé. Quelle serait le volume occu
gaz sous la pression 72 cm de mercur

16

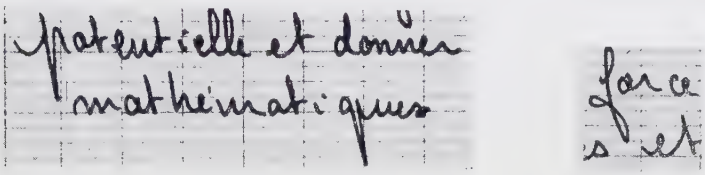


- Quelle masse de zinc faut-il attc
une solution chlorydrique pour ob
10 l d'hydrogène mesurée dans le

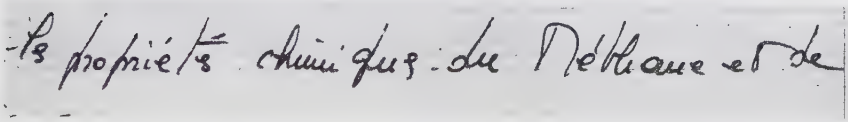
17



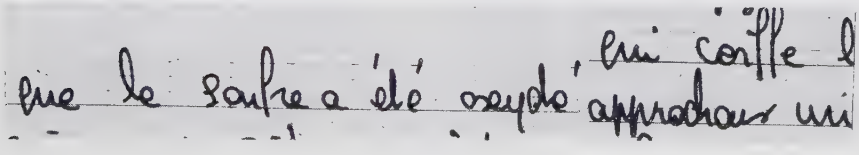
18



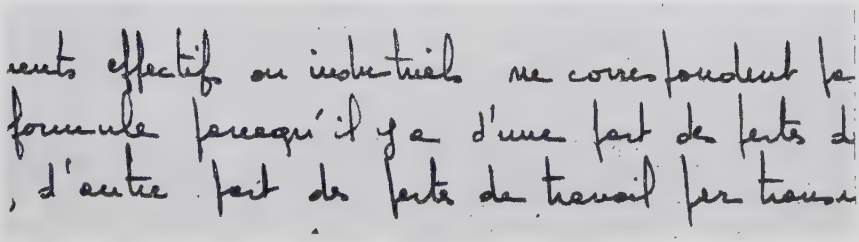
19



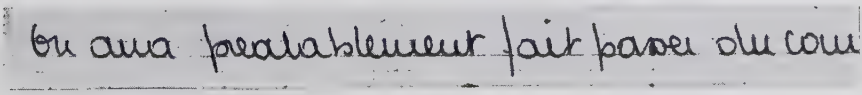
20



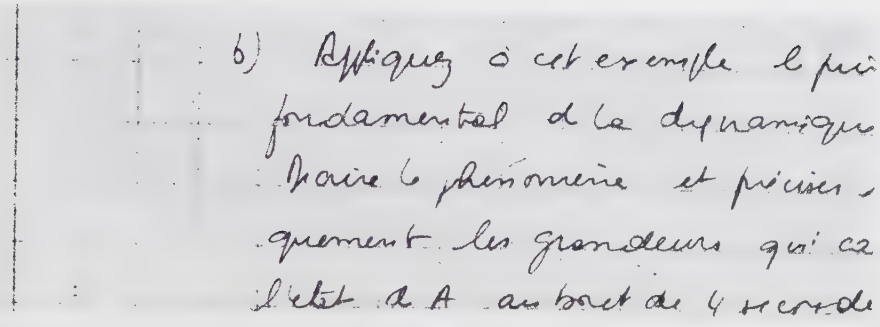
21



22



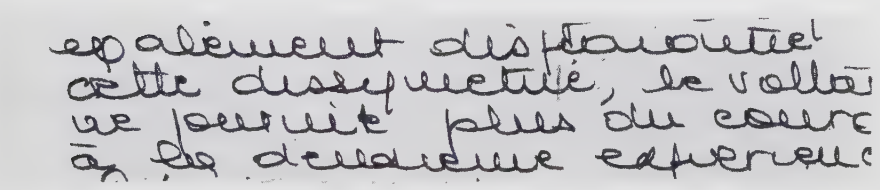
23


b) Appliquez à cet exemple le pri
fondamental de la dynamiqu
Traitez le phénomène et préciser
quement les grandeurs qui ca
l'état A au bout de 4 secondes

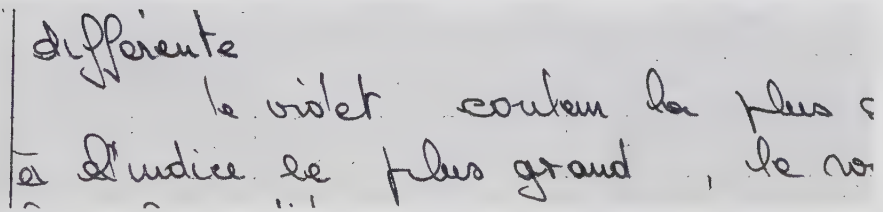
24

Travail intellectuel: quand

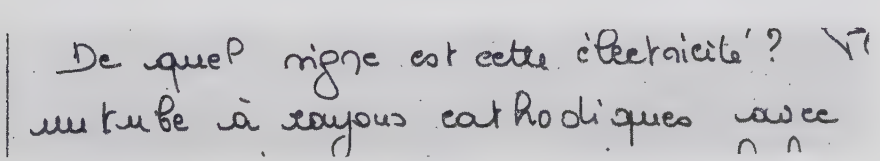
25


également disparaîtrait
cette dissymétrie, le voltai
ne pourrait plus du coup
à la deuxième extrémité

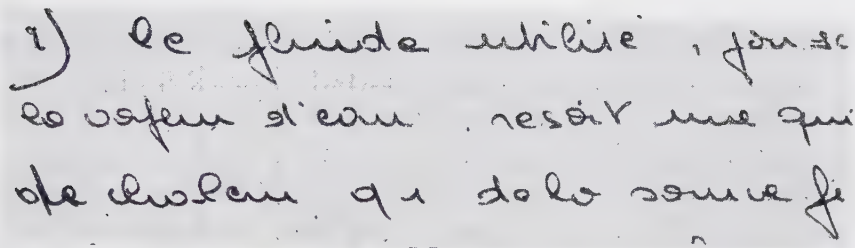
26


différente
le violet courbera le plus
à l'indice le plus grand, le ro

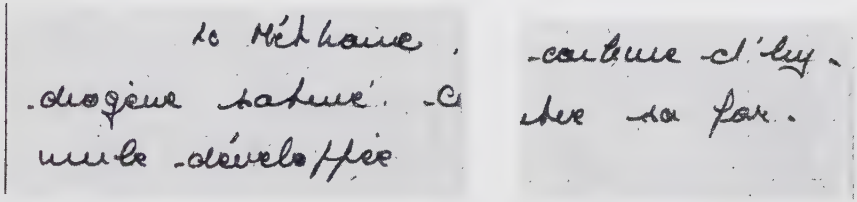
27


De quel signe est cette électricité? V
un tube à rayons cathodiques avec

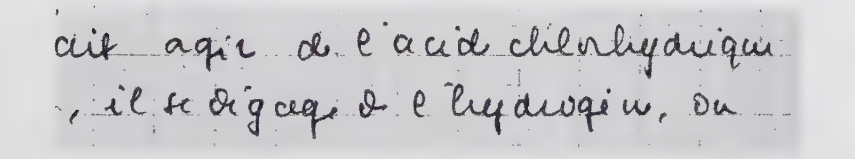
28



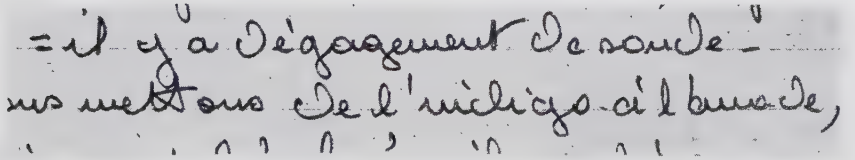
29



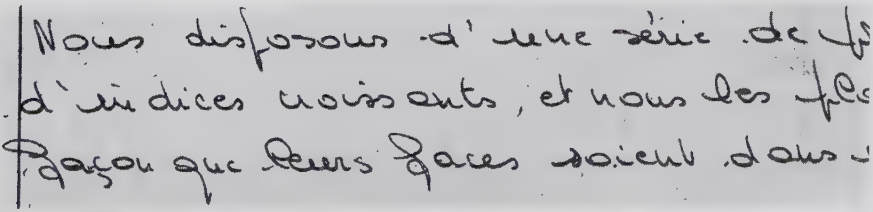
30



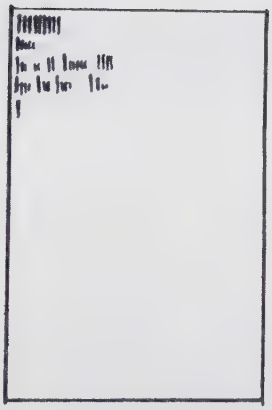
31

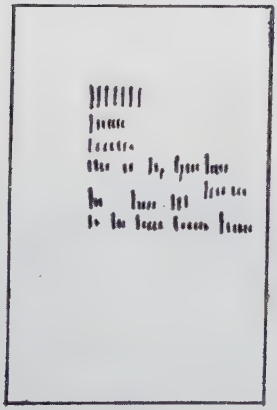


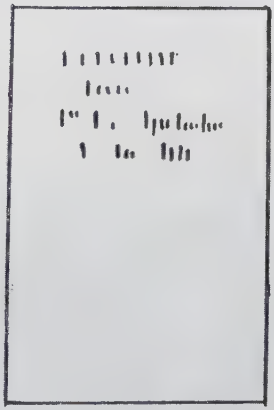
32

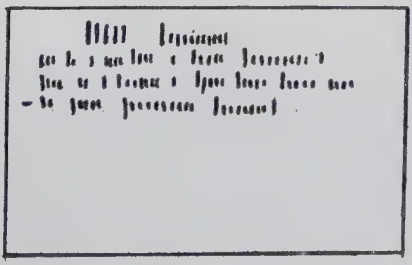


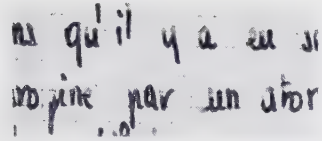
33



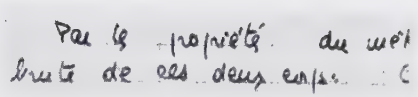






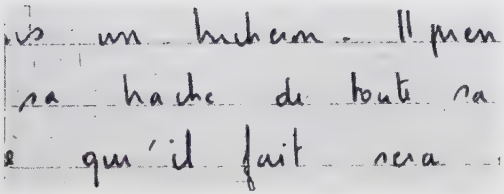


a

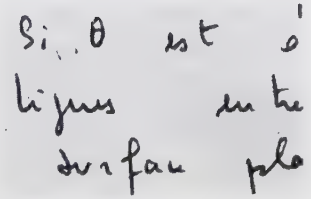


b

35

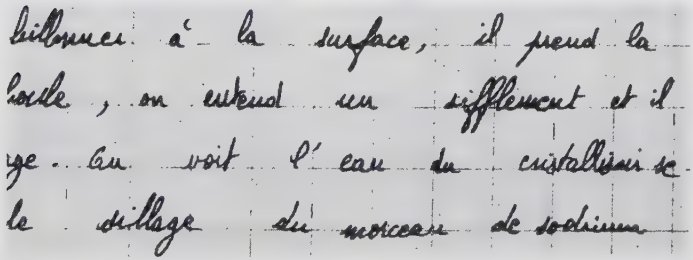


a

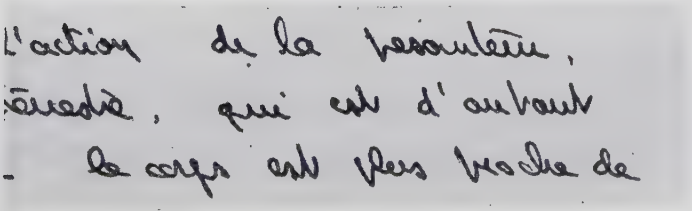


b

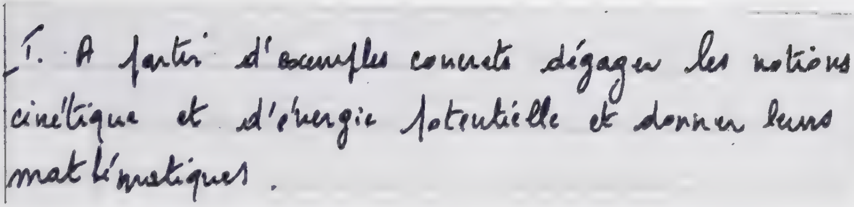
36



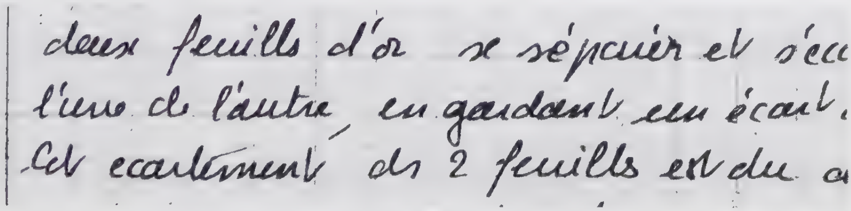
37



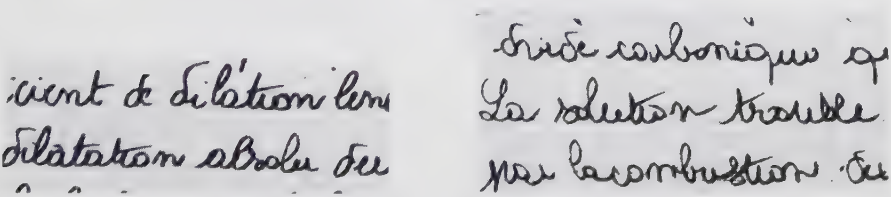
38



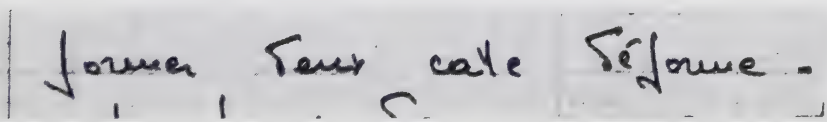
39



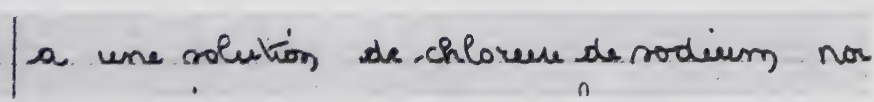
40



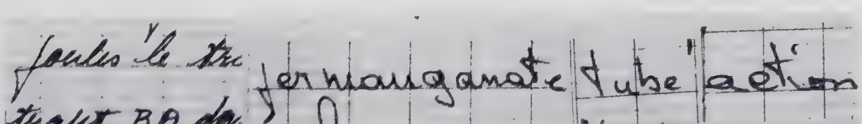
41



42



43



a b c d

44

'ions. lorsque l ... tous les cas
l'acide sulfurique abattu vers la

a

les indices des milieux 1 : acide chlorhydr
$\frac{n_2 \sin i_1}{\dots} = \frac{1 \times 12}{4} = 9$ cm précipité de

b

la distance focale de la lentille
En effet, nous savons que lorsque

c

45

qu'il effectue un travail.
Le travail est une notion fon
l'idée d'effort, d'efficacité

46

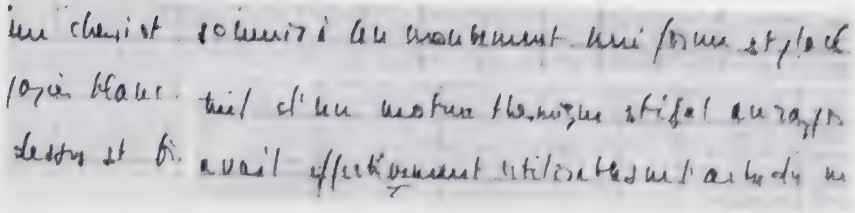
tombent verticalement de Ca et intégr
t l'action

47

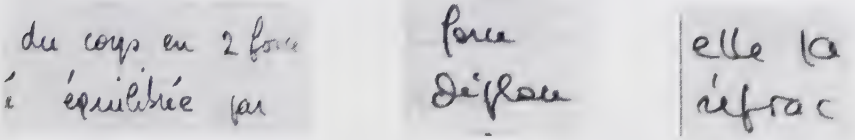
la poutre et

plaques mais par
l'angle du di

48

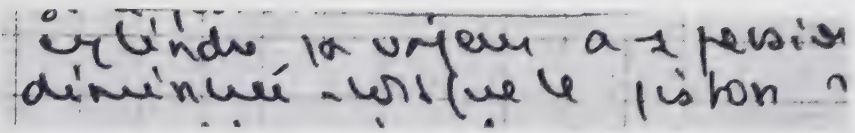


49

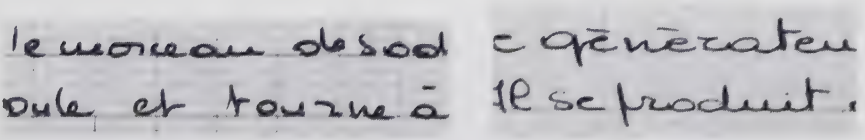


a b c

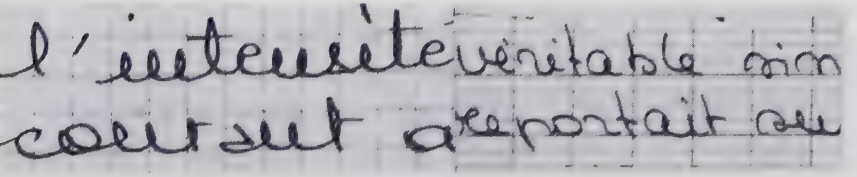
50



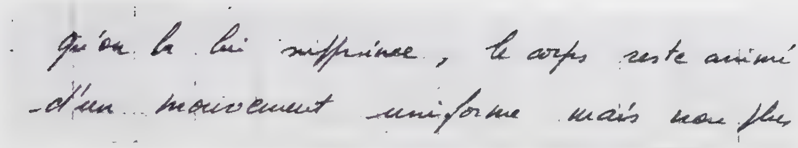
51



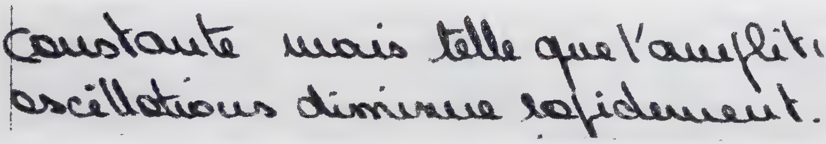
52



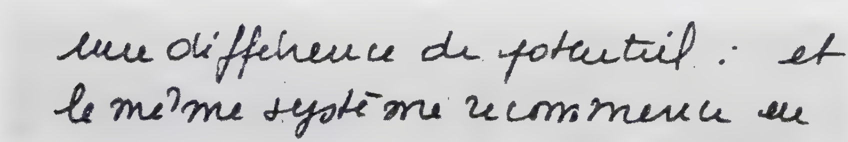
53


qu'on le lui imprime, le corps reste animé
d'un mouvement uniforme mais non plus

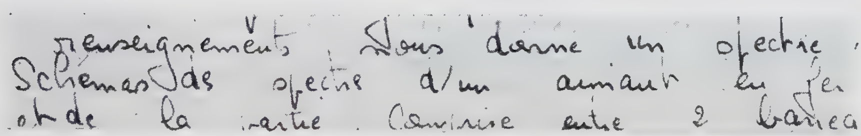
54


constante mais telle que l'amplit
oscillations diminue rapidement.

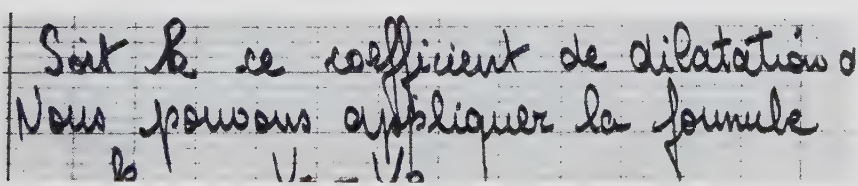
55


une différence de potentiel : et
le même système recommence en

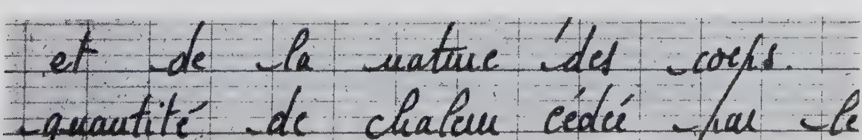
56


renseignements. Nous donne un spectre.
Schémas des spectre d'un aimant en fer
et de la partie comprise entre 2 barrea

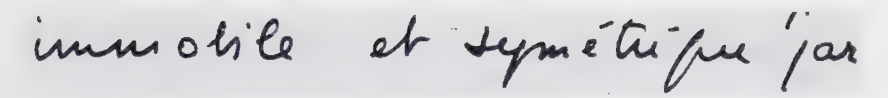
57


Soit k ce coefficient de dilatation
Nous pouvons appliquer la formule

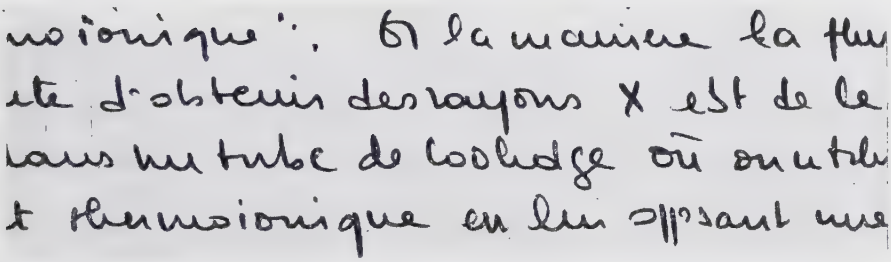
58


et de la nature des corps.
quantité de chaleur cédée par le

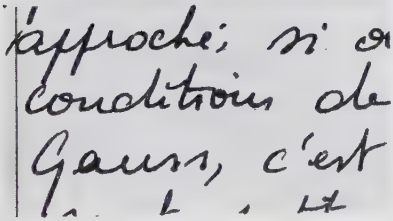
59


immobile et symétrique par

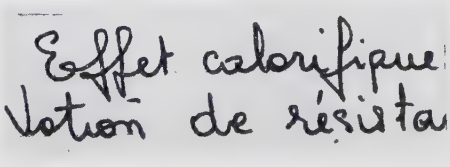
60


noionique ». Et la manière la plus
ste d'obtenir des rayons X est de le
dans un tube de Coolidge où on utili
t thermoionique en lui appliquant une

61

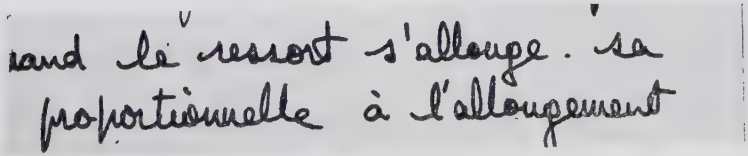

approché; si on
conditions de
Gauss, c'est

a

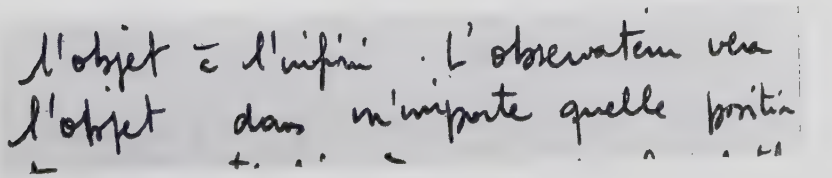

Effet calorifique
Notion de résistan

b

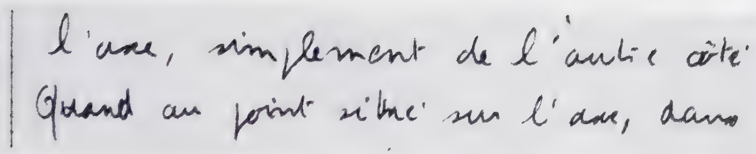
62


quand le ressort s'allonge. La
proportionnelle à l'allongement

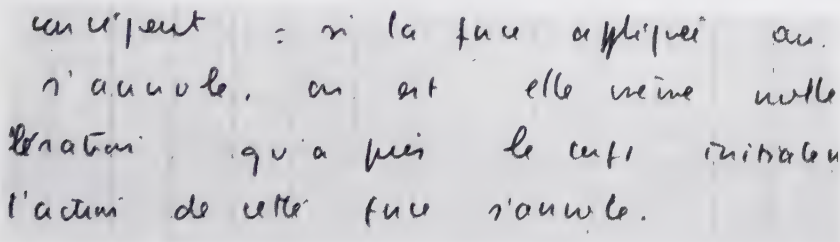
63


l'objet à l'infini. L'observateur voit
l'objet dans n'importe quelle positi

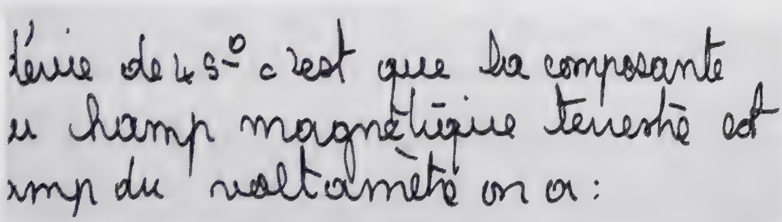
64


l'axe, simplement de l'autre côté
Quand au point situé sur l'axe, dans

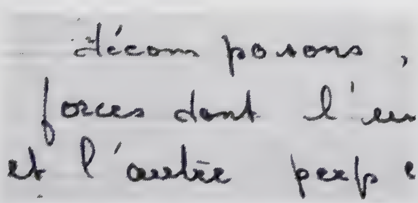
65


recipient : si la force appliquée au
s'annule, ou est elle même nulle
lération qui a pris le corps initialem
l'action de cette force s'annule.

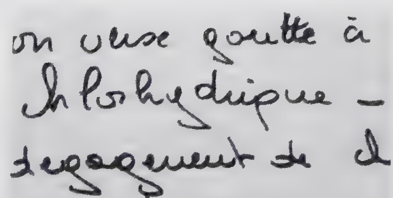
66


térie de 45° c'est que la composante
u champ magnétique terrestre est
amp du voltamètre on a :

67

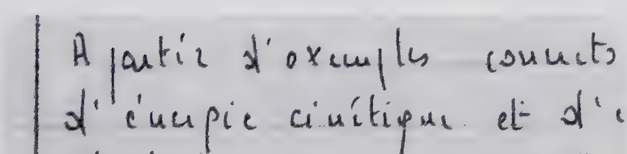

décomposons,
forces dont l'un
et l'autre perp

a

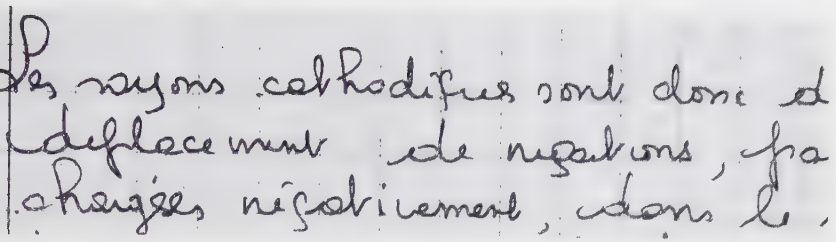

on verse goutte à
chlorhydrique —
dégagement de ch

b

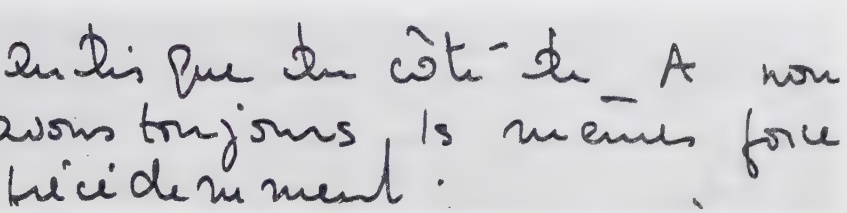
68


A partir d'exemples concrets
d'énergie cinétique et d'

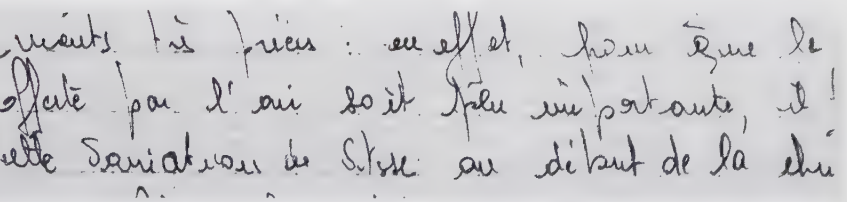
69



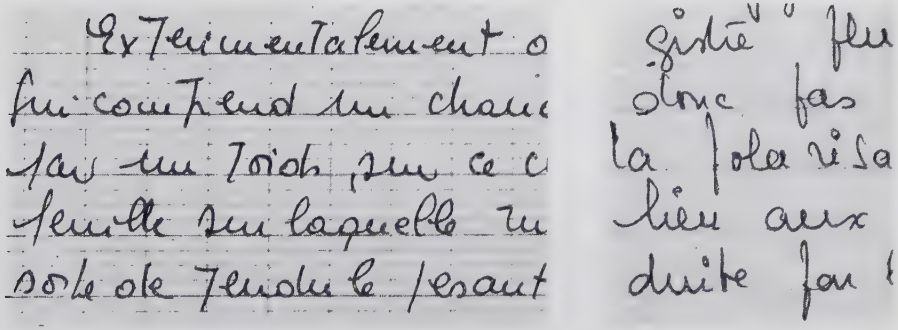
70



71



72



a b

73

Mais dans un cas autre que le ca
pesanteur. Lançons une pierre sur
gelé ; les forces résistantes étant m

74

L'effet joule est utilisable mai
il peut quelquefois détruire un
conducteur. c'est pourquoi on peut uti

75

Dessin de la marche d'un rayon ds u
Etablissement des formules du prisme..

76

chlorure de ba
solution sulf

a

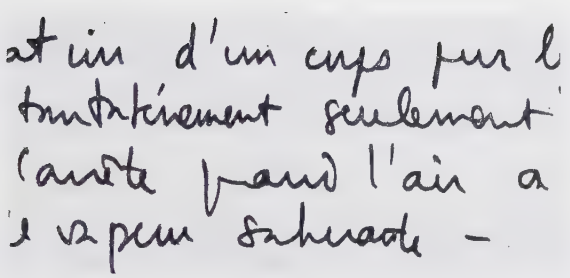
In mineur qui

b

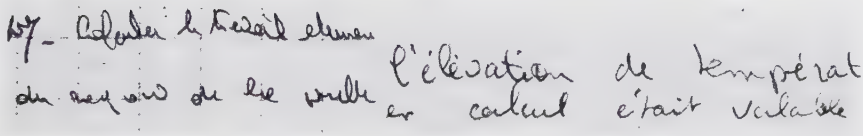
77

avec l'acide sulfurique et pourquo
Décrire l'action de l'acide sulfuri
concentré et chaud sur le cuivre
Quel volume gazeux obtiendrait

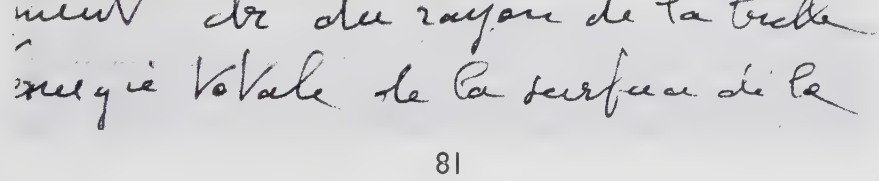
78



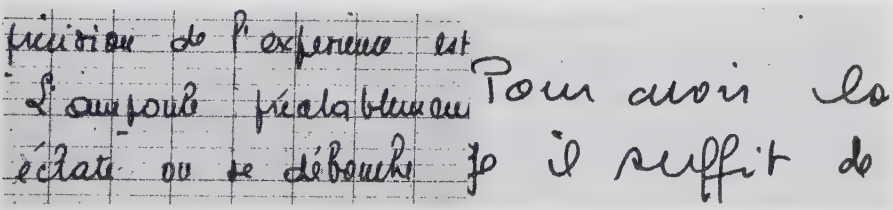
79



80

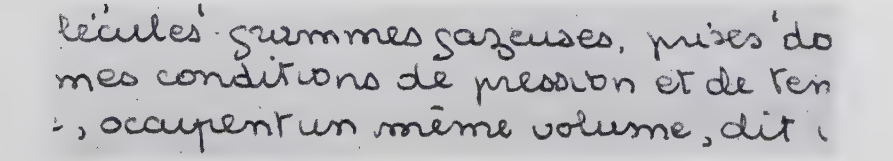


81

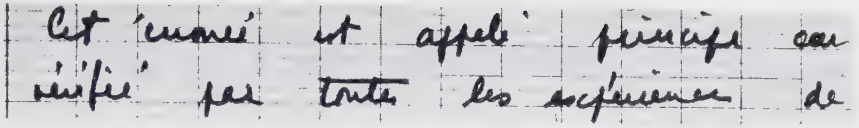


a b

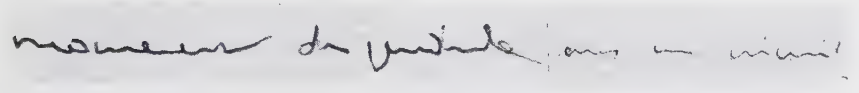
82



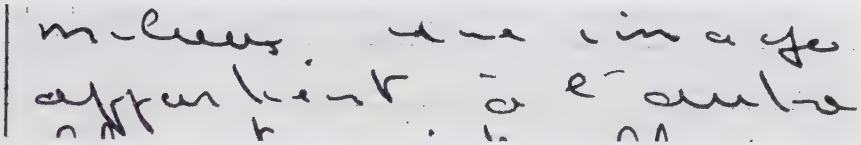
83


Cet énoncé est appelé principe ou
vérifié par toute les expériences de

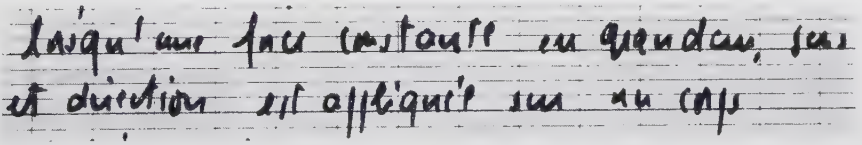
84


nombreux de produits ou de réactifs

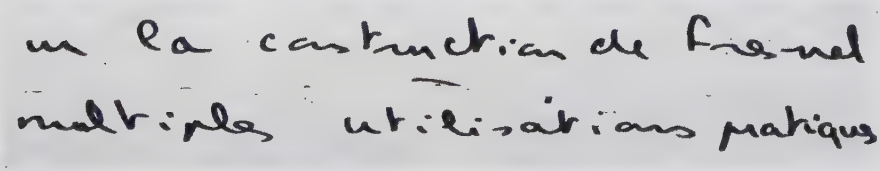
85


milieux une image
appartenant à l'autre

86

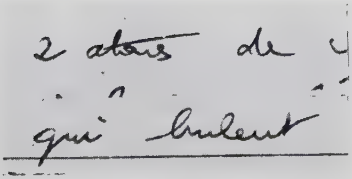

laiqu'une face contenue un quadran, sens
et direction est appliqué sur un corps

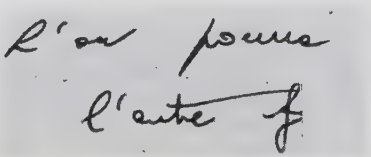
a


un la construction de Fresnel
multiples utilisations pratiques

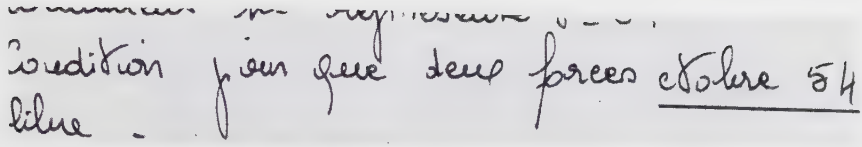
b

87

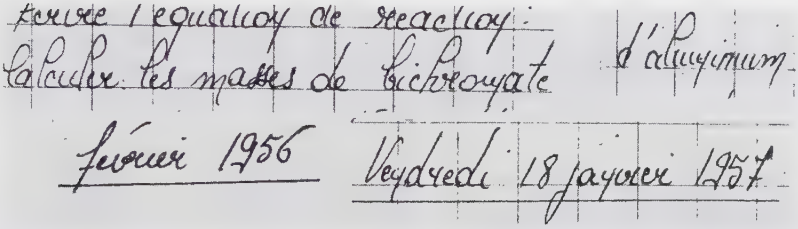

2 états de
qui brûlent


l'on pouvait
l'autre

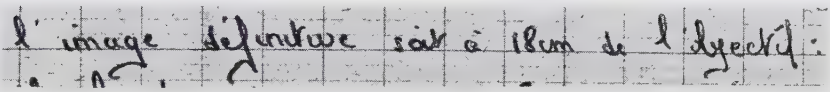
88



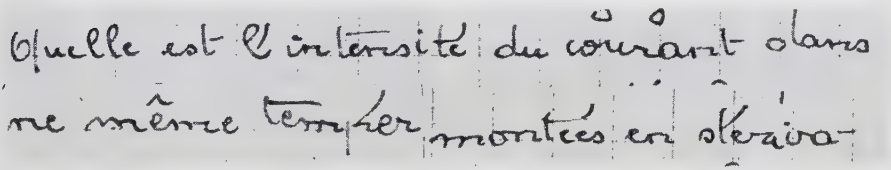
89



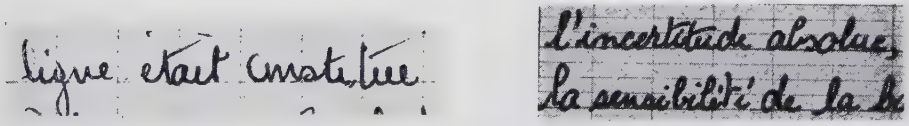
90



91

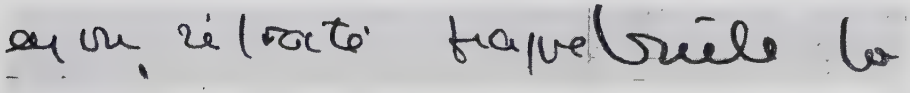


92



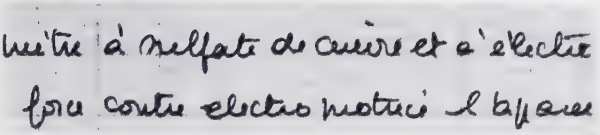
a b

93

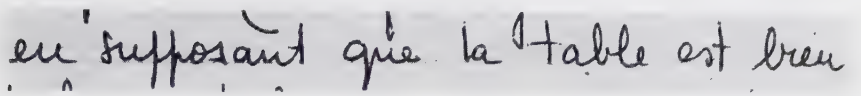


a b

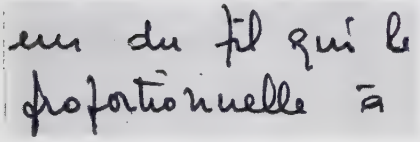
94



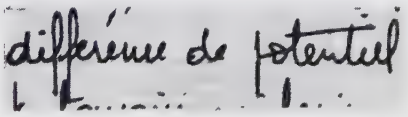
95



a

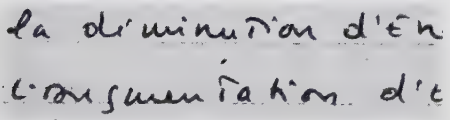


b

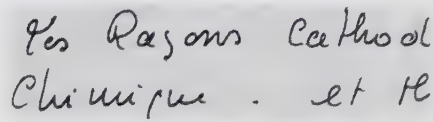


c

96

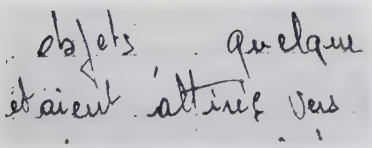


a

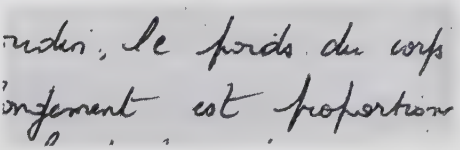


b

97



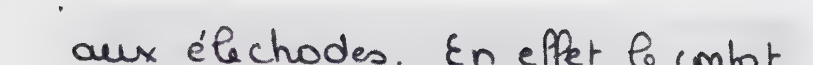
a



b

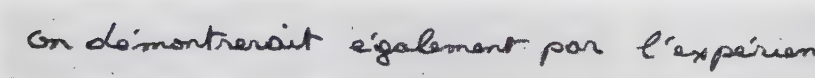
c

98



a

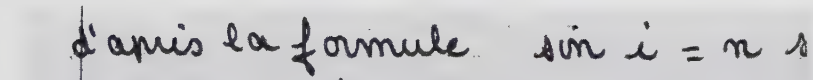
b



c

99

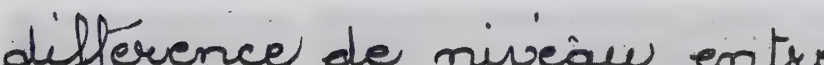
100



a

b

101



102

le phénomène de diffraction à la surface d'un métal

a

voltamètre s'est polarisé, : il agit comme un générateur

b

et faisant tourner le cadre dans
cette position initiale. Pour cela le

c
103

Le courant par
mouvement, u
a

la valence gramme
b

C'est donc que la lumière t
sur l'ensemble des couleurs de

c
104

Le gyroscope commercial est égal

a

des accélérations
masse du corps
b

incertitude absolue sur la
de l'incertitude absolue
c

une force supérieure à son poids. Mais
pour l'élever plus qu'à moi, la force que j
peut être si infiniment égale au poids.

d
105

On remarque un amortissement d'autant important que la résistance R est plus

106

angulaire
cylindre

Interpréter le résultat
une élévation

107

canal le rayon le
bien moins ref
bien plus refringe

a

En effet un
de la cathode
n du générateur

b

108

différence des pressions
e est donnée par

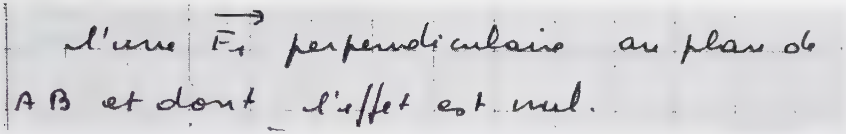
ats par le calcul
ues par exemple

109

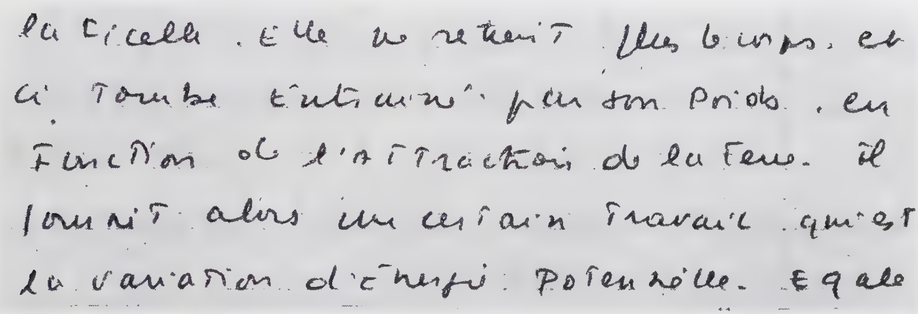
entes à la
fectivement
hère bien de

phase le déplacement effectif
La vérification est fondamentale

110

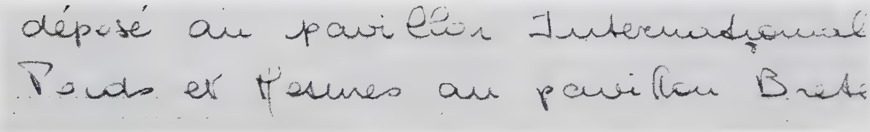

l'une $\vec{F_1}$ perpendiculaire au plan de
AB et dont l'effet est nul.

a

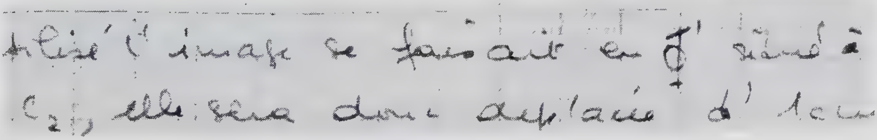

la ficelle. Elle ne retient plus le corps, et
ci tombe entièrement par son poids, en
fonction de l'attraction de la terre. Il
fournit alors un certain travail qui est
la variation d'énergie potentielle. Egale

b

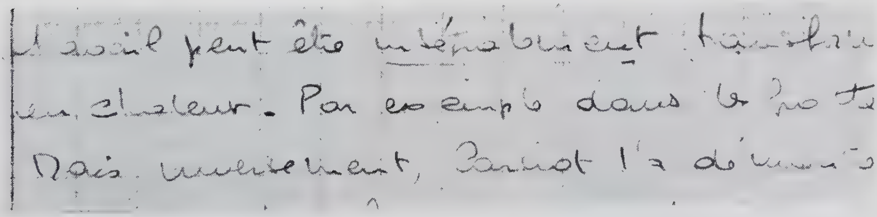
111


déposé au pavillon International
Poids et Mesures au pavillon Brete

a

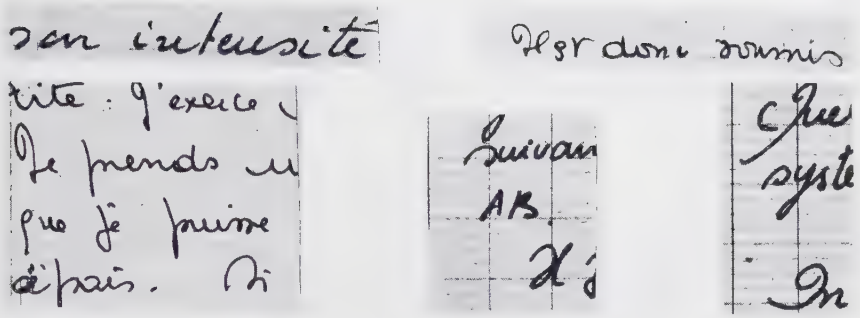

tilisé l'image se faisait en F' [illegible] à
C_2 [illegible] elle sera donc déplacée d'1 [illegible]

b

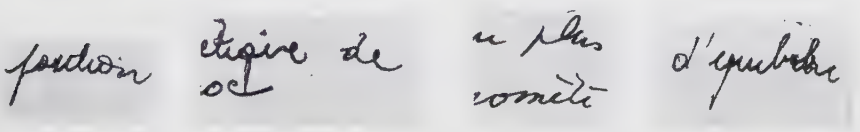

Le travail peut être intégralement transformé
en chaleur. Par exemple dans le frotte-
Mais inversement, Carnot l'a démontré

c

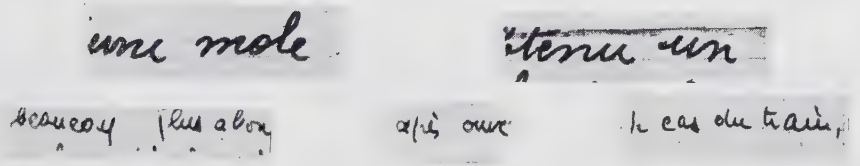
112



113

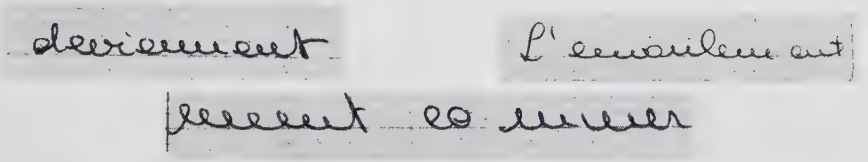


a



b

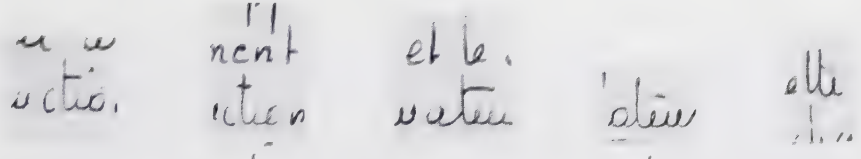
114



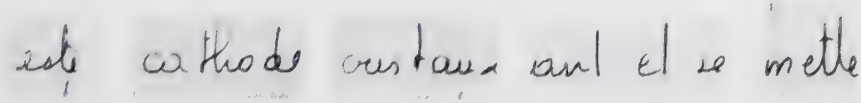
115

116

117

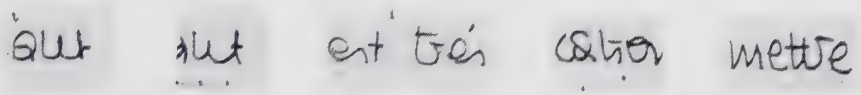


a b c d e

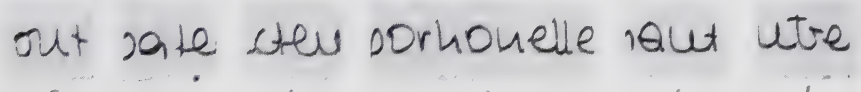


f g h i j

118

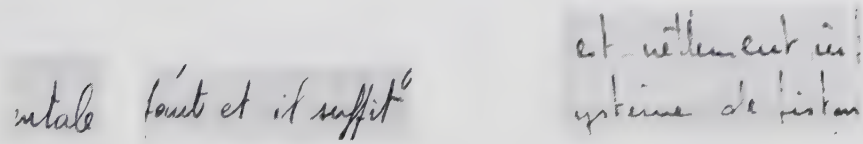


a b c d e



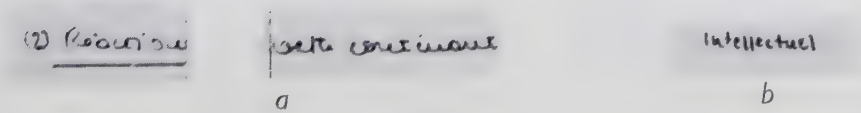
f g h i j k

119



a b

120

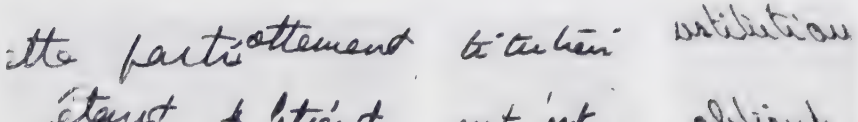


a b

121

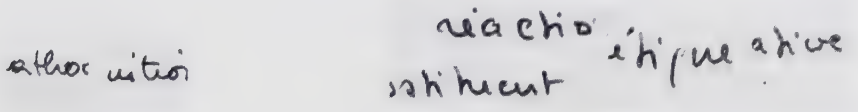
a b c

122

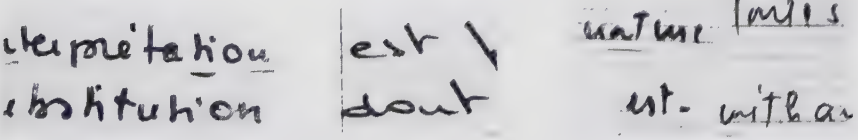


a b

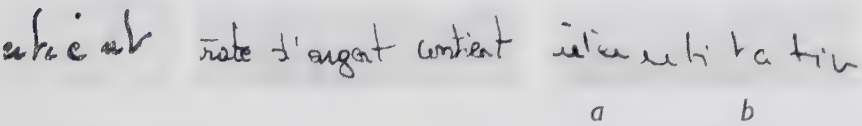
123 124



125 126

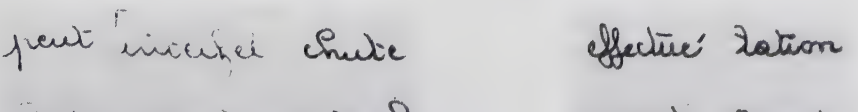


127 128 129



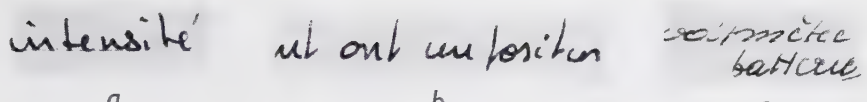
a b

130 131 132



a b

133

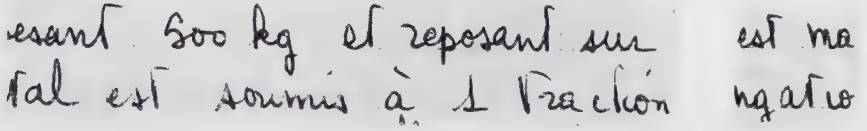


a b c

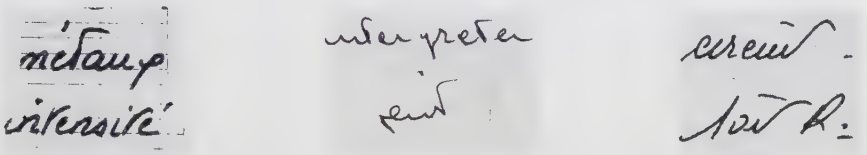
134

a b c

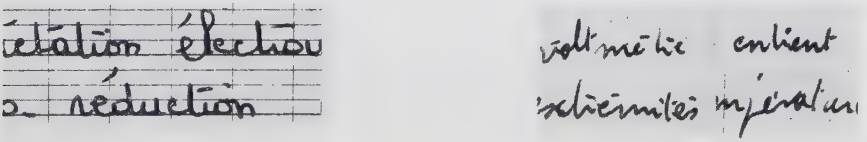
135



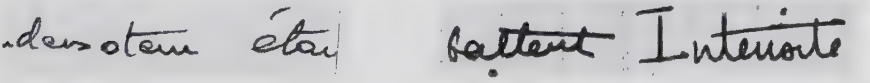
136



137 138 139



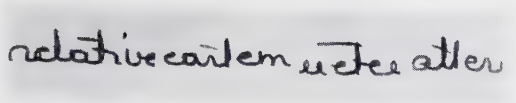
140 141



a b

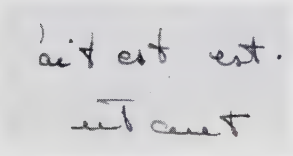
142

143

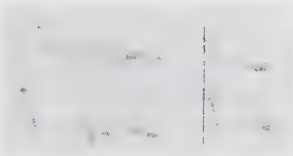


a b c

144

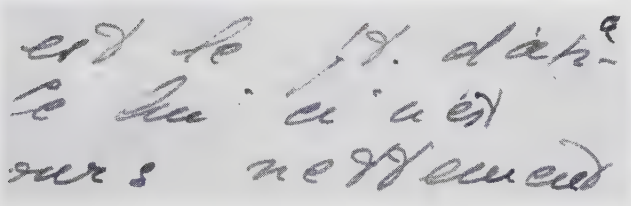


145

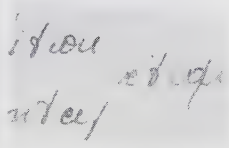


146

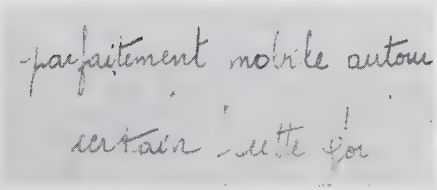
147



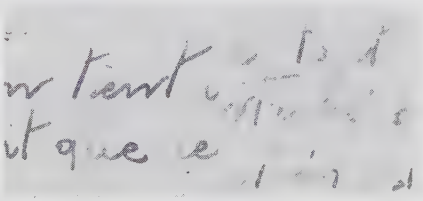
148



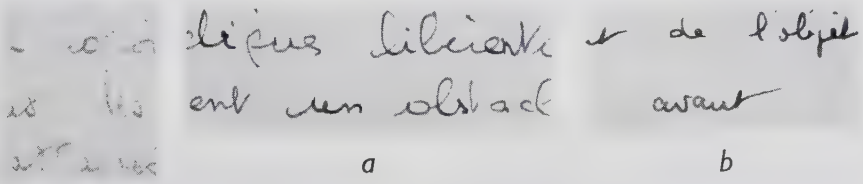
149



150

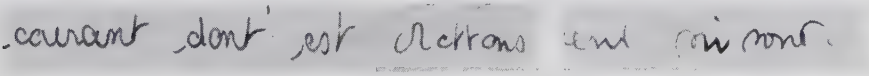


151

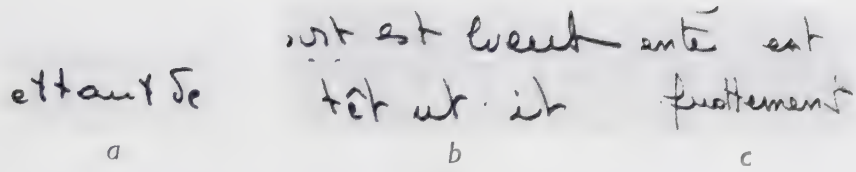


a b

152 153

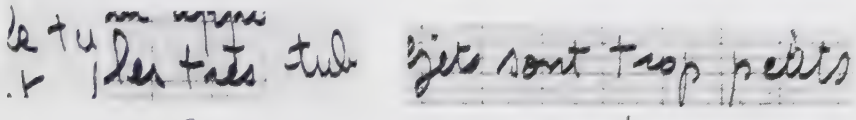


154 155



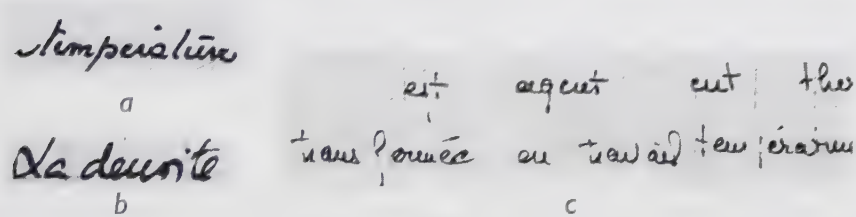
a b c

156



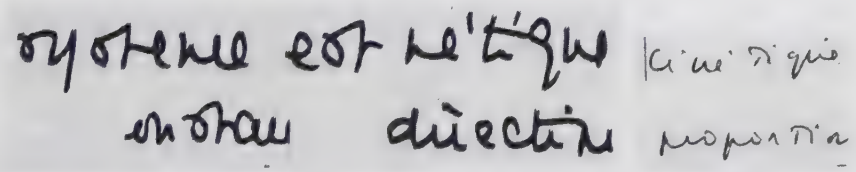
a b

157

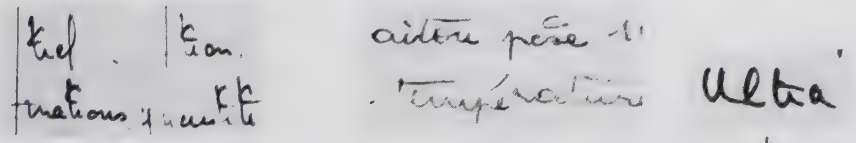


a b c

158

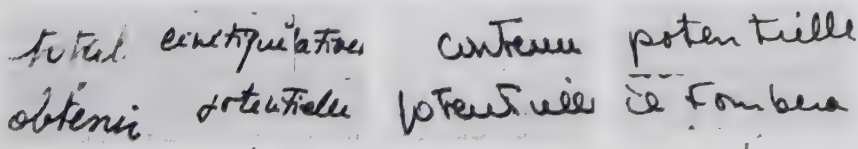


159 160



a b

161 162



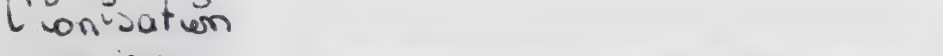
a b c d

163

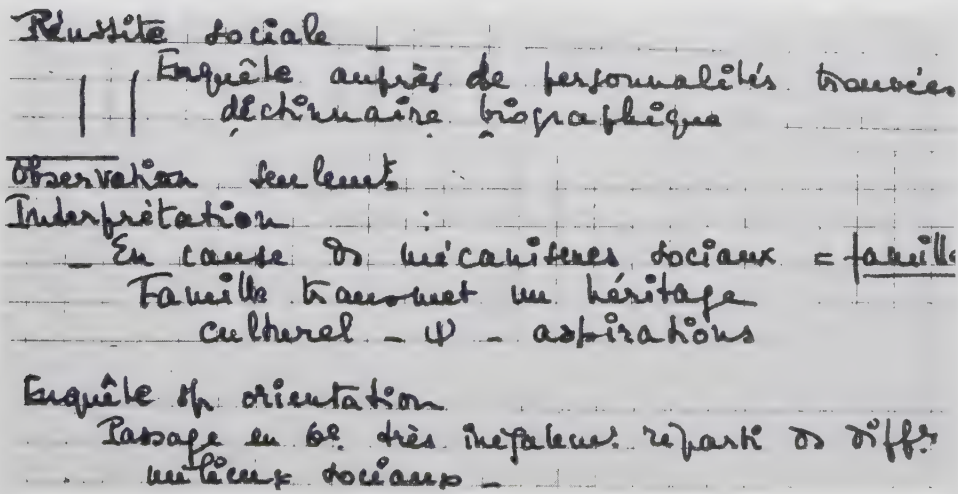
164

165

166



167



168

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Présentation du sujet. *Limites* et plan de travail 7

Chapitre premier

La graphologie, définition, principes 12
— Présentation de la graphologie comme science de l'expression 12
— Distinction entre la graphologie et d'autres disciplines : physiologie de l'écriture, expertise, calligraphie, graphométrie et rapports entre elles 14
— Méthodes d'exposition de la graphologie 17
Méthode traditionnelle (Crépieux-Jamin, Klages, Pulver) 17
Méthode fondée sur la signification du geste 18
Principes d'interprétation du tracé 19
Principes d'interprétation du trait 21
Conclusion 23

Chapitre II

Analyse des caractères les plus significatifs des écritures d'adolescentes 24
— Première vue d'ensemble : diversité des écritures, impression de maturité, taille ... 24
— Analyse des gestes suivant l'axe vertical 26
— Analyse des gestes suivant l'axe horizontal 32
— Analyse du geste oblique vers le haut et la droite 41
— Explication de l'inclinaison de l'écriture 42
— Explication de la courbure des tracés 46
— Étude du trait 49
— Vue d'ensemble du graphisme et conclusions 51

Chapitre III

Étude systématique de la lettre « t » 53
— t calligraphique 54
— Geste ascendant 54
— Geste de haut en bas 54

— Mouvement de bas en haut précédant le tracé de la barre 57
— Geste horizontal 58
— Geste oblique 60
— Énergie mise en œuvre dans les gestes fondamentaux 61
— Liaisons et fantaisies du tracé 62
- Exagérations 62
— Synthèse et conclusions 63

Chapitre IV

Psychologie des adolescentes d'après leur écriture 65
— Tendances dominantes et répartition de l'énergie suivant les domaines de la vie psychique 65
— Confrontation avec les résultats de l'enquête de l'I.F.O.P. 66
— Quelques groupements de signes et leur interprétation 68
— Tempéraments 71
- Structure du caractère 78
Activité 79
Émotivité 81
Primarité — Secondarité 82
Types caractérologiques 85
Types selon Jung 86
Personnalité de base et personnalités statutaires 87
— Valeur personnelle exprimée dans la « Forme » de l'écriture 89

Chapitre V

Quelques aspects des applications pédagogiques dans la classe 90
- Remarques préalables 90
— Analyse des qualités intellectuelles 91
Généralités 91
Aptitude à l'abstraction — Caractère concret de l'intelligence 94
Aptitude au raisonnement — Intuition 96
Imagination 100
— Conséquences pédagogiques 100
Adaptation aux caractéristiques du groupe 101
Évolution intellectuelle 103
Orientation 104
— Étude de quelques traits de caractère et application pédagogique 104
Droiture 105
Vanité cachée 106
Degré de volonté et diverses formes 108
— Fatigue ou menace de maladie mentale ? 110
— Classe considérée comme groupe 112
— Conclusion sur les avantages de la graphologie dans la classe 114

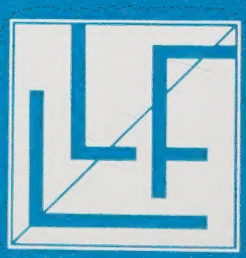
Chapitre VI

Différentes méthodes d'étude de l'écriture 115
— Étude physiologique 115
— Graphométrie 117
— Méthode S. Lewinson 122
— Développement de la graphométrie 123

Conclusion 127
— Sur la valeur scientifique de la graphologie 127
— Sur ses relations avec d'autres sciences 128

Bibliographie 130

Table des planches 133

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE NOUVELLE
53, QUAI DE LA SEINE, PARIS
LE 10 janvier 1967 - 1319/66
N° ÉDITEUR : 177

Dépôt légal : 1er trim. 1967